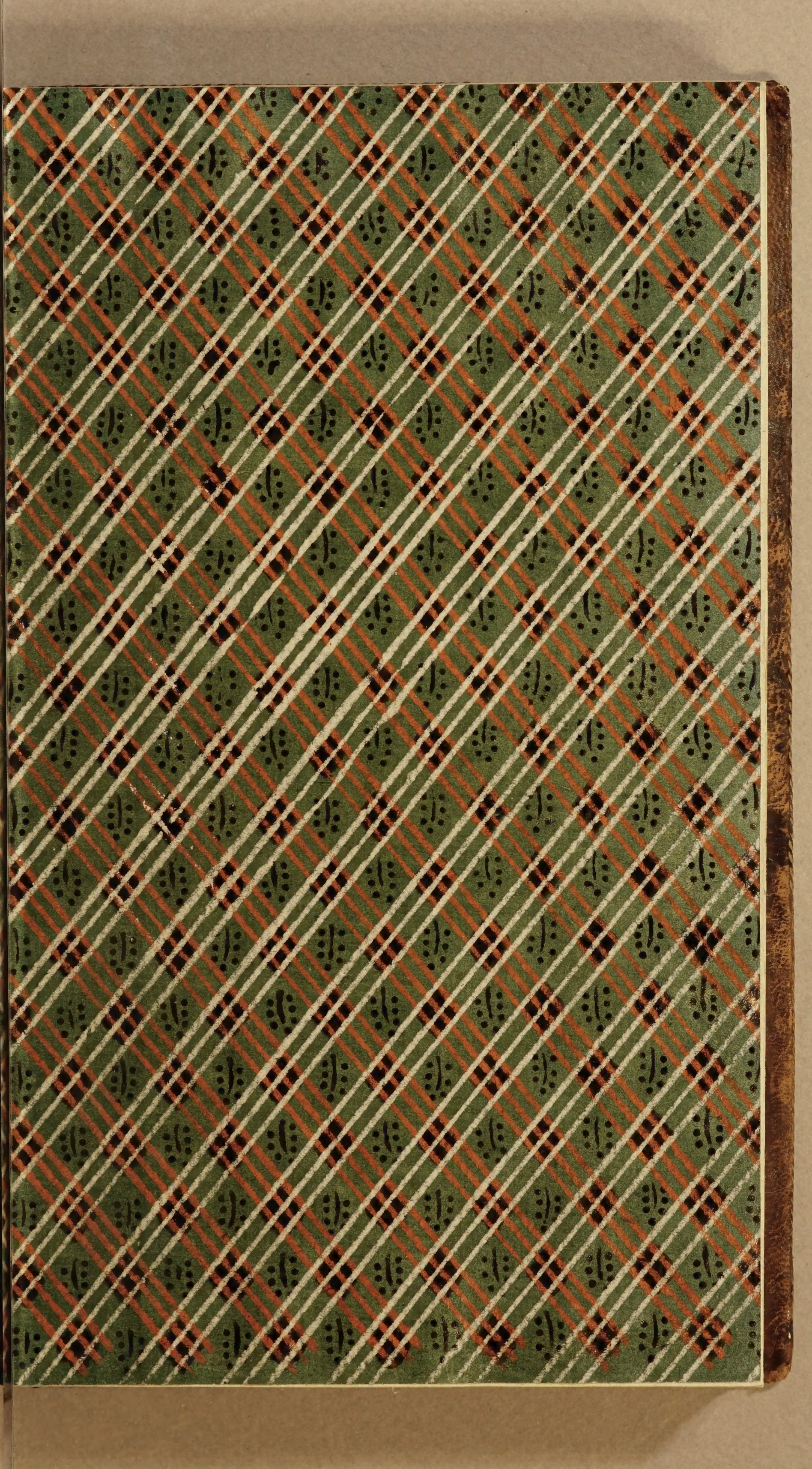
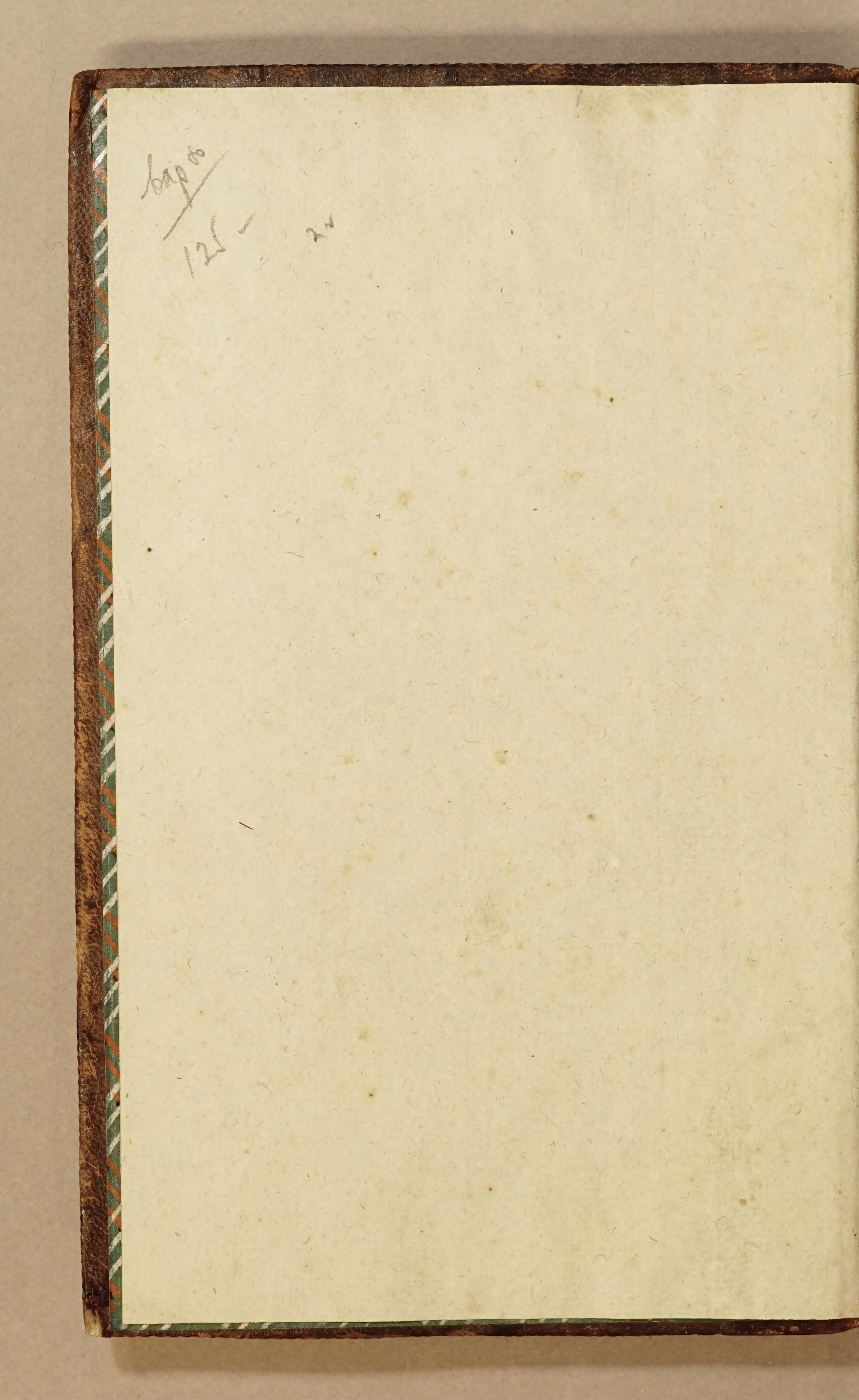







125 -

VOYAGE

AUX ILES

DE TÉNÉRIFFE, LA TRINITÉ,

SAINT-THOMAS,

SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO.

T. I.

VOYAGE

AUX ILES DE TÉNÉRIFFE, LA TRINITÉ, SAINT-THOMAS, SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS,

DEPUIS le 30 Septembre 1796 jusqu'au 7 Juin 1798, sous la Direction du Capitaine BAUDIN, pour faire des Recherches et des Collections relatives à l'Histoire Naturelle;

CONTENANT

DES *OBSERVATIONS* sur le Climat, le Sol, la Population, l'Agriculture, les Productions de ces Iles, le Caractère, les Mœurs et le Commerce de leurs Habitants.

PAR ANDRÉ-PIERRE LEDRU,

L'un des Naturalistes de l'Expédition, Membre de la Société des Arts du Mans, de l'Académie Celtique de Paris, du Musée de Tours, Ex-Professeur de Législation près l'Ecole Centrale de la Sarthe.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE NOTES ET D'ADDITIONS,

PAR M. SONNINI.

Avec une très-belle Carte gravée par J. B. TARDIEU, d'après LOPEZ.

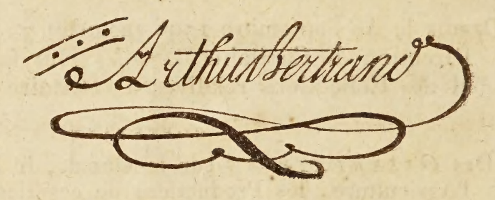
TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

1810.

En vertu de la Loi, deux Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque Impériale.



AVANT-PROPOS,

PAR M. SONNINI.

Ce n'était pas un médiocre embarras que de trouver le moyen d'interposer mon nom dans un Ouvrage dont je ne suis ni l'Éditeur, ni le Réviseur, ni le Commentateur; en un mot, de me présenter où je ne suis point attendu, et où je parais n'avoir rien à faire. Aucune vue ambitieuse n'a provoqué cette sorte d'introduction; personne moins que moi n'aime à s'ingérer des affaires des autres; et si je prends part à celles de M. Le Dru, ce n'est assurément pas dans l'intention de les rendre meilleures : elles sont en trop bon ordre pour ne pas être montrées à découvert et sans le secours d'autrui. Mais M. Le Dru n'habite pas Paris; il y avait besoin de quelqu'un qui suivît l'impression de son Manuscrit, qui en revît les épreuves, qui enfin en accélérât la pu-

blication. Il était tout naturel qu'un voyageur s'adressât à un voyageur, et je m'applaudis d'avoir mérité la préférence. J'ai pensé que ce serait m'en rendre digne, et en même temps donner à l'Auteur des preuves d'estime et de dévouement, que de joindre au voyage dont la publication m'a été confiée, quelques notes et quelques additions propres, non pas à en augmenter l'intérêt, mais à le rendre plus complet. Ces notes et ces additions, qui se distinguent du reste de l'Ouvrage par ma signature dont elles sont accompagnées, consistent en quelques observations nouvelles sur les pays que M. Le Dru a parcourus, sur la zoologie de ces mêmes contrées, et sur quelques autres sujets en petit nombre. Je dois déclarer, au surplus, que je n'ai pas changé une syllabe au manuscrit : c'est un dépôt auquel je ne me suis point permis de toucher, et qui d'ailleurs n'avait nul besoin d'être corrigé.

INTRODUCTION.

Objet du Voyage.—Lettres du Ministre de la Marine. — Instructions données aux Naturalistes de l'Expédition. — Sauf-conduit accordé par l'Amirauté anglaise. — Lettres de l'Auteur à sa Mère et à M. de Jussieu.—Noms des Officiers et des Naturalistes embarqués.—Réduction en Monnaies, Mesures et Poids français, des Monnaies, Mesures et Poids étrangers, cités dans cet Ouvrage.

Le capitaine N. Baudin servait dans la marine française, lorsque la paix de 1783 développa en lui un goût décidé pour les expéditions scientifiques. Curieux de parcourir, comme observateur naturaliste, l'Océan qu'il avait tant de fois sillonné comme militaire (1), il exécuta, de 1786 à 1789, aux frais de la maison d'Autriche, un premier voyage à la mer du Sud, d'où il rapporta beaucoup de

(1) *Voyez* à la fin de cette *Introduction* quelques détails au sujet du capitaine Baudin. (S.).

plantes vivantes qui ornent maintenant le jardin impérial de Schœnbrunn.

Baudin entreprit, pour le même objet, une seconde expédition, de 1793 à 1795. Il appareilla de Trieste sur la frégate *la Jardinière,* et visita la Chine, les îles de la Sonde, la presqu'île de l'Inde, le Cap de Bonne-Espérance, etc. Mais à son retour, il fut battu par une tempête, et forcé de relâcher en Amérique, à l'île espagnole de la Trinité, pour y déposer les restes d'une collection précieuse d'histoire naturelle, sauvés du naufrage ; savoir, 195 espèces de plantes vivantes, une grande quantité de coquilles, madrépores, pétrifications, minéraux, poissons, insectes, quadrupèdes, oiseaux empaillés, etc.

Rentré en France le 8 juin 1796, Baudin offrit ces différents objets au Gouvernement. Le Directoire, en acceptant ce don, fit armer au Havre la flûte *la Belle-Angélique,* du port de 800 tonneaux, et arrêta que le capitaine Baudin en prendrait le commandement pour aller aux Antilles, recueillir lui-même sa collection. Il lui associa quatre naturalistes qui devaient le seconder dans cette opération, et s'occuper de recherches relatives au même objet. Les professeurs du Muséum d'Histoire

Naturelle, furent chargés par le ministre de la Marine de choisir ces collaborateurs. J'obtins alors l'avantage d'être membre de cette expédition, en qualité de botaniste. Diverses circonstances dont je rendrai compte, ont donné à notre voyage une autre direction que celle qui avait été fixée par le Gouvernement. Une tempête nous jeta sur les îles Canaries. Les Anglais, possesseurs de la Trinité lorsque nous abordâmes dans cette île, ne nous permirent pas d'y demeurer plus de huit jours. Enfin le capitaine, qui ne voulait pas revenir des Antilles en Europe sans avoir justifié la confiance du Directoire, et, pour ainsi dire, les mains vides, se détermina à relâcher successivement aux îles danoises et à Porto-Ricco.

Avant d'entrer en matière, je dois indiquer au lecteur les sources où j'ai puisé plusieurs détails qui ne sont point le résultat de mes propres observations. Dans toutes les îles où j'ai porté mes pas, je me suis empressé de rechercher les personnes instruites, de converser, de me lier avec elles. Plusieurs m'ont fourni des matériaux précieux sur l'histoire naturelle et l'économie politique des colonies dont j'entreprends d'esquisser le ta-

bleau. Parmi ces hommes estimables, je désignerai ceux que la reconnaissance ou l'amitié me rendent plus particulièrement chers. Ce sont : à Ténériffe, MM. Clerget, commissaire des relations commerciales de France aux Canaries ; le marquis de Villanueva, gentilhomme de la chambre du roi ; le médecin Domingo Savignon ; Cambreleng et Cologau, issus de négociants français ;—à la Trinité, M. Desson de Saint-Aignan, colon français ;—à Saint-Thomas, M. Michel, commissaire français des relations commerciales ; —à Sainte-Croix, M. de Malleville, gouverneur général des Antilles danoises ; M. West, botaniste distingué, et M. Ch. Vanderbourg, homme de lettres connu par plusieurs productions estimables ;—à Porto-Ricco, MM. Paris, commissaire commercial, et Raiffer, médecin français.

Je dois à M. le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne en France, de très-bonnes cartes des Canaries et de Porto-Ricco, par Thomas Lopez ; et à M. Cavanilles, botaniste célèbre, l'histoire des Canaries, par Clavijo, et celle de Porto-Ricco, par Soto-Mayor. M. Buache, premier hydrographe de la marine, a bien voulu me communiquer la carte

de Sainte-Croix, publiée par Oxholm, à Copenhague, en 1799.

Pour éviter des répétitions inutiles, j'avertis que les degrés de latitude et de longitude mentionnés dans cet ouvrage, sans autre indication, sont des degrés de latitude septentrionale, et de longitude occidentale du méridien de Paris. Les mesures itinéraires sont calculées en lieues marines de 20 au degré, comprenant chacune 2850 toises, ou 5554.75 mètres. Les positions géographiques étant un objet de la plus haute importance, toutes celles que j'indique sont appuyées sur des autorités respectables. Témoin de plusieurs abus, j'ai dû les signaler et indiquer les réformes que réclamaient certaines branches d'administration publique; mais j'ai soigneusement évité de souiller ma plume en me permettant, comme l'ont fait plusieurs écrivains, des sarcasmes et des épigrammes contre le caractère des Espagnols, les ministres et les cérémonies de leur culte. J'ai dédaigné ce genre peu délicat, trop voisin de la satire, et qui eût blessé la reconnaissance autant que la justice.

Un historien impartial ne doit jamais employer, dans le tableau général d'un peuple,

des couleurs qui ne conviennent qu'à quelques individus. Je sais que les colonies fondées par les Européens, ne sont pas toutes sur la même ligne, en lumières, en industrie, en idées libérales. Les causes de cette différence tiennent à l'histoire générale des progrès de l'esprit humain, et à la durée de certaines institutions favorables ou nuisibles au développement de la raison.

Cependant, chez tous les peuples civilisés, la majorité des citoyens est nécessairement vertueuse (1); s'il en était autrement, leur organisation sociale serait bientôt dissoute. Les imputations injurieuses qui tendent à flétrir la masse d'une nation, tombent donc à faux, et ne prouvent que la méchanceté du critique.

Les habitants de Ténériffe, comme ceux de Porto-Ricco, ne le cèdent en morale à aucun peuple connu, et l'emportent sur plusieurs par l'amitié sincère et l'hospitalité généreuse qui les caractérisent. Ils partagent d'ailleurs, avec les Espagnols de la métropole, deux qualités précieuses qui distinguent éminem-

(1) C'est-à-dire composée d'hommes qui pratiquent des actions utiles à eux-mêmes et à la société.

ment ceux-ci.... : la sobriété et l'observation religieuse de leur parole. Or, que de crimes publics....., que de désordres domestiques n'entraîne pas, chez d'autres nations, l'habitude de l'intempérance et de la perfidie!

Depuis mon retour en Europe, Ténériffe a été visitée une seconde fois par le capitaine Baudin; et l'un des savants attachés à cette nouvelle expédition, M. Bory de Saint-Vincent, a publié des *Essais sur les îles Fortunées* (1). Cet ouvrage est surtout recommandable par l'histoire des Guanches, premiers habitants des Canaries, et par la description géographique de ces îles. Cependant, je n'ai pas cru que le travail de M. Bory dût me dispenser de publier mes idées sur le même objet. La statistique d'un pays intéressant par son climat, ses productions, et par l'aménité de ses habitants, présente un large tableau qui peut exercer le crayon de plusieurs peintres. Telle est la marche des sciences : elles forment un édifice immense dont les fondements datent des premiers âges du monde, et que chaque génération agrandit successivement.

---

(1) *In*-4°, chez Baudouin, an II.

LETTRE

Du Ministre de la Marine et des Colonies, au Citoyen Jussieu, Directeur du Muséum national d'Histoire naturelle.

Paris, 26 Fructidor an 4
(12 Septembre 1796).

Je vous préviens, citoyen, que j'ai agréé les quatre naturalistes et le chirurgien que vous m'avez présentés pour s'embarquer avec le citoyen Baudin, sur la flûte la Belle-Angélique, *destinée à se rendre du Havre à l'île de la Trinité espagnole, pour y chercher des objets de botanique et d'histoire naturelle. Je ne doute pas que ces jeunes gens, dans lesquels vous avez démêlé l'amour des sciences, et dont vous connaissez déjà les talents, ne secondent parfaitement le citoyen Baudin, et ne concourent puissamment au succès d'une expédition qui doit en étendre la sphère.*

Mais vous jugerez sans doute nécessaire de guider les pas de ces naturalistes dans les recherches qu'ils vont être chargés de faire, et je vous invite, à cet effet, à leur

donner des instructions sur les différentes parties d'histoire naturelle qu'ils devront plus particulièrement cultiver. Conformément à votre demande, j'ai fixé les traitements des citoyens Le Dru et Mauger à 3000 liv. par an, et celui du citoyen Anselme Riedlé à 1600 liv. Ces citoyens recevront une avance de trois mois de leurs appointements, pour les mettre en état de faire les dispositions nécessaires à leur voyage.

Signé *Truguet.*

LETTRE DU MÊME

A L'AUTEUR.

Paris, 26 Fructidor an 4
(12 Septembre 1796).

Je vous annonce, citoyen, que, d'après le compte qui m'a été rendu de vos talents par le citoyen Jussieu, directeur du Muséum d'Histoire Naturelle, je vous ai choisi pour être embarqué, comme naturaliste, sur la flûte la Belle-Angélique, *destinée à se rendre à la Trinité espagnole. Vous vous occuperez, d'après les instructions que j'engage ce savant naturaliste à vous donner, et sous la direction du citoyen Baudin, capitaine de ce bâtiment, de la recherche des objets de botanique et d'histoire naturelle, et de la formation des collections qui devront enrichir le Muséum national. Je ne doute pas qu'au zèle qui vous anime pour les sciences, vous ne joigniez encore cet esprit de conciliation qui doit régner*

entre tous ceux qui vont coopérer à cette entreprise, et j'espère que le citoyen Baudin n'aura à me rendre que des comptes satisfaisants de vos efforts, pour justifier la confiance du citoyen Jussieu et la mienne.

Signé TRUGUET.

INSTRUCTIONS

Rédigées par M. de Jussieu pour les Naturalistes de l'Expédition.

Un voyage se prépare pour l'histoire naturelle. Des hommes, versés dans cette science, sont nommés par le gouvernement français, pour aller recueillir en Amérique, près l'embouchure de l'Orénoque, les divers objets qu'offre ce sol peu connu des naturalistes. Ils partent sur un vaisseau commandé par le capitaine Baudin, qui a passé une partie de sa vie à faire des recherches du même genre, et qui met sa gloire à enrichir les galeries, les jardins et la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle. Les professeurs de ce muséum, qui ont proposé ce voyage au gouvernement, qui en ont redigé le plan, qui en ont sollicité l'exécution, qui ont choisi les coopérateurs du capitaine Baudin, sont en même temps chargés de rédiger pour eux un corps d'instructions qui les mettent dans le cas de suivre chacun leur partie dans tous ses dé-

tails ; de ne rien omettre de tout ce qui peut intéresser la science, et de tirer le plus grand avantage de leurs excursions savantes.

Les voyageurs nommés sont les citoyens Le Dru, botaniste; Mauger, zoologiste; et Riedlé, jardinier : ils ont encore, pour les seconder, les citoyens Tuffet, officier de santé du vaisseau; et Advenier jeune, élève de l'école des mines.

Le capitaine prévoyant et habitué à ce genre de voyage, a eu soin de se pourvoir de tous les objets et matériaux nécessaires pour le succès de son entreprise.

Les voyageurs nommés sont bien pénétrés de la nature de leur mission ; et il n'est pas besoin de stimuler leur zèle, puisqu'ils ont été choisis d'après la connaissance de leurs dispositions. Il convient cependant de leur indiquer les devoirs communs , et les devoirs particuliers. Ce ne sera pas leur imposer une obligation rigoureuse que de leur recommander, en premier lieu, la concorde, une grande union, et une disposition habituelle à s'aider mutuellement dans leurs parties respectives. Ils conserveront cette amitié précieuse, en se concertant toujours avec le capitaine Baudin qui, ayant sur les recher-

ches d'histoire naturelle, une expérience acquise par plusieurs voyages entrepris pour le même objet, leur donnera les meilleurs documents, et les mettra sur la voie de ce genre de recherches. C'est de là que dépend principalement le succès de l'entreprise. Ils emploieront le temps de la traversée à étudier les livres qu'ils auront sous la main, à préparer les cahiers et matériaux pour la dessication des plantes, les boîtes ou filets pour les insectes. Ils observeront les animaux marins qu'ils auront occasion de voir, ainsi que ceux qui habitent les rivages, ou qui accompagnent quelquefois les vaisseaux. Ils ne négligeront pas la famille intéressante des zoophytes, et tiendront un journal de description de chaque objet. Indépendamment de ce journal, ils sont invités à en faire un autre, dans lequel ils consigneront, jour par jour, tous les événements et l'histoire de leur voyage, en y joignant les observations de toute espèce qu'ils seront à portée de faire.

Si, dans le cours de la traversée, ils ont occasion de prendre terre en quelque lieu, ils ne la laisseront pas échapper, et ils se réuniront tous pour récolter en peu de temps beaucoup d'objets.

Dès qu'ils seront arrivés à l'île de la Trinité, qui est le terme principal de leur voyage, ils se hâteront de prendre des renseignements sur les moyens de mettre tous les moments à profit, sur les cantons les plus fertiles en productions naturelles. Ils auront grand soin de se concilier les administrateurs et les habitants, et de leur bien prouver qu'il n'est question dans l'entreprise que du progrès des sciences, de la recherche des productions naturelles de l'île : recherche qui, loin de préjudicier, peut tourner au profit de la colonie, puisque les découvertes dans les sciences offrent toujours des avantages réels.

Pour qu'aucune des parties de l'histoire naturelle ne soit négligée, chacun doit s'attacher à celle qui lui est propre.

Le citoyen Le Dru insistera particulièrement sur les végétaux. Il desséchera des échantillons des plantes qui lui paraîtront nouvelles, c'est-à-dire presque toutes celles qu'il rencontrera. Il les réunira en herbiers, et joindra à chacune une étiquette, portant le nom et le numéro correspondant au numéro de son journal... Comme il sera pressé par le temps, je lui conseille d'abréger ses descrip-

tions, en n'écrivant que les caractères fugitifs qui disparaissent avec la vie de la plante, en négligeant ceux qui subsistent sur l'individu sec, et peuvent être étudiés long-temps après. Il sera plus intéressant d'insister sur le nom vulgaire du pays, le lieu, le sol, l'exposition, la hauteur, le port, la propriété et l'usage. Il examinera si ces végétaux suintent naturellement, ou par incision des sucs particuliers; il caractérisera ces sucs s'il le peut, et il en recueillera avec soin une portion, qu'il désignera toujours avec le même nom et le même numéro. Toute la famille des guttifères offre des sucs; celles des térébinthes, des euphorbes, des conifères, certaines rosacées en offrent aussi; mais ces sucs sont de différente nature, selon la famille.

Le temps et l'heure de la floraison seront bons à observer pour composer le calendrier et l'horloge de flore: ainsi il indiquera sur l'étiquette de chaque espèce récoltée, le jour où il l'aura recueillie. Il dira si la plante est du nombre de celles dont les feuilles se ferment le soir, et souvent le matin, ou si cette propriété plus sensible se manifeste dans le jour, comme dans la sensitive.

Comme l'intérêt de la science exige que les

objets d'étude soient multipliés, pour être répartis en divers lieux à la portée des étudiants, on exhorte le botaniste à multiplier les échantillons de la même espèce. Il les prendra en divers états, et aura soin surtout de les avoir en fruit. L'expérience a appris que les graines cueillies en France sur les individus secs des herbiers, lèvent mieux que celles qui ont été cueillies dans le pays, et mises dans des cornets de papier. Cela se conçoit aisément. La graine dans l'herbier a pompé insensiblement le reste de sève existant dans l'individu ; elle a acquis la maturité convenable, et s'est de plus conservée par cette nutrition prolongée dans un état de fraîcheur. Les graines enfermées dans des cornets, n'ont pas le même avantage : elles sont souvent moins mûres, plus desséchées, et cela se remarque surtout dans celles qui ont un très-petit embryon renfermé dans un grand périsperme ; dans les rubiacées, par exemple, dont les graines lèvent rarement en France, si on n'a pas pris la précaution de les conserver fraîches, en les mettant dans quelque fruit pulpeux, dont il faut cependant prévenir la décomposition acide.

Il faudra recueillir des bois de toutes les

espèces d'arbres, coupés par tronçons, et surtout de ceux qui paraîtront propres pour les arts.

L'on examinera toutes les cultures usitées dans les lieux parcourus, et leurs avantages, la nature du terrain propre à chacune, et les précautions des cultivateurs pour récolter les graines.

Pour l'étude des plantes, et même pour fixer les notions sur la nature et la saveur des fruits domestiques bons à manger, il serait bon d'en rapporter en carafe, qui fussent assez frais pour pouvoir encore être mangés. Divers moyens sont indiqués; le principal et le plus simple, qui a déjà réussi presque complétement, serait de placer les fruits à conserver dans une petite barrique bien fermée, de la placer dans une plus grande également close, et d'insinuer entre les deux de l'eau, avec l'attention d'en ajouter de nouvelle, à mesure qu'il s'en échapperait. L'eau de mer paraît peut-être suffisante pour cette épreuve.

Le jardinier devra seconder le botaniste dans toutes ses recherches : il sera plus particulièrement chargé de la récolte des graines, et des moyens de leur conservation. Il dirigera, sous la conduite du capitaine, la cons-

truction des caisses propres à rapporter des plantes vivantes : il rassemblera, d'après l'indication du botaniste, les plantes qu'il conviendra d'apporter vivantes ; il choisira les pieds les plus propres à se conserver, et s'attachera particulièrement aux jeunes individus qui sont d'une conservation et d'un transport plus faciles ; il les arrangera avec soin dans les caisses, et leur donnera une terre analogue à celle de leur sol naturel. Il semèra dans ces caisses ou dans d'autres, en partant et à diverses époques de la traversée, des graines qui germeront dans la route. Il surveillera dans la traversée toutes les plantes vivantes ; il les arrosera à temps convenable, et veillera à ce qu'il soit embarqué une quantité d'eau douce suffisante pour ces arrosements. Il calculera cette quantité sur les besoins journaliers et sur la longueur du voyage : dans les relâches il sollicitera le renouvellement de la provision, pour n'être pas pris au dépourvu. A son arrivée au port, il n'abandonnera point les plantes ; il les suivra sur les bateaux qui les transporteront au Muséum, en remontant la Seine ; il demandera que ces bateaux soient d'une capacité telle que, suffisants pour contenir toutes les collections à transporter, ils

puissent également remonter sous les divers ponts de Paris, jusque devant la porte du Muséum, sans déplacement des objets.

Le citoyen Mauger, zoologiste, rassemblera les animaux de toutes les classes, surtout ceux qui lui paraîtront nouveaux, et dont il multipliera les individus pour les raisons énoncées précédemment ; il les préparera et les disposera, d'après les notions connues sur la manière de conserver les animaux pour les collections. Lorsqu'il séparera les peaux pour leur donner l'apprêt convenable, il abandonnera les corps à l'anatomiste, qui en fera l'emploi convenable. Avant cette séparation, il engagera ceux de ses collègues qui savent dessiner, à prendre au crayon la forme et l'attitude de l'animal, pour que l'on puisse, sur ces figures, monter ces animaux dans les laboratoires du Muséum, d'une manière la plus approchante de la vérité. Il consignera sur un journal, sous des numéros correspondants, les remarques principales qu'il aura faites sur le pays, les mœurs, l'habitude, la forme, la grandeur, la couleur et l'organisation extérieure de chaque animal, surtout de ceux qui sont plus remarquables. Il mettra séparément ceux qu'il aura pris dans

divers cantons, et aura soin d'écrire sur la caisse qui renfermera la récolte de chaque canton, l'indication particulière du lieu, pour que l'on ne confonde pas les pays.

Indépendamment des animaux destinés pour les cabinets d'histoire naturelle, il en rassemblera encore de vivants, surtout de ceux qui pourront plus facilement subsister dans nos climats, et il insistera particulièrement sur les animaux de basse-cour, pour l'utilité générale, et sur ceux qui ont une organisation singulière pour l'avantage de la science, et sur ceux qui ont une belle forme et des couleurs agréables. Il se concertera avec le capitaine sur les moyens de les transporter en France sans accidents; il les soignera dans la traversée, et se fera adjoindre des hommes intelligents pour l'aider dans cette occupation; ses compagnons seront invités à le seconder dans ce point. Ces soins feront diversion à l'ennui et à la monotonie des occupations, pendant un voyage sur mer.

Le citoyen Tuffet doit principalement s'occuper de la conservation et de la santé de l'équipage et du traitement des malades. Il invitera ses compagnons à être sobres à bord, à ne pas

manger trop par désœuvrement, à être plus circonspects encore à leur arrivée en Amérique, à être modérés dans les premiers jours sur l'usage des fruits nouveaux pour eux. Il leur dira que fréquemment de malheureux Européens ont été victimes de leur sensualité et de leur intempérance, et ont péri peu de jours après leur arrivée. Il leur rappellera qu'ils doivent se conserver pour remplir mieux la mission qui leur est confiée, et qu'ils doivent compte d'eux-mêmes au gouvernement et aux savants, qui attendent d'eux les moyens de reculer les limites de la science. Tous ces moyens seront souvent aussi présentés par le capitaine qui est pénétré de l'entreprise, et qui doit écarter tous les obstacles capables de la faire avorter.

Comme anatomiste, le citoyen Tuffet a encore d'autres fonctions à remplir. Il est invité d'abord à seconder le zoologiste dans ses recherches et dans ses préparations. De plus, il est chargé spécialement de la dissection des animaux, de la préparation des squelettes, de la conservation de certaines parties dans l'eau-de-vie, de la description de celles qu'on ne peut conserver et qu'il est important de connaître ; en un mot de tout ce

qui concerne l'organisation intérieure des animaux.

Le citoyen Advenier, minéralogiste, ayant reçu des administrateurs de l'école des mines une instruction très-bien rédigée, on ne peut que l'engager à s'y conformer exactement. Il ramassera des minéraux en nombre suffisant, pour que le Muséum puisse partager avec cette école le produit de ses recherches. Les instructions générales données ici pour ses compagnons de voyage, lui sont également communes ; il sera chargé spécialement de tout ce qui concerne la minéralogie. Ses collaborateurs l'aideront dans ses recherches, et il les secondera aussi de son côté.

C'est le capitaine qui doit être le chef de l'entreprise, le point central : c'est lui qui doit décider les lieux qui seront parcourus, les époques où ils seront visités, qui doit présider à tous les préparatifs pour les courses, qui doit surveiller en général la conservation de toutes les collections, et s'occuper de tous les moyens de transport. On s'en rapporte sur ce point à son zèle et à son expérience.

SAUF-CONDUIT

ACCORDÉ PAR L'AMIRAUTÉ ANGLAISE.

Sir Joseph Bancks, président de la Société royale de Londres, avait été invité par les Professeurs du Muséum de Paris, à solliciter du Gouvernement anglais, une autorisation nécessaire pour notre expédition. Ce savant, protecteur zélé des sciences, adressa au Ministre de la Marine le *sauf-conduit* dont je donne ici la traduction.

M. Charretier, agent des Français prisonniers de guerre à Londres, nous ayant représenté, par ordre des personnes qui exercent en France les pouvoirs du Gouvernement, *qu'il existe à l'île espagnole de la Trinité, une collection importante de curiosités naturelles appartenante à un Français nommé Baudin, qui l'a recueillie après beaucoup de recherches en différents voyages de long cours; que ledit Baudin désire transporter cette collection, de la*

Trinité en France, sur un navire dont il doit prendre le commandement, nommé la Belle-Angélique, *du port de 7 à 800 tonneaux, et armé au Havre pour cet objet; que l'équipage de ce navire consistera en* 50 *hommes, outre un botaniste, un naturaliste et un jardinier, qui seront embarqués pour avoir soin des articles de la collection, et veiller à leur conservation;*

M. Charretier ayant en même temps demandé une permission pour autoriser ledit capitaine de navire à exécuter le voyage projeté du Havre à la Trinité, et à revenir de cette île en France, avec garantie de tout retard ou insulte de la part des croiseurs de sa Majesté, qu'il pourrait rencontrer, pourvu qu'il remplisse les termes ci-dessus mentionnés de sa mission, et qu'il ne se livre à aucune spéculation mercantile, ni à aucun autre objet qu'à celui précédemment énoncé : Nous, faisant droit à ladite requête, ordonnons par ces présentes, à tous capitaines et commandants de navires et vaisseaux de guerre de sa Majesté, qui pourraient rencontrer ledit bâtiment, de ne lui faire aucune insulte,

ni de ne lui apporter aucun retard, mais de lui permettre de continuer librement sa route.

Donné sous notre seing et le sceau du bureau de l'Amirauté, ce 28 *juin* 1796.

(Suit la signature des lords de l'Amirauté.)

A MA MÈRE.

Le Havre, 28 Septembre 1796.

L'IDÉE seule de vous écrire fait palpiter mon cœur. Puisse ma plume vous transmettre l'expression de tous les sentiments qu'il me dicte pour vous! Au moment où vous lirez cette Lettre, je serai porté par les vents et les flots vers le Nouveau-Monde, pour y aller remplir la mission dont le Gouvernement m'a chargé. Certes, en commençant l'importante et pénible carrière qui s'ouvre devant moi, j'ai moins consulté mes connaissances en histoire naturelle, que mon zèle pour cette charmante étude.

Je ne me dissimule point les fatigues, les dangers même, inséparables d'une longue navigation. L'élément terrible auquel j'ose confier ma frêle existence peut devenir mon tombeau. Si j'échappe aux tempêtes, je serai peut-être victime du climat brûlant sous lequel je dois vivre pendant plusieurs mois: cependant mon courage n'en est point ébranlé; je sais qu'un citoyen doit sacrifier son repos, sa santé, sa vie même, lorsqu'il travaille pour l'utilité publique et le progrès des connaissances humaines. Ainsi pensaient

les naturalistes célèbres qui m'ont précédé dans la carrière des voyages. Je suis loin de posséder les talents et le génie qui les caractérisaient; mais j'ai, comme eux, l'amour de la science, le désir d'en augmenter les richesses, et d'offrir un jour à ma patrie le résultat de mes recherches.

Tels sont les sentiments que j'éprouve en me séparant, pour deux ou trois ans, de tout ce que j'ai de plus cher au monde...... de ma famille, de mes amis, de ma patrie....... Quels noms je viens de prononcer! Ils réveillent toute ma sensibilité.

Si le ciel me ramène heureusement au port, avec quelle joie je reverrai la France.... les lieux qui m'ont vu naître..... et vous surtout, tendre Mère, vous dont le souvenir sera ma plus douce consolation sur les mers et au milieu des nations étrangères que je dois visiter!

Sous un mois je serai rendu en Amétique; et chaque jour, à sept heures trois quarts du matin, l'image de la plus chérie des mères sera présente à ma mémoire; alors, que celle de votre fils occupe vos pensées à midi précis, et nos cœurs s'entendront au même instant!

AU CITOYEN JUSSIEU,

Membre de l'Institut National, Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle.

Le Havre, 29 Septembre 1796.

La confiance que vous m'avez accordée en m'admettant au nombre des naturalistes que le Gouvernement vous a chargé de choisir, pour les envoyer dans le Nouveau-Monde, m'impose une obligation bien douce à remplir, celle de vous témoigner ma reconnaissance. Heureux si je pouvais justifier votre choix par la réunion des talents qu'il exige!....

Les instructions que vous avez rédigées pour notre voyage, et dans lesquelles on trouve les connaissances qui caractérisent le savant auteur du Genera Plantarum, *me dirigeront dans mes recherches et mes herborisations aux Antilles.*

Salut et respect.

Noms des Officiers et des Naturalistes embarqués sur le Navire la Belle-Angélique.

			Nés a
Nicolas	Baudin,	Capitaine de vaiss. chef de l'expéd.	L'île de Ré.
Pierre	La Roche,	Enseigne de vaiss.	St.-Malo.
Jean-Baptiste	Baussard,	*Id.*	Honfleur.
Benjamin	Gaumond,	*Id.*	*Id.*
Jean-Bap.Joseph	Angoumard,	*Id.*	Le Havre.
Jacques-Victor	Le François,	Aide-commissaire.	*Id.*
Valent. Hilarion	Tuffet,	Officier de santé.	St.-Maixent.
Michel-Ignace	Fortin,	Pilote.	Le Havre.
René	Maugé,	Zoologiste.	Près Fontainebleau.
André-Pierre	Le Dru,	Botaniste.	Chantenai près le Mans.
Anselme	Riedlé,	Jardinier.	Yrsée, près Ausbourg.
Alexand. Philip.	Advenier,	Minéralogiste.	Paris.
Antoine	Gonzales,	Peintre.	Madrid.
Benjam. Stanisl.	Le Villain,	Amateur d'hist. naturelle.	Le Havre.
J. Louis	Hogard,	*Id.*	Paris.
Louis	Le Gros,	*Id.* et ingénieur.	La Rochelle.

Nota. Le nombre total des officiers, naturalistes, matelots, mousses, etc., embarqués pour l'expédition, était de 108.

RÉDUCTION en Monnaies, Mesures et Poids français, des Monnaies, Mesures et Poids étrangers cités dans cet Ouvrage.

Les calculs métrologiques des auteurs les plus estimés, ne présentent point cette uniformité et cette précision nécessaires dans des matières dont l'exactitude fait tout le mérite. J'ai en vain essayé de concilier Baudeau (1), Peuchet (2), Guthrie (3), Catteau (4), les rédacteurs de l'Annuaire impérial (5), etc., qui s'accordent rarement sur la valeur des mesures, monnaies ou poids étrangers rapportés à ceux de France (6). Au reste, la

(1) Dictionnaire de Commerce, dans l'Encyclopédie Méthodique, 1783, 4°.

(2) Dictionnaire de la Géographie commerçante, an 7, 5 vol. in-4°.

(3) Nouvelle Géographie universelle, traduite par Noël, an 7, tome 3.

(4) Tableau des Etats danois, 3 vol. in-8°, Paris, 1802.

(5) In-16, 1808.

(6) Exemple. — Vare de Castille, 31 pouces 3 lignes de France, selon Peuchet, et 5 pieds 5 pouces 6 lignes, suivant Baudeau.

table ci-jointe est appuyée sur les autorités qui m'ont paru mériter la préférence. J'ai surtout consulté la Métrologie de Biornerod, insérée dans la Géographie de MM. Mentelle et Malte-Brun, tom. 9.

Acre, mesure agraire d'Europe et d'Amérique =160 perches carrées qui représentent 1 arpent 444 toises et 16 pieds de Paris (1)= 10 $\frac{1}{2}$ hectares.

Arrobe, mesure espagnole, de capacité=16 $\frac{4}{5}$ pintes de Paris, ou 16 litres environ (Peuchet). L'arrobe, poids, vaut en Castille 27 livres; en Aragon 36; en France, on l'évalue à 25 (Tessier, Biornerod).

Ecu danois : = 3 francs 95 cent. (Catteau); 3 francs 26 cent. (Biornerod).

Fanégue. Ce mot a trois acceptions différentes : il désigne des mesures de surface, de capacité et de poids. La première contient 40 brasses carrées, chacune de deux vares et $\frac{1}{6}$; chaque vare est d'environ 30 pouces de France. La brasse courante est de 65 pouces. Ainsi la fanégue, considérée comme mesure de surface, équivaut, à peu près, à 71 mètres carrés.

---

(1) Tessier. Dictionnaire d'Agriculture, Encyclopédie, au mot *Arpent*.

La seconde $=4$ boisseaux $\frac{1}{2}$ de Paris, chacun de 8 pouces de hauteur sur 10 de diamètre.

Suivant Biornerod, aux Canaries, la fanégue, mesure de matières sèches, $=3,600$ pouces cubes.

La fanégue, poids, n'a pas de valeur uniforme aux Canaries. Le terme moyen est 100 liv. Biornerod l'évalue à 93 liv. $97=4\frac{1}{2}$ myriagrammes.

Gallon, mesure de liquides en Angleterre. $=4$ pintes de Paris (Baudeau) $=4$ litres 66.

Maravedis, petite monnaie de cuivre $=1$ cent. 58. Ainsi, 2 maravedis $=3$ cent. 16; 5 maravedis, 7 cent. 90 — Et 10 maravedis, 5 cent. 80 $=3$ sous de France.

Quartos, monnaie d'Espagne, $=3$ cent. 16. Ainsi, 2 quartos, $=6$ cent. 32; — 5 quart. $=$ 15 cent. 80; — 10 quart. $=31$ cent. 60, ou, en nombre rond, 6 sous $\frac{1}{2}$.

Piastre, depuis 1772, $=5$ francs 29 cent. (Annuaire) — 5 fr. 27 (Biornerod.)

Pied danois $=139$ lignes $\frac{1}{2}=11$ pouces 7 lig. $\frac{1}{2}$ (Biornerod.)

Réal de plata, de 16 quartos ou 34 maravedis, $=0$ fr. 51 cent. 18 (Biornerod.) 0, 52 cent. (Annuaire).

Réal de vellon $=26$ cent. (Annuaire), 27 (Biornerod.)

Rixdaler, à 6 marcs danois chaque $=5$ francs 55 cent. (Annuaire); 5 fr. 52 cent. (Biornerod). Le marc vaut 95 cent.

Scheling danois = 5 cent. ou 1 sous de France (Catteau.)

Vare, = 30 pouces ; Borda l'évalue à 30 pouces 1 ligne, et Peuchet à 31 pouces 3 lignes $\frac{9}{10}$. Suivant Biornerod, la vare de Cadix = 375 $\frac{8}{9}$ lignes ; celle des Canaries, = 377,5 lignes, et celle de Ténériffe, 379 $\frac{1}{2}$ = 31 pouces $\frac{1}{2}$.

Suivant Mentelle et Malte-Brun (Géogr. Mathémat., tome 15), les monnaies de compte en usage aux Canaries sont :

Peso de 80 quartos courant.. . . .	=4 fr.	09	47
Réal de plata de 10 quartos. . . .	»	51	18
Réal courant de 8 quartos.	»	40	95

NOTES

Sur le Capitaine BAUDIN, *suivies de quelques Remarques sur les Voyages scientifiques en général; par M.* SONNINI.

LES louanges que M. Le Dru prodigue au capitaine Baudin forment, il faut en convenir, un contraste frappant avec les récits et les plaintes de plusieurs savants qui ont voyagé, comme M. Le Dru, sous la direction de cet officier. Sans parler des griefs que l'on a pu recueillir de la bouche de ces intéressants voyageurs, qui n'a pas lu les singuliers détails publiés par l'un d'eux, M. Bory de Saint-Vincent, naturaliste en chef dans l'une de ces expéditions (1)? Qui n'a pas souri de pitié à la narration des preuves d'ignorance et d'incapacité de Baudin, rapportées par cet habile et zélé naturaliste? Je me contenterai de rappeler un des traits qui m'a paru le plus extraordinaire, et qui, s'il n'était attesté par des témoins dignes de foi, se refuserait à toute croyance.

(1) Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du gouvernement, etc.; 3 volumes in-8°, avec un atlas in-4°. Paris, chez Arthus-Bertrand.

L'astronome de l'expédition, dit M. Bory de Saint-Vincent, ayant besoin d'une aiguille aimantée, s'adressa au commandant, qui fit apporter la boîte aux aiguilles magnétiques. L'humidité de l'air y avait pénétré; l'acier se trouvait un peu rouillé, et la vertu de l'aimant paraissait sensiblement diminuée. Comme l'astronome se désolait de ce contre-temps : « Que voulez-vous, lui dit Baudin » pour le consoler, toutes les fournitures que fait » le gouvernement sont de la plus grande mes-» quinerie. Si l'on eût fait les choses comme je » le désirais, on nous aurait donné des aiguilles » d'argent au lieu d'acier » (1). Une pareille réponse, dont le plus grossier patron de barque rougirait, suffirait seule pour juger que le marin auquel on l'attribue était peu digne de la mission importante qui lui avait été confiée.

Ma plume se refuse à tracer des imputations d'un caractère bien autrement grave, répétées contre le capitaine Baudin; elle n'ira point troubler ses cendres encore chaudes, et j'aime mieux imiter le silence du savant rédacteur du *Voyage de découvertes dans les mers australes* (2). Dans

(1) Voyage cité, tome I, page 131.

(2) Ce magnifique Voyage, dont le public éclairé attend la continuation avec impatience, est rédigé par le savant et modeste M. Péron. Il se trouve, de même que le précédent, chez Arthus-Bertrand.

cette relation, le chef de l'expédition n'est pas même nommé une seule fois ; et cette réticence, unique dans les fastes des voyages, est plus expressive, et en même temps plus dure et plus humiliante pour celui qui en est l'objet, que des pages de plaintes et d'accusations.

Soit que le capitaine Baudin n'ait pas eu l'occasion, dans son voyage à la Trinité, de se montrer sous des points de vue aussi défavorables que dans les voyages suivants, soit que le caractère de douceur et d'indulgence dont M. Le Dru est heureusement doué, ait détourné son attention d'objets étrangers à ses occupations et qui auraient pu lui paraître trop désagréables, il est certain que ce savant tient, au sujet de Baudin, un langage absolument opposé à celui de ses successeurs dans la même carrière; mais quelle qu'ait été la cause de l'opinion de M. Le Dru, ceux qui le connaissent ne douteront point qu'en s'expliquant comme il l'a fait, il n'ait cru satisfaire à la plus rigoureuse justice.

Cependant les dispositions favorables de M. Le Dru pour le commandant de l'expédition dont il faisait partie, l'ont entraîné trop loin, et je ne dois pas dissimuler une erreur historique dans laquelle il est tombé. Jamais Baudin n'a servi dans la marine militaire ou royale, ainsi que M. Le Dru le croit. Avant la révolution, il a été attaché à la marine marchande, il a même navigué sous dif-

férents pavillons; on l'a vu commander des bâtiments de commerce à Gênes, à Livourne, à Trieste, et partout laisser des souvenirs dont les traces auraient pu être plus brillantes.

Ceci m'amène naturellement à dire quelques mots sur les expéditions maritimes auxquelles les savans s'associent. Cette association était peu nombreuse autrefois, et sur ce point on ne voyait pas régner l'espèce de prodigalité à laquelle les progrès des sciences ont depuis servi de motif ou de prétexte. Pour faire le tour du monde, M. de Bougainville n'avait d'autre naturaliste que Commerson; il est vrai que cet observateur infatigable savait, pour ainsi dire, se multiplier dans ses recherches, et se rendre digne de seconder les grands travaux du plus illustre de nos navigateurs.

Je puis me tromper, mais je ne pense pas que le grand nombre d'observateurs, dans les voyages de découvertes, soit d'une utilité réelle, et qu'un *anthropologiste* ne puisse pas être, en même temps, un *zoologiste*. Cette division à l'infini des diverses parties de l'histoire naturelle, a pris naissance au milieu de la division ou plutôt de la confusion des pouvoirs politiques, et il me semble qu'elle n'est nullement nécessaire. J'ajouterai qu'à mon avis elle est accompagnée de plusieurs inconvéniens, indépendamment de la gêne et de l'embarras qu'elle ne manque pas d'augmenter dans des vaisseaux déjà encombrés d'hommes et de

choses indispensables pour une longue navigation.

En effet, quelque vif que l'on suppose l'intérêt dont les observateurs sont animés pour l'avancement des sciences, il ne parvient pas toujours à étouffer tous les élans d'un amour-propre, d'autant plus susceptible que l'on croit avoir plus de motifs de s'estimer davantage, ou, en d'autres termes, que l'on se regarde comme plus savant. D'un autre côté, une ambition, louable sans doute, fait désirer d'étendre le domaine de la science que l'on est destiné à agrandir; et comme les lignes de démarcation entre les tâches diverses, réparties entre tous, sont à peine indiquées, loin d'être rigoureusement tracées, il en résulte des empiétemens continuels sur l'apanage d'autrui; on cherche à se mettre le plus qu'on le peut en évidence, dût-on repousser les autres pour se faire place. On donne la plus haute importance à ses propres travaux, ce qui équivaut à peu près à rabaisser celle des travaux de ses compagnons. La plus légère marque de préférence paraît une humiliation. Les réclamations se succèdent et s'enveniment; la mésintelligence s'établit dans des circonstances où l'union serait le plus nécessaire, tant pour l'agrément, ou, pour mieux dire, la consolation d'une vie de privations et de fatigues, que pour le succès de l'expédition. Cette mésintelligence si funeste, d'où naît une foule de maux, se déclare d'autant plus promptement que l'on se réunit sans se con-

naître, et que les esprits ont plus de dispositions qu'ailleurs à s'aigrir par les chagrins, les contre-temps, les souffrances inséparables de ces sortes d'entreprises, et que les sujets de distraction y sont plus rares. La moindre contrariété, le refus le plus raisonnable deviennent à des yeux prévenus des signes incontestables de mauvaise volonté, de jalousie, de haine. Une fois que ces préventions sont formées, elles ne s'effacent plus ; elles prennent, au contraire, de profondes racines, et l'on finit par se déclarer les ennemis de gens que, sur un autre théâtre, l'on eût estimés et peut-être chéris.

Je n'ai garde de présenter ces réflexions, qu'une longue expérience m'a suggérées, comme devant s'appliquer à tous les voyages maritimes dans lesquels sont rassemblés des éléments divers; il peut y avoir quelques exceptions, mais j'avoue que je ne les connais pas.

Une autre observation que je présenterai avec plus d'assurance, parce que j'ai été long-temps à portée d'en sentir tous les avantages, a rapport au choix des personnes chargées de recueillir les faits ainsi que les objets qui intéressent les sciences, dans les expéditions de long cours. Mon opinion à cet égard est formée depuis les premiers instans que j'ai consacrés aux voyages, c'est-à-dire depuis environ quarante ans, et je remarque avec plaisir qu'elle est partagée par un officier d'un grand

mérite et d'une expérience consommée. M. de Rosel, le compagnon de mon ancien et malheureux ami le chevalier d'Entrecasteaux, vient d'exprimer le même vœu que j'ai toujours émis, de voir confier les recherches relatives aux sciences à des officiers de la marine (1). L'habitude de la mer et des opérations très-variées qu'elle exige ne s'acquiert que par un long exercice; c'est une connaissance dans laquelle on reste long-temps novice, et dont néanmoins dépend le succès d'une multitude d'expéditions secondaires qui tournent à la gloire de l'expédition principale. La science la plus étendue ne constitue pas le marin : celui qui ne l'est pas manque de la pratique nécessaire, lorsqu'il est question de se confier à un élément dangereux que tout l'art des navigateurs ne parvient pas toujours à maîtriser, et l'étonnement, l'embarras, les incommodités, les hésitations, tous les inconvénients de l'inexpérience demeurent long-temps son partage. Si à ces inconvénients, qui dérivent naturellement de la nouvelle situation où il est tout-à-coup transporté, le savant joint ceux qu'une fausse présomption fait naître; si, enorgueilli de son savoir et de son honorable mission, il dédaigne de consulter dans les circonstances où toute théorie doit céder à l'expérience; si, au contraire, il se déclare exigeant au lieu de montrer de la condescendance,

(1) Voyage à la recherche de La Pérouse.

alors de grands désagréments l'attendent, et il en suscite d'aussi sérieux aux autres. On le verra harceler continuellement les officiers du vaisseau pour en obtenir des choses impraticables. Tantôt il voudrait qu'on relâchât sur une côte inabordable, tantôt que l'on mît en panne au moment où il est important de forcer de voiles pour doubler un cap ou éviter un rescif; tantôt que le canot fût lancé à la mer, tandis que les circonstances s'opposent à cette manœuvre; tantôt enfin il fait d'autres demandes auxquelles il est également impossible d'obtempérer. Il ne tarde pas à se plaindre amèrement de refus qu'il attribue à une jalouse malveillance; il se rend fatiguant, importun, et la Discorde qui plane sans cesse au-dessus de toutes les réunions humaines, saisit avec empressement l'occasion d'établir son empire déchirant au milieu d'hommes qu'une communauté de peines, de dangers, de hasards, disposait à une intimité réciproque.

En chargeant des découvertes réclamées par les sciences, quelques officiers attachés au service de la marine, tous ces inconvénients disparaissent. Le marin militaire est en possession de la confiance et de l'amitié de ses camarades; il ne les tourmente pas de demandes indiscrètes, et il connaît comme eux les circonstances qui sont le plus favorables aux recherches et aux observations. Les secours lui sont prodigués et il n'éprouve point de

contrariétés, parce qu'il sait ne point s'y exposer. S'il s'éloigne du vaisseau, il connaît les dangers, et il use de toutes les ressources que son art lui suggère. L'équipage qu'il commande obéit à ses ordres et lui témoigne le respect et le dévouement dont son grade et l'habitude ont fait une loi. Tout se fait mieux parce que tout se fait d'accord. L'État trouverait dans cet arrangement de l'économie, la facilité du service, et un moyen efficace de faire naître une noble émulation parmi les jeunes officiers qui se livreraient à des études dont ils attendraient des missions propres à établir leur renommée dans la double carrière qu'ils auraient embrassée.

VOYAGE

AUX ILES

DE TÉNÉRIFFE, LA TRINITÉ, SAINT-THOMAS, SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO.

PREMIÈRE PARTIE,

CONTENANT LE VOYAGE A TÉNÉRIFFE, ET UN ESSAI SUR LA MINÉRALOGIE ET LA ZOOLOGIE DE CETTE ILE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ du Havre.—Vue des Côtes d'Angleterre. — Spectacle sublime. — Tempête affreuse. — Route vers les Canaries. — Relâche à Sainte-Croix de Ténériffe.

Depuis un mois le capitaine Baudin pressait au Havre les préparatifs nécessaires pour notre expédition. Après avoir terminé l'armement

de *la Belle-Angélique*, il saisit l'époque des marées de la pleine lune pour donner l'ordre du départ. Le 30 septembre 1796, nous levâmes l'ancre à 10 heures du matin. Sortis du port, le capitaine mit en panne pour faire l'appel des hommes inscrits sur le rôle d'équipage. Cette opération terminée, nousci nglâmes vers le N. E. ¼ N.

Le lendemain nous vîmes distinctement, à 1 lieue environ de distance, les côtes d'Angleterre, qui se dessinaient agréablement sur les bords de la mer, entre Plymouth et le cap Lézard.

Un dauphin (1) long de 4 à 5 mètres, semble nous suivre, et paraît fréquemment à 30 pas du gouvernail. L'eau jaillit de ses évents, toutes les fois qu'il lève la tête au-dessus des ondes; alors il fait entendre un bruit très-sensible, d'où ces sortes de mammifères ont reçu le nom de *souffleurs*. Les rayons du soleil, réfléchis sur le corps du dauphin, au travers de l'onde verdâtre, y dessinent les plus brillantes couleurs d'or, de violet, d'é-

---

(1) *Delphinus, delphis* Linn. Voyez les notes à la fin de ce chapitre.

meraude, et leurs reflets varient à chaque mouvement du cétaté.

Notre marche rapide (14 octobre), et la sérénité de l'atmosphère, me permettent d'admirer un spectacle sublime, qu'on ne peut bien observer qu'en pleine mer, celui du balancement apparent des cieux, occasionné par le tangage, c'est-à-dire par le mouvement du vaisseau de l'arrière à l'avant. Tandis que la proue soulevée par d'énormes vagues, et portée sur leur dos, s'élève avec elles, une partie du ciel semble se précipiter dans l'abîme : parvenu au sommet des flots, l'avant du navire glisse avec rapidité sur le côté opposé ; alors le navigateur croit tomber dans une mer entr'ouverte ; l'horizon paraît s'élancer du sein des ondes, et s'élever avec la plus grande vitesse. Cette oscillation devient plus majestueuse lorsque le balancement du tangage se combine avec celui du roulis ; la nuit, surtout, les astres, la lune, les nuages, semblent décrire autour du vaisseau une ellipse inclinée ; tout le ciel paraît en mouvement. C'est alors que l'homme, sensible aux beautés de la nature, élève son ame jusqu'à la Divinité ; ce balancement des cieux lui rappelle les révolutions périodiques des mon-

des que l'Eternel a lancés dans l'espace, et dont les orbites parcourus suivant des lois dictées par la sagesse suprême, règlent l'ordre invariable des jours et des saisons.

Jusqu'au 18 octobre nous n'avions éprouvé aucun événement fâcheux (1). Quelques ruptures dans nos manœuvres avaient été facilement réparées. La marche du vaisseau assez aisée, et le voisinage du tropique, promettaient une heureuse navigation ; cependant nous touchions au moment d'essuyer une des plus furieuses tempêtes qui ait jamais soulevé l'Océan. Nous étions alors entre les îles Açores et Madère (2). Le vent de N. E. qui depuis trois jours nous favorisait, saute brusquement à l'est, avec une violence que nous n'avions pas encore ressentie. Tout à coup, la mer extrêmement enflée bat l'arrière et les flancs du navire. L'agitation des voiles fortement tendues, et le mugissement des ondes, pro-

---

(1) Dans un temps où le goût des sciences est généralement répandu, j'ai cru inutile d'expliquer les termes de marine dont je me suis servi.

(2) Au $34^{\circ} \frac{1}{2}$ de latitude, et au 27e de longitude ; nous gouvernions au S. O. $\frac{1}{4}$ O.

duisaient un sifflement semblable à celui que font entendre nos forêts, lorsque l'aquilon secoue la cime des arbres, et porte au loin le bruit d'une tourmente lugubre.

Le soleil était encore sous l'horizon, et déjà l'ouragan accompagné de pluie et de grêle avait cassé l'amure de la grande voile, et une partie des haubans du grand mât aussitôt on dégréa les perroquets, et nous courûmes rapidement vent-arrière. A 1 heure après midi, les vents devenus plus violents déchirèrent la misaine. Ce malheur provint de l'imprudence du timonier qui, tenant la barre du gouvernail, fit mal à propos un élan sur tribord. La grande voile, qu'on n'eut pas le temps d'amurer, fut aussi déchirée avec un bruit perçant qui imitait les éclats du tonnerre.

Cependant la mer de plus en plus menaçante, nous força de carguer le reste des voiles, excepté le petit foc. Des avaries fréquentes dans le gréement ébranlaient déjà la mâture. A 3 heures l'ouragan brisa la draille du petit foc ; alors le navire pouvant sans obstacles lancer sur un bord et sur l'autre, recevait en travers des coups violents. En vain le pilote s'efforçait de le ramener vent-

arrière, la mer plus forte le ballottait à son gré.

A 6 heures on mit bas la vergue d'artimon, pour alléger ce mât, et on assujettit les autres vergues avec de forts palans de roulis, pour éviter de nouvelles ruptures. Malgré ces précautions nos dangers, loin de diminuer pendant la nuit, augmentèrent dans une progression effrayante; le navire placé en travers, obéissait à l'impulsion irrégulière des lames qui rompirent le grand mât de hune : suspendu par ses cordages, et balancé le long du bord, ce mât brisa plusieurs objets avant qu'on pût arrêter son oscillation; en tombant il blessa deux matelots.

Mais ces malheurs n'étaient que le prélude d'un plus grand, qui faillit nous abîmer dans les flots. Le bâtiment sans voiles pouvait à peine se soutenir en équilibre au milieu de l'onde, dont les lames le battaient en flanc; leurs coups redoublés l'ébranlaient dans toutes ses parties, et nous imprimaient des commotions pareilles à celles qu'on éprouve lors d'un tremblement de terre. Dans cette position cruelle, le gouvernail, seul moyen de direction qui nous restât, ne put résister long-temps à la violence des flots. A 9 heures

du matin le pilote s'aperçut que la mèche était rompue depuis la barre jusqu'à la première ferrure ; il fallut renoncer à son usage. Alors, abandonné à lui-même, et ballotté par les ondes, le gouvernail battait l'étambord ; chaque coup pouvait briser cette pièce essentielle qui tient à la quille..... c'en eût été fait de nous.

Le capitaine, sans cesse occupé des moyens de nous arracher au danger pressant dont nous étions menacés, ordonna au charpentier de placer par le travers des grands haubans, les sauve-gardes fixées sur la mèche, et d'ajouter à chacune un palan à fouet, afin de mouvoir, s'il était possible, le gouvernail ; mais lorsque le navire était vent-arrière, il fuyait trop rapidement pour qu'on pût le défier avec une telle machine, et il revenait opiniâtrément en travers ; alors les sauve-gardes se rompaient, et il était aussi dangereux que difficile de les rétablir : pour cela, il fallait descendre, au moyen d'une corde, à la poupe du navire, afin de les attacher aux organeaux ; mais l'extrême grosseur de la mer, le tanguage précipité, le mouvement brusque et irrésistible du gouvernail qui

écrasait l'étambord, opposaient à cette exécution des obstacles supérieurs à nos forces.

Tandis que cet accident funeste répandait parmi nous une consternation générale, la tempête causait d'autres ravages : elle cassait la grande vergue, les balancines et les palans de roulis. A la proue, le mât de beaupré et le taillemer, ébranlés par le tanguage, menaçaient ruine; enfin, plusieurs bordages entr'ouverts, introduisaient dans la cale 33 pouces d'eau par heure ; les deux pompes travaillaient continuellement, et suffisaient à peine pour nous empêcher de couler bas.

Cependant la nuit approchait.... et nous étions sans gouvernail.... En vain le pilote s'était efforcé de le fixer avec des sauvegardes neuves, garnies de fourrures et de suif, pour diminuer les effets du frottement.... La mer, de plus en plus soulevée, brisait tous ces vains appareils, à mesure qu'ils étaient terminés : le voilier, le contre-maître, le charpentier, le calfat, descendirent inutilement, à leur tour, à l'aide d'une corde sur le gouvernail, pour remplacer les timoniers excédés de fatigue. Tous leurs efforts furent insuffisants. Le capitaine, n'es-

pérant plus réussir dans cette opération, se détermina à faire palanquer un côté du gouvernail, et à passer ainsi la nuit, en travers à la lame, en faisant pomper sans cesse..... Mais, deux heures après, l'ouragan brisa la dernière sauve-garde.... Alors le gouvernail, jouet d'une mer en fureur, frappa de nouveau l'étambord. Ses coups précipités, ceux des flots qui s'élançaient sur le navire, et pouvaient l'entr'ouvrir à chaque instant, nous faisaient frémir.... nous présentaient l'image de la mort avec toutes ses horreurs....

Le vent était si violent qu'il portait les ondes à une hauteur prodigieuse, et dispersait, au loin, leur sommet réduit en globules aussi blancs que la neige. De grosses lames tombaient fréquemment sur le pont ; plusieurs même, rapidement élancées, passaient d'un bord à l'autre, et causaient de nouvelles avaries : tantôt les vagues, subitement brisées, nous plongeaient dans une vallée profonde ; tantôt une nouvelle montagne s'élevant à nos côtés, menaçait de nous engloutir.... Nous passâmes ainsi 14 heures exposés au plus grand des dangers.... En proie à des transes affreuses, qu'il est impossible d'exprimer,....

que la nuit paraît longue à la crainte qui veille (1) !

Le 20 octobre, au matin, la tempête rompit le petit mât de hune, le petit perroquet de misaine. L'artimon était le seul qui restât intact ; mais, à 2 heures, tous ses grée-

(1) J'étais sur le pont depuis le commencement de la tempête, et j'y suis resté pendant soixante heures, à côté même du capitaine, le corps attaché à un des haubans, pour résister aux violentes oscillations du roulis, et la tête ceinte d'un triple bandeau, pour parer aux coups provenant de la chute des poulies ou des cordages. Dans cette situation j'observais en silence le spectacle terrible de l'homme aux prises avec les éléments. Une manœuvre mal exécutée, une nouvelle voie d'eau dans la cale..., le plus léger incident pouvait être le signal de notre perte.... Que de réflexions sinistres !... que d'idées sombres m'assiégeaient alors ! Cependant mon courage n'a pas été un seul instant ébranlé : la confiance que m'inspirait le capitaine, et l'espoir de survivre au danger, l'ont toujours emporté dans mon ame sur la crainte de la mort. Plusieurs de mes collégues, blottis dans leurs hamacs, y éprouvaient des agitations plus violentes que les miennes : si nous devions périr, notre sort devenait commun ; mais si le Ciel daignait nous ramener au port, je ne me serais jamais consolé de n'avoir pas osé voir cet effrayant tableau.

ments de tribord furent emportés. Il y avait alors dans la hune deux matelots qui en descendirent précipitamment : à peine étaient-ils sur le pont que le mât, fortement ébranlé, après s'être balancé sur nos têtes, se rompit au niveau de la dunette, et tomba dans la mer; quelques haubans le retenaient encore, le charpentier les coupa à coups de hache : alors l'artimon, dégagé, s'éloigna rapidement, emportant avec lui la hune et ses cordages. Pendant cette scène terrible, qui dura trois minutes, nos visages exprimaient les symptômes du désespoir;.... chacun pouvait lire ses propres sentiments sur la figure de son voisin.... Si l'artimon eût tombé dans une direction parallèle à celle du bâtiment, il eût probablement rompu le grand bas mât, et la chute simultanée de ces deux lourdes colonnes aurait peut-être entraîné la perte du vaisseau....

Telle fut le dernier désastre causé par une tempête qui, pendant 80 heures, nous avait conduits mille fois aux portes du tombeau. Tant que nous en fûmes les tristes jouets, tous les officiers montrèrent un courage et une activité dignes des plus grands éloges. Mais rien n'égale le zèle que déploya Baudin.

Au milieu des plus grands dangers, son exemple animait l'équipage, son sang-froid inspirait la confiance, et les ordres qu'il donnait, avec la plus grande précision, étaient toujours ceux que sollicitait l'urgence critique du moment. Quoique blessé grièvement à la tête, quoique privé de nourriture et de sommeil, il était insensible à ses propres besoins, et ne s'occupait que des nôtres. Son expérience et ses talents nous ont arraché aux horreurs du naufrage. Enfin, à 4 heures du soir, le vent s'affaiblit beaucoup en tournant au nord, et, quoique la mer fût encore extrêmement agitée, nous profitâmes de cet heureux changement pour faire quelques réparations, et appareiller deux voiles de perroquet.

La Belle-Angélique, sans mâts, sans grandes voiles, sans gouvernail, incapable de soutenir un nouveau coup de vent, n'était plus en état de nous conduire en Amérique : cette considération détermina le capitaine à cingler au S. E. vers les îles Canaries, pour s'y radouber.

Une visite générale, faite à l'intérieur et au dehors du bâtiment, mit en évidence les dangers dont nous étions menacés, tant que

nous n'aurions pas relâché dans un port quelconque. En effet, la mèche du gouvernail était rompue en trois endroits, l'avant du navire ébranlé; toutes les pièces de l'arrière étaient largues, et saillaient d'un pouce sur la rablure; plusieurs bordages avaient perdu leurs chevilles, et la plupart des coutures, leurs étoupes. Le résultat de cette visite fut de nous convaincre que nous aurions inévitablement péri, si la tempête eût encore duré 12 heures.

Le 24 octobre, à midi, nous étions au 28° 50' de latitude, et au 21° 45' de longitude, calculés le matin sur une distance du soleil à la lune.

Depuis deux jours, notre marche était ralentie par les courants qu'on rencontre quelquefois au S. O. de Madère, et qui nous reportaient en arrière. Enfin, le 25 octobre au matin, nous découvrîmes, à la distance de 2 lieues, l'île de Palme, l'une des Canaries. Les brouillards qui couronnaient cette île, et que l'aurore colorait du plus bel incarnat, disparurent peu à peu aux premiers rayons de l'astre du jour. Bientôt nous distinguâmes le gisement des terres. Ici la côte, terminée par une coupe perpendiculaire,

oppose aux flots de la mer une longue muraille de rochers à pic : là, des collines, dessinées en pente douce, se profilent du sommet des montagnes jusqu'aux bords de l'Océan. Une large zone de nuages, aussi blancs que la neige, cernait l'île, et semblait la partager en deux masses distinctes, dont l'inférieure avait pour base le niveau même des ondes; et l'autre, appuyée sur le nuage, se terminait en forme de deux montagnes d'égale élévation. Ce phénomène dura jusqu'au soir.

Il est impossible d'exprimer la joie que nous éprouvâmes tous à la vue des Canaries. Il était 5 heures et demie du matin. Les deux tiers de l'équipage, excédés de fatigue, dormaient encore.... Tout à coup le cri de *terre* se fait entendre : aussitôt chacun s'élance de son lit, vole sur le gaillard, et tressaille d'aise, en voyant une île qui devenait pour nous la planche après le naufrage. Imaginez 108 marins, la plupart jeunes et novices, à 500 lieues de leur patrie, à peine échappés aux fureurs d'une horrible tempête; joignez-y la certitude que leur navire, brisé de la poupe à la proue, s'abîmera dans les flots au premier coup de vent; imaginez, dis-je, une sem-

blable position, et vous aurez une légère idée des transports que nous ressentîmes à la vue d'une terre que nous pouvions atteindre en deux heures.

Quoique Palme ne fût pas le but de notre navigation, cependant le voisinage de cette île, et l'espoir de relâcher bientôt à Ténériffe, la plus riche et la plus commerçante des Canaries, nous firent verser des larmes de joie.

Le 26 on reconnut à l'E. l'île de Gomère, coupée de hachures nombreuses, et au S. O. celle de Fer.

Le 27 nous vîmes l'île de Canarie, dont la côte occidentale dominée par une montagne pointue, ressemblait à une longue muraille surmontée d'un clocher.

Le 28 au soir la sérénité de l'atmosphère me permit d'apercevoir, au N. E., le pic de Ténériffe, dont la tête était couronnée de neiges qui réfléchissaient les rayons du soleil (1).

(1) On a taxé d'exagération les voyageurs qui ont prétendu qu'on pouvait reconnaître le pic de Ténériffe à 40 lieues de distance et plus; ce phénomène est cependant fondé sur les lois de la physique et de la trigonométrie, qui nous apprennent qu'un corps élevé de 3710 mètres au-dessus de l'horizon (c'est la hauteur

Le 29 on louvoya bord sur bord, dans le canal qui sépare Gomère de Ténériffe, et tout

---

du pic, calculée par Borda), est visible, sous un angle de 5 degrés, pour un observateur placé à 22 milles de distance, ou plus exactement, à 22′ 8″ de degré terrestre; et sous un angle de 30′, si l'observateur est à 97′ 52″ (environ 98 milles). On sait qu'une minute de degré terrestre est égale à un mille ou à un tiers de lieue marine.

«On ne peut plus voir le pic, dit Borda, lorsqu'on en est éloigné à la distance de 129 milles ou 43 lieues; mais on suppose l'œil de l'observateur placé au niveau de la mer: si l'œil est élevé de vingt toises au-dessus de ce niveau, il ne cessera de voir le pic qu'à la distance de 47 lieues; à celle de 48 lieues $\frac{2}{3}$ s'il est élevé de 40 toises; à 50 lieues si l'élévation est de soixante toises; à 51 lieues si elle est de 80 toises; enfin si l'élévation de l'œil est de 100 toises, on ne cessera de voir le pic qu'à la distance de 52 lieues» (Voyage, I, 1380).

Le géographe Thomas Lopez dit qu'on peut le découvrir à environ 41 lieues, chacune de 20 au degré.

Le voyageur Le Marchand atteste aussi qu'on peut reconnaître le pic à 42 lieues de distance de dessus le pont d'un vaisseau, et à 35 si on se place à l'horizon.

Le père Feuillée prétend l'avoir aperçu, en 1724, du canal qui sépare Lancerote de Fortaventure; mais Borda soutient que le fait n'est pas possible (*ibid.*).

Enfin M. Malte-Brun, dans les notes savantes dont il vient d'enrichir la traduction du *Voyage de Barrow*

l'art du pilote ne put empêcher le navire, entraîné par des courants, de dériver au S. O. Jamais navigation ne fut plus ennuyeuse: nous n'étions plus qu'à 4 lieues N. O. de Ténériffe; cependant, tantôt des vents contraires nous reportaient en arrière, tantôt nous tombions en calme plat, tandis qu'un courant opiniâtre poussait le bâtiment à la côte, et nous exposait au danger d'y échouer (1).

Le 4 novembre, pour éviter ce danger, le capitaine fit mettre un canot à la mer. Un officier, le pilote et quatre rameurs y descendirent, avec ordre de s'avancer le plus près de terre qu'il serait possible, et d'y sonder la profondeur de l'Océan. Il fit ensuite arborer pavillon tricolore, et l'assura d'un coup de canon. Nous n'étions plus alors qu'à 2 lieues du port l'Orotave. La côte entière de Ténériffe, depuis Garachico jusqu'à Tegine, se déroulait à nos yeux, et offrait un tableau pittoresque de vignobles, de forêts, de rochers et de villages. Après 3 heures d'absence, nos hommes revinrent avec le

---

à la Cochinchine (tom. 1, pag. 47), adopte l'opinion que le pic est visible à 100 milles de distance, ou 41 lieues de 25 au degré.

(1) Il existe, entre Madère et Ténériffe, des courants

commandant du port l'Orotave, qui s'était mis en mer au coup de canon, pour nous apporter du secours. Cet officier, rendu à bord, apprit au capitaine que l'ouragan dont nous avions failli d'être les victimes, s'était fait sentir le même jour dans l'île d'une manière désastreuse, qu'il y avait renversé des maisons, déraciné des arbres, et ravagé plusieurs cultures. Il repartit après avoir laissé sur *la Belle-Angélique* un pilote côtier, chargé de la conduire au port de Sainte-Croix de Ténériffe, où nous jetâmes enfin l'ancre le 6 novembre au matin.

A la vue d'un pavillon français, le capitaine du port vint nous visiter. Sensible à nos malheurs, cet officier promit tous les secours qui dépendaient de son ministère. Je comptai, dans la rade de Sainte Croix, onze bâtiments marchands, savoir, quatre américains, trois espagnols, un danois et trois anglais. Ces derniers avaient été confisqués par ordre de la cour de Madrid depuis la déclaration de guerre. A deux heures le capitaine, mes collègues et moi nous descendîmes à terre, et allâmes saluer le citoyen Clerget, commissaire

---

qui portent constamment au sud (Borda, académ. des scienc., 1773, page 318, 4°).

des relations commerciales de la France. Baudin visita ensuite D. Antonio Guttières, gouverneur général des îles Canaries, résidant à Sainte-Croix; le commandant de la place, le capitaine du port, les membres de l'état-major, etc. Partout il fut reçu avec les égards dus à l'agent d'une nation amie et alliée. Quelques jours après il loua pour lui et pour les membres de l'expédition, à raison de 45 fr. par mois, une maison commode et spacieuse où nous fîmes transporter nos effets (1).

---

(1) Le 10, je reçus du capitaine la lettre suivante :

A bord de la flûte *la Belle-Angélique*, en rade de Sainte-Croix, île de Ténériffe, le 20 Brumaire an 5 (10 Novembre 1796.)

AU CITOYEN LE DRU, BOTANISTE.

« Les événements malheureux que nous avons éprouvés à la mer, et dont les détails vous sont aussi bien connus qu'à moi-même, m'ayant obligé de suspendre la route que je devais tenir pour chercher un lieu propre à pouvoir mettre le bâtiment en état de se rendre à notre destination, j'ai choisi l'île de Ténériffe comme l'endroit le plus convenable à nos travaux particuliers, et le seul peut-être où je conservais l'espoir d'arriver, dans la triste situation où l'ouragan du 26 au 30 vendémiaire avait réduit notre bâtiment.

» Cette circonstance, qui retarde de beaucoup la mission que nous avons à remplir, pouvant néanmoins

A peine fûmes-nous installés dans notre nouvelle demeure, que les voisins vinrent nous offrir généreusement différents objets que nous n'avions pas encore eu le temps d'acheter. Parmi les habitants de cette ville qui nous ont rendu de grands services, je dois surtout distinguer MM. Casalon et Cambreleng, négociants, dont j'ai déjà parlé. Je me plais à leur payer ce tribut d'une juste reconnaissance.

---

contribuer à augmenter nos recherches en botanique et autres objets d'histoire naturelle, je vous engage à profiter de cette relâche pour visiter en tout ou en partie une île qui, quoique fréquentée par beaucoup de voyageurs, ne laisse pas que d'offrir des choses intéressantes pour les sciences en général. Les découvertes que vous pourrez faire seront une espèce d'indemnité aux dépenses que notre séjour ici va occasionner à la république; ainsi il est de notre devoir à tous de ne rien négliger pour tirer parti de la circonstance où nous nous trouvons.

» Je pense également que, pour le plus grand succès de vos recherches, il est à propos que ceux que le gouvernement a désignés pour vous seconder soient en votre compagnie; en conséquence ils recevront l'ordre de vous suivre, afin que chacun, en sa partie, s'occupe avec soin et activité de celle qui le concerne. Comme la nature de vos travaux ne vous permet pas de séjourner à bord, je me suis procuré à terre un emplacement

Nota. Les ouvrages à consulter sur les Canaries sont ceux des écrivains Viana, 1604.— Nunez de La Pena, 1676.—Perez del Christo, 1779.—Clavijo, 1772 et années suivantes.— Raynal, 1780.

Des voyageurs Bontier et Le Verrier, aumôniers du conquérant Bethencourt, et qui l'accompagnèrent dans son expédition de 1402

---

d'autant mieux convenable à vos occupations, qu'éloignés du tumulte et des importuns, vous y pourrez suivre vos opérations sans gêne.

» C'est donc désormais à vous tous, citoyens, de vous occuper le plus promptement possible des moyens de faire des découvertes heureuses ou utiles; et j'espère que le succès de vos courses vous dédommagera complètement des fatigues qui en doivent être le résultat, et que je partagerai avec vous toutes les fois que mes occupations me le permettront.

» Vous ne devez pas ignorer que, séjournant à terre, vous vous trouvez soumis à la police du pays que vous allez habiter; mais votre bonne conduite vous mettra toujours à l'abri des inconvénients qui y sont attachés; et en respectant les mœurs et les usages du peuple parmi lequel vous allez vivre, vous n'aurez aucun désagrément à éprouver.

Salut et fraternité,

N. Baudin.

P. S. Je vous prie de communiquer ma lettre aux citoyens Maugé, Advenier et Riedlé.

à 1425 (in-8°, Paris, solis, 1630). — Cada-Mosto, Hawkins, Scory, Prats, etc., cités par Prevost et La Harpe dans l'Histoire générale des Voyages.—Le Maire et Dancourt, 1695.—Adanson, 1749. —Glats, 1764 (1).—Fleurieu, 1769. — Borda, 1771. — Cook, 1776 (2). — Kinderley, 1777 (3). — La Pérouse, 1785. — Van - Couver, 1790. — La Billardière, 1792. — Macartney et Barrow, 1793.—Bory Saint-Vincent, 1801.

Les meilleures cartes de cet archipel sont celles de Fleurieu (4), 1772. — Jefferys, 1775 (5).—Borda, 1776. — Thomas Lopez,

---

(1) History of the discovery, and conquest of the Canary islands. London, 1764, in-4°. Cet ouvrage n'a point été traduit en français.

Voyez Journ. des Sav., 1765, février.

(2) Cet illustre navigateur relâcha à Ténériffe le 1er août 1776, et y demeura quatre jours.

(3) Letters from the Island of Ténérife, etc., 1777, 8°.

(4) M. de Fleurieu voyageait par ordre du roi pour éprouver en mer les horloges marines de Berthoud. Sa carte réduite des Canaries est dressée sur une échelle trop petite.

(5) The West-Indian atlas, by Thomas Jefferys, 1775, in-fol. Sa carte des Canaries est faite sur les

en 4 feuilles ; Madrid, 1779. — De Bonne, pour l'Encyclopédie Méthod., 1787. — La carte de l'océan Atlantique, au dépôt de la marine, 1792. — Celle de Bory Saint-Vincent (1).

Mais les cartes de Mercator, 1623, — Samson, 1656 (2), — Dapper, 1686, — Van Keulen, 1720 (3) et années suivantes, — Feuillée, 1724, — La Caille, 1746 (4), — Bellin, Neptune Français, 1753, et Petit Atlas maritime,

---

Mémoires de Glats ; cependant elle est plus exacte que celle qui fut donnée en 1764 par ce voyageur ; mais on peut lui reprocher d'avoir trop alongé la pointe N. E. de l'île Canarie. Les positions de Sainte-Croix et de la Laguna sont peu exactes, etc.

(1) Essais sur les îles Fortunées, in-4°, chez Baudouin, an 11.

(2) Il place la Laguna au sud de Sainte-Croix, et cette dernière ville au pied du pic.

(3) Atlas, in-fol., Amsterdam, n° 8.

(4) Copiée sur la carte de Feuillée. Académie des sciences, *ib.*

1764 (1), — Glats, 1764 (2), — d'Apres de Mannevilette, 1775 (3), — Bonne, pour l'atlas de Raynal, 1780, sont inexactes.

Quelques Notes sur le Dauphin, par M. Sonnini.

L'espèce de *dauphin* dont parle M. Ledru est le *dauphin ordinaire*, que les Grecs appelaient *delphis* ou *delphin*, nom que les habitants actuels de la Grèce ont conservé sans beaucoup d'altération dans celui de *delphinas*. La plupart des nations de l'Europe ont adopté la même dénomination, avec des modifications plus ou moins légères. Enfin, c'est le *delphinus delphis* de Linnæus et le *delphinus corpore oblongo subtereti*, *rostro longo cuto* d'Artedi.

L'on jugerait mal des formes du dauphin par celles que les peintres ont données et donnent encore à cette espèce de cétacé dans leurs tableaux et dans

---

(1) Ce géographe place la Laguna trop au sud dans l'intérieur des terres, et le pic trop au nord.

(2) Copiée par Clavijo, tome 1, 1772.

(3) Dressée sur une échelle trop petite dans son Neptune oriental, 1775, n° 4.

leurs ornements. L'imagination seule a dessiné ces formes que la nature désavoue. Le dauphin ne diffère pas beaucoup, à l'extérieur, de la plupart des poissons; il se distingue des autres cétacés par son museau plat et pointu que termine une espèce de long bec, par ses dents en cylindres aigus, par la nageoire de son dos, très-élevée et recourbée en arrière; enfin, par la figure de son corps, qui approche de l'ovale. Du reste, cet animal a sur le front une ouverture en forme de croissant, à laquelle aboutissent les deux évents d'où il fait jaillir l'eau; la langue crénelée; la queue horizontale, avec une nageoire partagée en deux cornes (1); une nageoire ovale, placée de chaque côté de la poitrine; la peau lisse et épaisse. Sa taille ordinaire est de dix pieds de longueur et de deux d'épaisseur au milieu du corps, c'est-à-dire à la partie le plus renflée.

Le dauphin se rencontre dans presque toutes les mers, tantôt seul, tantôt en troupes nombreuses. Unis par une sorte d'attachement mutuel, les individus qui composent ces cohortes humides agissent de concert pour l'attaque et pour la dé-

(1) Ovide a très-bien rendu cette forme de la nageoire de la queue du dauphin :

Falcata novissima cauda est.

Et plus loin :

Qualia dimidiæ sinuantur cornua lunae.

fense, et se prêtent secours dans les dangers et les accidents. Quoique très-voraces, leur caractère n'est point farouche; ils montrent même des dispositions à la familiarité, et on les voit approcher sans défiance des vaisseaux, aussi bien que des hommes assemblés pour leur faire la guerre.

De tous les animaux dont se compose la classe des cétacés, et peut-être de tous ceux qui habitent les profondeurs de l'Océan, le dauphin est le plus intelligent; aussi a-t-il, proportion gardée, le cerveau le plus volumineux. Les historiens et les naturalistes de l'antiquité ont rempli leurs écrits de faits très-singuliers, et presque merveilleux, attribués à cet animal; et peut-être les naturalistes modernes ont-ils eu tort de les rejeter tous comme les fruits d'une imagination déréglée. On ne peut refuser aux anciens l'esprit d'observation; ils s'occupaient plus de recueillir des faits que de discuter sur des points de théorie, et il n'est guère possible de supposer que tant d'anecdotes, racontées par tant de philosophes et de graves écrivains au sujet du dauphin, soient entièrement dénuées de fondement, et que leurs récits, quelque fabuleux qu'ils paraissent, ne renferment pas souvent des vérités. Les Grecs modernes ont conservé la tradition de leurs ancêtres sur les qualités aimables du dauphin; ils en racontent des traits aussi extraordinaires et non moins touchants; et il faut convenir que si ce ne sont là que des rêves, ce

sont du moins des rêves agréables et attachants qui, suivant l'expression de Buffon, valent bien de tristes vérités.

CHAPITRE II.

Digression sur les Canaries en général.— —Température.—Population.—Gouvernement.

Les Canaries, connues des anciens sous le nom d'*Iles Fortunées*, sont au nombre de sept; savoir : Palme, Fer, Gomère, Ténériffe, Canarie, Fortaventure et Lancerote (1). Elles furent fréquentées par les Phéniciens et par les Carthaginois, qui s'y établirent : mais les Romains, en détruisant la puissance de leurs rivaux, arrêtèrent la navigation de la côte occidentale de l'Afrique, et les Canaries restèrent ignorées du reste du monde jusqu'en

---

(1) Non compris cinq îlots peu importants qui sont, Lobos au nord de Fortaventure, Roquete, Alegranza, Montana-Clara, et Graciosa au nord de Lancerote.

1344, temps auquel La Corda, comte de Clermont, équipa une flotte sous la protection d'Alphonse IV, roi d'Aragon, pour aller conquérir et convertir ces îles dont le pape Clément VI lui avait donné l'investiture. Ce prince mourut sans avoir exécuté son projet. L'honneur en était réservé au célèbre Jean de Bethencourt, gentilhomme normand, qui appareilla de la Rochelle le 1er mai 1402, sur une flottille équipée à ses frais, et s'empara trois mois après de Lancerote. Il soumit successivement Fortaventure, Gomère, Fer, et revint mourir en France en 1425. Canarie, Palme, Ténériffe défendirent long-temps leur indépendance : elles ne subirent le joug qu'en 1483, 92 et 96.

Ces îles, qui appartiennent à l'Espagne, sont situées entre les 27° 39' et 29° 26' 30" de latitude, et entre les 15° 40' 30" et 20° 30' de longitude. Elles présentent une surface longue d'environ 105 lieues, large de 64, et dont la circonférence peut être évaluée à 280. Placées à 20 lieues des côtes d'Afrique, et à 190 de celles d'Europe, les Canaries occupent en longitude un espace de 4° 49' 30", et en latitude de 1° 47' 30".

On y compte 14 villes et 551 villages ou

hameaux (1), 72 églises paroissiales, 92 bénéfices-cures, 11 colléges, 10 hôpitaux et 36 forteresses.

Leurs distances respectives et leurs dimensions, calculées en lieues marines sur les cartes de Thomas Lopez et Borda, offrent les résultats suivants (2) :

---

(1) Savoir, 192 à Ténériffe ; 172 à Canarie ; 50 à Palme ; 49 à Gomère ; 38 à Lancerote ; 33 à Fortaventure, et 31 à Fer.

(2) Ces positions ont été prises le compas à la main ; ainsi elles ne présentent qu'un aperçu bien éloigné d'une précision rigoureuse.

DISTANCES.							DIMENSIONS.		
							LONGUEUR.	LARGEUR.	CIRCONFÉR.
						CANARIES	14 ½	13	45
26						FORTAVENTURE	27	8 ¾	66
29	66 ½					FER	6 ¼	6	19
18 ½	55	8				GOMÈRE	7 ½	6	20
45	4 ¾	85	71			LANCEROTE	14 ¼	7 ½	38
29	65	12 ½	9	80		PALME	12	8 ½	28
8	41	15	3	54	11	TÉNÉRIFFE	24	15	65

Clavijo donne aux Canaries 90 lieues de longueur, 52 de largeur, 250 de circonférence et 697 de surface; il les place entre les 28 et 30° de latitude, et entre les 1 et 5° de

longitude orientale du méridien de l'île de
1 er.

Aux Canaries la température de l'atmosphère varie fréquemment; on y passe subitement de la chaleur la plus intense au froid le plus piquant. En général, l'air est agréablement tempéré sur les lieux un peu élevés, mais très-échauffé sur les côtes. Lorsque les vents d'est ou de sud-est sont trop continus, ces îles éprouvent des sécheresses excessives.

La chaleur du 26 juillet 1704 fut si brûlante, qu'elle fit couler la résine des sapins employés aux portes et fenêtres, et tarit toutes les sources.

Les vents violents amènent aussi des ouragans terribles. Celui du 25 octobre 1722 occasionna les plus grands ravages, renversa des maisons, déracina des arbres. Ces malheurs se renouvelèrent le 13 mai 1763 et le 27 avril 1768. Les vents du nord qui règnent communément au commencement de l'hiver, sont accompagnés de brouillards fort humides.

On évalue, année commune, les récoltes de ces îles, en blé, orge et seigle, à 523,790 fanégues, et leur consommation à 519,607 : ainsi l'excédant est de 4,183 fanégues. Le prix

moyen du froment y est assez ordinairement de 40 réaux de vellon la fanégue. Quand il est porté à une valeur plus considérable, l'archipel éprouve un déficit proportionné à l'augmentation du prix; mais lorsqu'il est inférieur à ce taux, les récoltes ont surpassé les besoins de la consommation.

En 1678, les Canaries comptaient 105,637 habitants; en 1745, 136,192 ; en 1768, d'après le calcul de Raynal, cette population était de 157,342 habitants, y compris 508 ecclésiastiques, 922 moines et 746 religieuses. 29,800 de ces citoyens étaient enrégimentés en milices nationales; savoir : 16,000 à Ténériffe, 4,400 à Canarie, 3,200 à Palme, 2,000 à Fortaventure, 1,900 à Lancerote, 1,600 à Gomère et 700 à Fer, indépendamment des troupes de ligne que le gouvernement y entretient en temps de guerre.

La population des Canaries, en 1768, calculée par Clavijo, présente :

A Canarie..	41,082	habitants.
A Fer..	4,022	
A Fortaventure..	8,863	
A Gomère..	6,645	

A Lancerote.	9,705	habitants.
A Palme..	19,195	
A Ténériffe..	66,354	
Total.	155,866	habitants.

Ce résultat, comparé à celui de Raynal (157,342), donne une différence de 1476 en moins.

En 1790, leur population était de 174,026 habitants, savoir :

A Canarie..	50,000	habitants.
A Fer..	5,000	
A Fortaventure..	9,000	
A Gomère...	7,426	
A Lancerote.	10,000	
A Palme..	22,600	
A Ténériffe..	70,000	
Total. . . .	174,026	hab. (1).

(1) La population actuelle de ces îles est, selon

	MACARTNEY.	BORY SAINT-VINCENT.
à Canarie. . . .	40,000.	41,082
Fer.	1,500.	4,022
Fortaventure .	10,000.	8,600
Gomère. . . .	7,000.	7,000
Lancerote. . .	8,000.	9,500
Palme.	30,000.	20,096
Ténériffe. . .	100,000.	67,399
TOTAL. . .	196,500.	157,699

Je préfère mon calcul à celui de ces voyageurs,

Cette population augmenterait plus rapidement si l'espoir, trop souvent trompé, d'une fortune brillante, ne conduisait chaque année plusieurs Canariens dans les colonies espagnoles du Nouveau-Monde, d'où la plupart ne reviennent pas.

Les indigènes ne forment point une race pure, c'est-à-dire, exempte du mélange avec les nations étrangères : le sang des Maures a souvent coulé dans leurs veines. Avant la conquête, ces Africains entretenaient avec les Guanches un commerce d'amitié ; mais depuis la destruction de ces paisibles insulaires, massacrés inhumainement par les Européens (1), ils ont souvent essayé de s'établir aux Canaries, persuadés que ces îles leur appartenaient aussi légitimement qu'aux oppresseurs de leurs anciens amis. En 1569, 1586, 1618 et 1749, ils débarquèrent à Lancerote ; en 1593, à Fortaventure ; en 1618, à Gomère et à Palme ; en 1749, sur les côtes occidentales de Ténériffe. Tantôt vaincus,

---

l'ayant rédigé sur des documents authentiques qui m'ont été communiqués par M. de Villanueva.

(1) Clavijo, tome 2, page 270.

tantôt vainqueurs, les uns sont retournés en Afrique, les autres se sont fixés aux Canaries par les liens du mariage. Cependant le préjugé a toujours dédaigné ces alliances mélangées, et les habitants qui se glorifient d'être issus d'une race pure ne voudraient pas se lier avec les autres, qu'ils regardent comme abâtardies.

Le gouverneur de ces îles a le titre de commandant général. Il réside ordinairement à Santa-Cruz de Ténériffe, et juge toutes les affaires militaires, dont on peut cependant appeler à Madrid. Ses appointements fixes sont de 9,000 piastres. Son état-major est composé d'un auditeur, d'un lieutenant de roi, d'un major de place et d'un commissaire des guerres.

Dans les communes un peu importantes, la justice est administrée par un alcade, qui, en matière criminelle, commence l'instruction du procès et s'assure de la personne des prévenus; en matière civile, il juge en dernier ressort jusqu'à la somme de 350 francs. L'audience supérieure est établie à Canarie. On suit dans ces îles les lois de la Castille: comme provinces, elles sont annexées à l'Andalousie. Canarie, Ténériffe et Palme sont réputées

îles royales; le domaine utile des quatre autres a été aliéné (mais non leur domaine direct).

CHAPITRE III.

Coup d'œil sur les îles de Canarie.—Fer.—Fortaventure. —Gomère. —Lancerote. —Palme.

CANARIE (1) jouit, par sa grande élévation au-dessus des ondes, d'une température délicieuse et presque toujours égale. Elle produit de la soie, du vin de médiocre qualité, dont une partie est bue dans le pays et l'autre convertie en eau-de-vie; des haricots blancs d'un goût agréable, dont elle fait commerce avec les autres îles et avec Cadix; du sucre très-

(1) Latitude de la pointe nord, 28° 13'.—Latitude de la pointe du sud, 27° 45'.—Longit. de la pointe orient., 17° 43'.—Longit. de la pointe occident., 18° 11'. (Borda, et carte générale de l'océan Atlantique, au dépôt de la marine, 1792.)

Suivant Bonne (Encyclopédie méth., Atlas), longit. orientale, 17° 41'; longit. occidentale, 18° 9'.

estimé, qu'elle récolte au bout de deux ans, et qui occupe 14 fabriques; du miel, de la cire, de la laine, du coton, des olives et beaucoup de sel, dont une partie s'emploie à saler le poisson, que les Canariens vont pêcher sur la côte occidentale de l'Afrique.

D'après le recensement fait en 1793, par ordre du magistrat, cette île rapporte annuellement environ 39,680 fanégues de froment, et 30,973 d'orge; au total 70,653. La consommation est de 58,959, savoir :

18,250 (en froment) par la capitale;

24,620 par le reste de l'île;

16,089 pour les semences : restent 11,694 fanégues de grains, livrées au commerce. Cependant le peuple ne vit, en général, que de maïs, dont les récoltes surpassent celles du froment et de l'orge. Des villages entiers ne connaissent guère le pain de blé que comme un objet de luxe. Quelques cantons, favorisés d'une grande fertilité, obtiennent deux récoltes de froment, l'une en février, l'autre en juin. Celui que l'on cultive le plus est le *trigo-morisco* (1).

---

(1) Froment de Barbarie. *Lam.*, Dictionnaire Botanique, art. *Froment*, n° 1, Let. P.

La population de Canarie était, en 1678, de 20,468 habitants; en 1733, de 30,710; en 1742, de 33,864; en 1768, de 41,082; et en 1790, de 50,000. On en compte 9,440 dans la capitale nommée *Palmas* (1), siége de l'évêché, de l'audience supérieure, d'un grand alcade, et du tribunal de l'inquisition. Cette ville a un port dont le mouillage est bon; mais des rochers cachés sous l'eau en rendent l'accès dangereux.

L'île est d'une forme à peu près ronde : on la regarde comme la plus fertile et la mieux arrosée des Canaries. Elle a beaucoup d'excellente terre, qui a du fond, et dans la composition de laquelle l'argile paraît entrer en plus grande proportion. Elle nourrit plus de bestiaux que Ténériffe; ses moutons sont plus forts et donnent une meilleure toison : cependant elle n'est ni aussi peuplée ni aussi cultivée qu'elle pourrait l'être (2). En 1776, une compagnie de cavalerie, trois régiments

---

(1) Latit., 17° 46'.—Longit., 28° 6'. (Carte des Canaries, au dépôt de la marine.)

(2) État de l'agriculture des îles Canaries, par Tessier (Mémoires de l'Institut, scienc. mathém. et phys., tome I, an 6.)

d'infanterie, et deux compagnies d'artillerie, au total 4,640 hommes, en formaient la garnison : ils étaient répartis dans onze forts ou redoutes.

L'île de Fer (1), la plus occidentale de l'ancien continent, et d'une forme à peu près triangulaire, est habitée par un peuple sobre et laborieux, qui, n'ayant point sous les yeux le tableau corrupteur de villes opulentes, a conservé des mœurs simples. Son sol montueux et volcanisé est privé de rivières et n'a que peu de sources, qui tarissent quelquefois pendant l'été. Les vents y sont presque toujours au nord, d'où il arrive que cette île est fréquemment couverte de brouillards : c'est pour cela que les Canariens la nomment *terre noire.*

Défendue par la nature et par le courage

---

(1) Latit. de la pointe N., 27° 51' 30".—Latit. de la pointe S., 27° 39'.—Longit. à l'est, 20° 17'.—Longit. à l'ouest, 20° 30'. (Borda, et carte de l'Océan, au dépôt.)

Milieu de l'île, longit., 20° 21' 5".—Latit., 27° 44' 7" ½. (Bonne.)

Suivant la Connaissance des Temps, an 15 la pointe de l'ouest gît par 27° 45' de latit.

de ses habitants, elle n'a ni troupes réglées ni fortifications. En 1678, la population de Fer était de 3,297 habitants; en 1745, de 3,687; en 1768, de 4,022; et en 1790, de 5,000.

On y recueille peu de grains, beaucoup d'orseille, et on y fabrique annuellement pour 80 à 100 mille réaux d'*eau-de vie*, qu'on tire du vin et des figues. Les pâturages nourrissent une grande quantité de bestiaux; et les forêts, des cerfs et des chevreuils. On y trouve aussi des perdrix rouges, des outardes et des faisans. La capitale nommée Valverde, est dans l'intérieur des terres, au nord-est, sur un sol élevé et entouré de précipices. Le port, où abordent les vaisseaux, n'est qu'une bourgade peu importante (1).

Fortaventure (2) avait, en 1744, une po-

---

(1) Latit., 27° 47' 20". (Borda, et Connaissance des Temps, an 15). Latit., 27° 47' 3".— Longit., 20° 19'. (Bonne.)

(2) Latit. du N., 28° 46'.—Latit. du S.-O., 28° 4'.=Longit. de l'est, 16° 12' 30"—Longit. de l'ouest, 16° 51' 30". (Borda, carte de l'Océan, au dépôt, et Connaiss. des Temps, an 15.)

Longit. est, 16° 7'.—Longit. ouest, 16° 49' 5".

pulation de 7,380 habitants; en 1768, de 8,863; et en 1790, de 9,000. La capitale, nommée *Bethencuria*, est une ville pauvre qui, en 1773, ne comptait que cent maisons. Cette île recueille annuellement environ 150,000 fanégues de blé (1) et d'orge. Elle en consomme 80,000 : le reste est livré au commerce pour le besoin des autres îles. Le peu de coton qu'on y cultive serait susceptible d'une grande augmentation, si le gouvernement favorisait davantage cette production indigène. Les habitants recueillent sur leurs côtes sablonneuses une grande quantité de soude, dont on retire des cendres très-estimées. En 1798, Ténériffe seule en acheta 49,373 fanégues, qui furent chargées dans le port de Naos à Lancerote.

Quand Fortaventure est suffisamment arrosée par les pluies, ses récoltes sont très-abon-

—Longit. de la pointe N., 16° 10' 5". — Longit. de la pointe sud, 16° 37'. = Latit. ouest, 28° 4'. — Latit. nord, 28° 46'. — Latit. sud, 28° 3'. (Bonne.)

(1) C'est la variété connue sous le nom de *Trigo aris negro*, ou froment à balles et barbes violettes. Lam., Dict. 2, Encyclop. méth.

dantes, et elle exporte le superflu de ses denrées ; mais lorsque son sol privé de rivières, et qui n'a qu'un petit nombre de sources, est trop desséché, il devient d'une affreuse stérilité : alors une partie des habitants mourant de faim, est obligée de s'expatrier. Cet événement eut lieu de 1763 à 1771. Le ciel, durant cet intervalle, ne versa aucune pluie sur Fortaventure. La plupart des habitants, pour éviter la mort, se réfugièrent à Canarie, à Ténériffe et à Palme, qui s'empressèrent de leur donner l'hospitalité. Don Lopez de Heredia, gouverneur, et don Juan Servera, évêque de cet archipel, se distinguèrent à cette époque désastreuse par leur bienfaisance envers ces malheureux. Le premier fit venir d'Espagne et de Maroc, une grande quantité de blé. Tous les jours il distribuait près de 1,500 rations de vivres aux pauvres réfugiés. L'île de Palme nourrit environ 3,000 d'entre eux. La ville de Laguna, capitale de Ténériffe, en accueillit un grand nombre, et partagea toutes ses ressources avec eux.

« Il y a des vignes à Fortaventure, mais » elles y sont mal soignées ; on ne leur donne » qu'une seule façon par an. Le vin, qui n'a

» pas grande qualité, se consomme dans le
» pays. On y compte 1,000 à 1,200 bêtes à
» cornes, 7 à 800 chameaux (1), 3 à 400
» ânes, 5 à 6,000 moutons, et 8 à 10,000
» chèvres. La plupart des moutons sont pêle-
» mêle, errant le long des côtes et dans les
» terres incultes. Chaque particulier marque
» les siens aux oreilles. On les rassemble une
» fois l'année en présence d'un inspecteur
» nommé *vedor*, pour reconnaître les mar-
» ques. Les propriétaires prennent ce qu'ils
» en veulent pour tuer ou pour vendre, et les
» autres ont la permission de se promener
» jusqu'à l'année suivante. »

« On file à Fortaventure un peu de lin,
» que des négociants de Ténériffe font venir
» d'Amsterdam et de Hambourg; la laine des
» moutons du pays s'y emploie en couver-
» tures et étoffes grossières, dont les gens de
» la campagne s'habillent. Les habitants, faute
» de bois, brûlent des tiges d'euphorbes. »
(*Tessier.*)

---

(1) A Fortaventure et à Lancerote, les chameaux servent aux labours et aux charrois. On sale leur chair comme celle du porc.

Gomère (1) est très-montueuse et a beaucoup de forêts, dont les intervalles renferment quelques vallées délicieuses, où l'on trouve des lauriers, des dattiers, des citronniers. Elle produit annuellement environ 2,000 kilogrammes de laine, autant de soie, et 3,000 kilolitres de vin. Les fabriques de laines sont établies à Saint-Sébastien, sa capitale, petite ville maritime située à la pointe orientale, dans une position agréable, fertile, et avec un bon port (2).

Cette île recueille environ 200 fanégues de maïs, 300 de haricots, et 13,770 de froment ou d'orge, en tout 14,470. Les semences diminuent cette quantité de 2,631 ; restent 11,839 fanégues pour une population que le recensement de 1790 évalue à 7,426 habitants. Chacun d'eux n'a donc, l'un portant l'autre, qu'une fanégue et demie à consom-

---

(1) Latitude de la pointe N., 28° 13'.— Latit. de la pointe S., 28° 1' 30".—Longitude de l'est, 19° 28'.—Longit. de l'ouest, 19° 44'. (Carte des Canaries, au dépôt.)

(2) Latit., 28° 5' 40". —Longit., 19° 28'. (Borda, carte de l'Oc. au dép., et Connaiss. des Temps, an 15.) Latit., 28° 5' 7".—Longit., 19° 26'. (Bonne.)

mer, quantité bien insuffisante. La plupart des habitants sont pauvres; ils se nourrissent de racine de fougère (1), de pommes de terre et de gofio. Le gofio se prépare en faisant griller légèrement sur un plat de terre, soit du froment, soit de l'orge, du seigle ou du maïs; on réduit en farine, dans un petit moulin à bras, ces grains ainsi torréfiés. Le Canarien mange le gofio dans l'état de farine, ou après l'avoir pétri en boulettes humectées soit d'eau, soit de lait, de bouillon ou de miel.

Quelques cantons fertiles et bien arrosés produisent une assez grande quantité de noix, de poires, de figues, de citrons, de patates, de mûres, d'ignames, d'oignons, de lin, de miel et de cire. Les récoltes y sont plus tardives que dans les autres îles, ce qui provient de la hauteur des montagnes, et de la profondeur des vallées.

On trouve dans l'île des oies, des pigeons, des cailles, des perdrix, des cerfs, des chevreuils; il y a environ 600 ânes, 500 bêtes de charge, 6,000 têtes de gros et menu bétail. En 1678, la population de Gomère était de 4,373 habitants; en 1688, de 4,661; en 1745,

(1) *Pteris aquilina* Lin.

de 6,251; en 1768, de 6,645; en 1774, de 7,536; et en 1790, elle n'était que de 7,426 habitants.

On sait que Christophe Colomb, parti d'Espagne, en 1492, pour découvrir le Nouveau-Monde, relâcha à Gomère, et y fit radouber ses vaisseaux.

Lancerote (1) avait, en 1744, une popula-

---

(1) Latit. du N., 29° 25' 30". — Latit. du S., 28° 51'. = Longit. de l'est, 15° 51'.—Longit. de l'ouest, 16° 6' 30". (Borda, carte de l'Oc. au dépôt.)—Longit. à l'est, 15° 44".—A l'ouest, 16° 10".—Au N., 15° 47".—Au S., 16° 4' 5".—Latit. à l'est, 29° 14'—A l'ouest, 28° 55".—Au N., 29° 15'.—Au S., 28° 51". (Bonne.)

La *Connaissance des Temps*, an 15, place la pointe est à 29° 14' latit., et à 15° 46' longit.

Borda détermine ainsi la position des îlots qui sont au nord de Lancerote.

	LATITUDE.	LONGITUDE.
Alégranza. } milieu.	29° 25' 30"	15° 51'
Clara. . . } milieu.	29 19	15 52
Graciosa, pointe. N. Est.	29 18	15 49
Graciosa, pointe. S. Ouest.	29 14	15 52 30"
Roquette de l'est. . .	29 17 30	15 40 30
Lobos, entre Fortaventure et Lancerote, est (milieu de l'île).	28 46	16 19

tion de 7,210 habitants ; en 1768, de 9,705 ; et en 1790, de 10,000. La capitale, nommée *Téguise* (1), était composée, en 1773, de 200 maisons. Le nombre des villages et hameaux est d'environ 50. Les ports d'Arecife et de Naos (2), au sud-est, sont les plus sûrs de tous ceux des Canaries : la plupart des vaisseaux de l'Orotave et de Sainte-Croix vont y passer l'hivernage. Cette île produit du vin de médiocre qualité, qu'on réduit presque tout en eau-de-vie pour l'Amérique; des pommes de terre, et toutes sortes de bons légumes, dont elle vend une grande quantité à Ténériffe.

En 1792, elle recueillit 28,440 fanégues de blé, 127,021 d'orge; total 155,461. Les besoins en consommèrent 10,000 de blé et 50,000 d'orge : le reste (95,461 fanégues) fut livré au commerce. Les chameaux, les mulets, les ânes sont très-communs à Lancerote, qui nourrit aussi des chevaux, dont les meilleurs se vendent 100 à 150 piastres. Ils sont origi-

---

(1) Latit., 29° 4'.—Longit., 15° 53'. Carte des Can. au dépôt.

(2) Latit., 28° 5'.—Longit., 15° 55'. Carte des Can. au dépôt.

naires de Barbarie. Les campagnes, dépouillées des forêts qui en faisaient autrefois l'ornement, et privées de rivières, sont quelquefois affligées de sécheresses qui les stérilisent et réduisent alors les habitants à la plus grande misère.

La nuit du 1er septembre 1730, à la suite d'un tremblement de terre, l'île éprouva la fureur d'un volcan, dont les laves enflammées détruisirent neuf villages, et couvrirent de sable le territoire de treize autres. Le bruit des irruptions était si intense, qu'on l'entendait de Ténériffe, à cinquante-quatre lieues de distance. La plupart des habitants se réfugièrent à Fortaventure. « Ces volcans ont ré-
» pandu un sable, en beaucoup d'endroits
» mêlé de cendres, de l'épaisseur de quatre
» ou cinq pieds. Les habitants le percent jus-
» qu'à ce qu'ils trouvent la terre, et ils y plan-
» tent des ceps de vignes, qui croissent et
» s'étendent admirablement. On a vu sou-
» vent un seul pied produire de quoi faire
» une demi-pipe de vin, c'est-à-dire, deux
» cent quarante pintes de Paris. » (*Tessier.*)

Palme (1), dont le centre est très montueux, n'est fertile et peuplée que sur les côtes. Elle produit de bons légumes, beaucoup de vin, dont une partie est convertie en eau-de-vie; une grande quantité d'amandes, environ 3,000 arrobes de sucre, du miel, de la cire et de la soie qui alimente quelques fabriques du pays. Elle recueille aussi annuellement environ 44,350 fanégues de froment, orge et seigle. Les semences diminuent cette quantité de 6,652 : restent, pour les besoins du pays, 37,698 fanégues. Or, sa population est de 22,600 habitants, qui, à raison de trois fanégues par individu, peuvent en consommer 67,800 : l'île éprouve donc un déficit en grains de 30,102 fanégues. En 1678, sa population était de 13,892 habitants; en 1742, de 17,580; et en 1768, de 19,195. On n'y trouve, dit Clavijo, ni bêtes fauves, ni perdrix, ni lièvres. Dans les années de disette, le peuple

(1) Latit. du N., 28° 3". — Latit. du S., 28° 29' 30".—Longit. de l'est, 20° 4'—Longit. de l'ouest, 20° 22' 30". (Carte des Can., au dépôt.)

Milieu de l'île.—Latit., 28° 41' 4".—Longit., 20° 13' 5". (Bonne.)

s'y nourrit, comme à Gomère, de racines de fougère.

La capitale, nommée *Santa-Cruz de la Palmas*, est située au fond d'une baie, à l'est, sur les bords de l'Océan. Le port de Tazacorte (1), à l'ouest, offre un mouillage assez sûr. Entrecoupée de montagnes dont les sommets sont couverts de neiges éternelles, Palme a été ravagée à différentes époques par des volcans dont les traces existent encore. Les habitants n'oublieront jamais l'éruption de 1585, ni celles de 1646 et 1677, accompagnées de tremblements de terre.

---

(1) Latit., 28° 38'.—Longit., 20° 18'. (Borda, carte de l'Océan, et Connaiss. des Temps, an 15.) Selon Bonne, longit., 20° 16'.

CHAPITRE IV.

Description de Ténériffe. — Tableau de la ville de Sainte-Croix. — Monuments. — Églises. — Moines. — Théâtre. — Fortifications. — Rade.

Ténériffe (1) est la plus grande et la plus riche des Canaries. Son produit le plus abon-

(1) Latitude nord, ou de la pointe *Hidalgo*, 28° 37', suivant la carte des Canaries, au dépôt; —28° 42', selon Thomas Lopez; et 28° 36', suivant Bory-Saint-Vincent.

Latitude sud, ou de *Playa de las Galletas*, 28° 1', carte des Canaries, au dépôt.—27° 53', Thom. Lop.

Longitude orientale, ou de la pointe de *Nago*, 18° 26' 30". Carte *id.*—18° 17' 20", Thomas Lopez.

Longitude occident. ou de la pointe de *Teno*, 19° 17' 30". Carte *id.* — 19° 18' 30", Thomas Lop.

La plus grande longueur de cette île, depuis la

dant, dit Clavijo (1), est en vins de malvoisie et de vidogne. Elle recueille beaucoup de froment, d'orge, de maïs et d'autres grains, mais qui ne suffisent pas à sa consommation; du miel, de la cire, de l'orseille, et nourrit beaucoup de bestiaux. On y trouve un grand nombre de fruits délicieux, des cannes à sucre, des ignames, des orangers, des citrons, des châtaignes, des amandes, des dattes. Elle fournit beaucoup de soie, qui alimente les fabriques du pays, et recueille aussi un peu de lin; mais le chanvre lui est inconnu. La viande y est saine, celle de mouton est exquise. Le poisson pêché au nord de cette île est d'une bonne qualité. On ne voit à Ténériffe ni bêtes fauves ni reptile vénimeux.

Les montagnes sont revêtues de pins, de cyprès, de dragonniers, de cèdres, de lauriers, et leur sommet très-élevé est couvert de neiges pendant l'hiver. Le pic fameux les

---

pointe d'*Anaga* au nord-est, jusqu'à *Playa de las Galletas*, au sud, est d'environ 24 lieues.

Sa plus grande largeur, du cap *Teno*, le plus occidental, à celui de *Abona*, au sud-est, est de 15 lieues, et sa circonférence de 65.

(1) Historia de las islas de Canaria. 3, 520.

domine toutes. Le sol, excepté la partie du sud, est arrosé par des fontaines et des torrents, dont les eaux se rendent à la mer.

Ténériffe jeta un grand éclat vers le milieu du seizième siècle. Fernandez de Lugo, qui l'avait prise sur les Guanches à la fin du quinzième siècle, sut utiliser cette importante conquête. Il y favorisa l'agriculture, le commerce, la navigation. Une heureuse prospérité fut le fruit de ses soins. Les Portugais et d'autres peuples fréquentèrent les ports de la colonie naissante. On y vit bientôt établir des fabriques d'étoffes tissues avec les laines du pays, une fonderie de canons, un atelier de poudre.

Sous les successeurs de Fernandez, mort en 1525, on continua des travaux heureusement commencés. Les chemins furent aplanis, les rues pavées, les champs enrichis de plantations, les forêts aménagées; l'éducation des bestiaux, la pêche, le commerce avec les Indes..... tout prit une grande activité. Bientôt la paroisse de Taganana devint fameuse par ses jardins potagers; Garachico par son commerce; Tegueste, Rambla et Ycod le devinrent par leurs vignobles; Tacoronte, Chasna et Arico pour leurs grains; la Matanza, la

Victoria pour l'abondance de leurs fruits; Dante, Buenavista et Santiago, pour leurs bestiaux.

En 1678, la population de Ténériffe était de 49,112 habitants; en 1733, de 58,618; en 1745, de 60,218, dont 215 ecclésiastiques; en 1753, de 64,000; en 1768, de 66,354; et en 1790, de 70,000. Le calcul de Kindersley (96,000 habitants) est exagéré.

On y compte 4 villes, 192 villages et hameaux, 33 paroisses, 44 bénéfices-cures, 25 couvents d'hommes, 10 de religieuses et 6 hôpitaux. Cette île a pour défense, outre les rochers presque inaccessibles qui la cernent, vingt forts, redoutes ou batteries, savoir, un à Candelaria, un à Adexe, deux à Garachico, trois au port Lorotave, et treize à Santa-Cruz.

Nous esquisserons rapidement le tableau physique et économique de cette importante colonie; nous indiquerons les sources de sa prospérité et les améliorations que réclament son agriculture, son commerce et son administration intérieure.

Tableau de la ville de Sainte-Croix.

Sainte-Croix est bâtie un peu en arc de cercle au bord de la mer, sur une langue de terre sablonneuse, et au pied d'une chaîne de montagnes qui s'étendent du nord-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Cette ville, la plus importante de Ténériffe pour ses richesses et sa population, a environ 1,364 mètres de longueur sur 680 de largeur. Quatre rues principales, larges, propres et bien aérées, qui la traversent du nord au sud, sont coupées à angle droit par dix autres plus petites, qui se prolongent de l'est à l'ouest.

Le ciel y est ordinairement beau, l'air calme et sec; mais les chaleurs sont très-fortes en juillet, août et septembre. Son sol est arrosé par les pluies depuis décembre jusqu'en avril. Le thermomètre de Réaumur varie fréquemment à Sainte-Croix; mais on ne le voit presque jamais au-dessous de 15° ni au-dessus de 27°. On y compte 8 à 900 maisons, la plupart construites en pierre, à deux étages, et peintes en blanc avec de la chaux de coquillages. Elles n'ont qu'une cheminée, celle de la cuisine. Les fenêtres sont sans vitrages: on les ferme avec des jalousies, que les femmes

élèvent fort souvent, lorsque la curiosité ou quelque autre motif les engage à se laisser apercevoir. Les gens riches ont ordinairement sur leurs maisons un myrador, ou belvéder, d'où la vue découvre un vaste horizon. Des briques lourdes, creusées en gouttières, forment la couverture de celles qui ne sont pas terminées en toit plat. En général les maisons, à Ténériffe, sont construites et distribuées comme celles des provinces méridionales de la métropole. Le pavé des rues est peu commode; ce sont de petits galets aplatis de laves noires, posés sur leur tranchant: ceux des trottoirs imitent, par la variété de leurs couleurs artistement rapprochées, une sorte de mosaïque. Dans quelques rues écartées, on marche sur des laves brutes extrêmement rudes, et qui rendent impossible l'usage des voitures.

On évalue la population de Sainte-Croix à 8,390 habitants, qu'on peut partager en trois classes : la première est composée des magistrats, des riches propriétaires, et des négociants, dont la plupart sont étrangers ; la seconde renferme ceux qui jouissent d'une médiocre fortune, tels que les marchands en détail et les artisans; la troisième classe, plus

nombreuse que les deux autres ensemble, compte les mendiants, dont la fainéantise et l'importunité sont également révoltantes.

La garnison et le clergé ne sont pas compris dans ce tableau.

Cette ville est la résidence du gouverneur, de deux administrateurs généraux des revenus publics dans cet archipel, des membres de la contadorerie principale, du tribunal de commerce des Indes, et d'un subdélégué de l'intendance générale de marine.

Sainte-Croix a deux jolies promenades : l'une est la place même du môle, dont je parlerai bientôt; l'autre, l'*Almeyda* ou mail, décorée de fontaines en marbre blanc et de plantations agréables. La grande place, située plus avant dans la ville, est ornée d'une fontaine de lave noire, en forme de coupe, et d'un obélisque en marbre blanc dédié à Notre-Dame de Candelaria. L'origine de ce dernier monument est appuyée sur une tradition populaire qui soutiendrait difficilement la discussion d'une saine critique. Les moines ont persuadé aux Canariens qu'il y a environ quatre cents ans, les rois Guanches de Guimar, avertis par des bergers de l'apparition miraculeuse d'une femme dont l'éclat et la

beauté annonçaient quelque divinité descendue du ciel, se transportèrent au lieu indiqué (près Candelaria, village de Ténériffe). L'un de ces rois, pour éprouver si c'était une mortelle ou une déesse, tira de sa poche un instrument tranchant, et se mit en mesure de lui couper les doigts. L'opération terminée, il reconnut qu'il avait mutilé sa propre main. Un autre ayant ramassé des pierres pour les lui jeter, perdit tout à coup l'usage de son bras.

Les moines, pour conserver la mémoire de ce miracle, ont fait ériger, en 1778, le monument dont voici la description. Une pyramide quadrangulaire, qui soutient une statue de la Vierge, s'élève du milieu d'un socle dont les angles sont ornés de génies représentant les saisons; quatre statues, en pied, des rois Guanches, les yeux élevés vers Marie, lui font hommage des cendres de leurs ancêtres, représentées par des ossements qu'ils tiennent à la main. Le costume de ces rois est assez bizarre : ils sont chaussés à la romaine, vêtus d'un manteau court, à poil, et couronnés de lauriers. On lit, sur chaque face de la pyramide, une longue inscription en langue castillane. Ce monument, haut de dix

mètres, et exécuté à Gênes, est d'une bonne composition, quoique d'un mauvais goût.

Les églises de Sainte-Croix sont spacieuses, décorées de tableaux et de dorures. Ces ornements seraient plus agréables s'ils étaient moins prodigués. L'église paroissiale est enrichie de vases d'or incrustés de pierreries, d'un autel revêtu de lames d'argent ciselé, et de douze lampes du même métal suspendues à la voûte. Son clergé, qui est nombreux, revêt dans l'exercice de ses fonctions des vêtements magnifiques.

Pourquoi conserve-t-on ici l'usage détestable de convertir en cimetière le temple de la divinité? Le pavage n'est qu'une suite continuelle de tombeaux, les uns couverts de simples briques, les autres de marbres orgueilleux.

Toutes les peintures de cette église sont, excepté deux, au-dessous du médiocre. La première représente la nativité du Christ : ce fut pendant la nuit que les bergers vinrent adorer Jésus naissant. L'artiste a profité de cette circonstance pour éclairer le fond de la crèche. La lumière, réfléchie sur les anges et les bergers, produit le meilleur effet. Ce tableau fut exécuté, en 1773, par Juan de Miranda, peintre

canarien. La seconde a pour sujet le jugement des ames du purgatoire. Plusieurs condamnés, le corps rôti, chargé de chaînes, et déchiré par des serpents, élèvent leurs mains vers le ciel occupé par des saints, qui tiennent conseil sur la destinée de ces malheureux. Au milieu des juges, on voit saint Michel tenant une balance dont les plateaux, inégalement suspendus, contiennent chacun un papier roulé. Les magistrats qui composent ce singulier tribunal sont des évêques, des prêtres, des moines : on ne voit parmi eux ni pères de famille, ni laboureurs, ni pauvres. Quoi qu'il en soit, ce tableau, sans nom d'auteur et sans date, est estimé pour le coloris des chairs et l'expression des têtes.

Les dominicains n'ont pas ici la même prépondérance qu'en Espagne ; ils sont éclipsés par les franciscains, leurs rivaux, qui, quoique moins riches, sont plus achalandés, et occupent un couvent d'une plus belle apparence. L'église des premiers n'a de remarquable qu'un tableau de J. C. peint par Dionisio-Coraz, en 1776 (1). On en voit un autre,

(1) Les statues de cette église sont couvertes de vêtements en étoffes, qui retracent le costume bizarre des différents siècles.

dans les dortoirs de la maison, dont le sujet est piquant : il représente 70 têtes, environ, de saints, de docteurs, papes, évêques, rois et autres personnages célèbres qui ont endossé l'habit de St. Dominique, ou qui ont été les protecteurs de son ordre. Parmi ces têtes singulières, on voit figurer celle de Marie-Thérèse, morte en 1683, de Louis, dauphin mort en 1711, du duc de Bourgogne, 1712; de Louis XIV, 1715; et de Louis XV, peint à la fleur de son âge (1).

---

(1) La manie d'endosser l'habit de moine, au lit de la mort, était très-commune au 12e siècle, dit Millot; de là vient que les moines comptent dans leurs fastes tant de princes, de seigneurs, de femmes illustres. (Élém. de l'Hist. de France, tome I, page 260.)

L'empereur Lothaire, mort en 855, s'était fait inscrire frère des religieux du monastère de Saint-Martin, près de Metz, pour avoir part à leurs prières et à leurs bonnes œuvres, ce qui était fort en usage en ce temps-là. Son père Louis-le-Débonnaire, et son frère Louis-le-Germanique, s'étaient fait inscrire de même au monastère de Saint-Denis. Goldast et d'Achery ont donné de ces sortes de catalogues, où les princes se trouvaient inscrits

La bibliothèque des dominicains, composée de 4 à 500 volumes, ne contient que des traités de théologie scholastique, tels que ceux de Thomas d'Aquin, avec ses nombreux et obscurs commentateurs, Scot, les *Salmaticenses*, de vieux sermonaires, etc. Les seuls bons ouvrages qu'elle renferme sont l'Histoire Ecclésiastique, du père Alexandre; les Variations, par Bossuet, traduites en espagnol; les OEuvres de Benoît XIV; le Théâtre critique du père Feyoo; un traité de physique, en latin, par le père Schottin, dominicain, Rome, 1772, 2 vol. in-8°; enfin, une belle édition de la Bible, en espagnol, avec le texte de la Vulgate, et des notes savantes, par le père Philippe de St.-Miguel, Valence, 1791, 4 vol. in-4°.

Cette ville possède un théâtre très-fréquenté, et où l'on trouve quelquefois une société intéressante. J'y allai un jour avec le

---

avec les moines comme avec leurs frères. (Mon. de la Monar. franç., par Montfaucon, page 301, t. I.)

Les franciscains ont aussi le catalogue des protecteurs de leur institut. Voyez : *de Origine Seraphicæ religionis franciscanæ, Aut.* Franc. de Gonzague. *Romæ*, 1587, *in-fol.*

capitaine Baudin. Nous nous plaçâmes de manière à voir commodément les acteurs et les spectateurs. La plupart des musiciens ne savaient pas lire, et n'exécutèrent que de mémoire cinq à six morceaux, qui faisaient toute leur science. Les rôles de femmes furent remplis par des hommes déguisés. Rien n'était plus ridicule que de voir des figures à menton barbu, ou d'entendre des voix fortes et rudes sous le costume d'une actrice amoureuse.

J'étais placé à ce spectacle près de deux négociants maroquains de Mogador, venus à Ténériffe pour solliciter du gouverneur la permission d'établir une maison de commerce aux Canaries. Ces Africains avaient une longue barbe, le teint cuivré, les jambes nues, et un turban roulé autour de la tête; un large manteau de laine tissue avec du poil de chameau, était replié autour de leur corps, et descendait jusqu'aux talons.

Les fortifications de Sainte-Croix, sans être régulières et nombreuses, sont avantageusement placées, bien entretenues et garnies de grosse artillerie. En vain un ennemi audacieux s'emparerait de l'une d'elles, la possession d'un fort ne lui assurerait pas celle des autres, qui le harceleraient vivement et

l'obligeraient à la retraite par le feu croisé de leurs batteries, formant une ligne redoutable au bord de l'Océan. Au nord et au sud, la ville est défendue par deux châteaux ou redoutes, distants l'un de l'autre de 2,720 mètres; mais celui de Passo-Alto, au nord, bâti au pied de rochers très-élevés, qui saillent en plusieurs endroits, pourrait être incommodé par la chute de ces mêmes rochers, que le canon ennemi ferait facilement ébouler. En 1706, l'amiral anglais Genings s'efforça en vain de battre la place avec une escadre de treize vaisseaux de ligne. Foudroyé lui-même par des batteries cachées, il fut obligé de se retirer.

L'expédition récemment tentée (en juillet 1797) par Nelson, avec une escadre de quatre vaisseaux, trois frégates, et autres bâtiments de guerre, pour enlever le galion de la compagnie des Philippines, qui était mouillé sous la protection des forts, n'a pas été moins fatale à la marine anglaise. Trois cents hommes de débarquement ont été coulés avec les chaloupes qui les portaient à terre; et l'amiral a eu le bras droit emporté.

La garnison est composée d'un régiment de 500 hommes, infanterie de ligne, et d'une compagnie de 100 artilleurs.

La rade, située au nord-est de l'île (1), est à l'abri des vents du nord-nord-est et de l'ouest-nord-ouest; mais lorsque ceux du nord ou du sud soufflent, les bâtiments se trouvent en danger, et leurs communications avec la terre deviennent très-difficiles.

Comme la mer bat partout en pleine côte, les Espagnols ont construit, sur un plateau de laves granitiques, un môle assez commode (2) pour faciliter le débarquement, et défendu par une batterie de six canons de fort calibre.

Quand on vient de la rade à terre, il faut, aussitôt qu'on est débarqué sur ce môle, renvoyer les canots au large; sinon,

---

(1) Cet article sur la rade de Sainte-Croix m'a été communiqué par le capitaine Baudin.

(2) Latitude, 28° 28' 30".—Longitude, 18° 36'. (Borda, carte de l'Océan, au dépôt de la marine; Connaiss. des Temps, an 15.)

Latit., 28° 25' 5".—Longit., 18° 34'. (Bonne.)

Latit., 28° 27' 30". — Longit., 18° 36' 30". (Voyage de La Pérouse autour du monde, rédigé par Millet-Mureau, an 6, tome 2, page 20.)

Latit., 28° 29' 35".—Longit., 18° 36'. (Relation du Voyage à la recherche de La Pérouse, par La Billardière, an 8, tome I.)

le ressac de la mer contre les marches pratiquées dans l'angle de la jetée, pour servir au débarquement, les aurait bientôt brisés. Les vaisseaux qui viennent à Sainte-Croix, après avoir doublé la pointe d'*Anaga*, au nord-est de l'île, doivent serrer la terre le plus près possible, afin d'éviter de louvoyer pour gagner le mouillage, parce que les vents soufflent assez généralement du nord-est au nord-ouest, au moins pendant l'hivernage. On courrait risque, en manœuvrant différemment, de tomber sous le vent, et d'être plusieurs jours avant d'arriver (1).

Dans quelques endroits, le fond est de roche ; c'est pourquoi les vaisseaux ne doivent laisser tomber leur ancre du nord-ouest que quand ils ont doublé la forteresse la plus à l'est, et qu'elle reste au nord-est du compas, à la distance d'un quart de lieue. Dans cette position, on trouve à 25 brasses de profondeur un bon fond de sable noir vaseux, et les ancres y seraient de bonne tenue, si la

(1) D'octobre en mars, les vents sont très-inconstants à Sainte-Croix, et souvent dangereux pour les bâtiments mouillés dans la rade, où ils courent risque d'être jetés à la côte. Le voyageur Glatz en cite (page 235) un exemple terrible.

pente vers la haute mer était moins considérable. La deuxième ancre, portée au sud-est, se trouvera par 30 à 35 brasses, même fond; mais il faut mettre au moins un câble entier dehors, afin de pouvoir tenir ferme, et que le vaisseau soit bien affourché. En effet, quand les vents sont sud-est ou sud, la mer devient promptement grosse et houleuse. On a coutume, après s'être affourché, de pomoyer ses câbles jusqu'aux deux tiers de leur touée, et de placer dessus, de distance en distance, des barriques vides, bien étanchées, qui forment autant de bouées propres à les suspendre. A ce moyen, ils ne raguent pas sur le fond, et ne courent point risque d'être endommagés.

« La mer est haute à trois heures aux jours de nouvelle et pleine lune; elle monte de douze pieds dans les syzigies, et de six dans les quadratures. » (Fleurieu, 1-288) (1).

---

(1) Déclinaison de l'aiguille aimantée dans la rade de Sainte-Croix, 14° 41' 20'' ouest, et inclinaison de l'extrémité septent. de l'aiguille, 61° 52' 30''. (3e Voyage de Cook; Paris, 1785, 4°, tome I, page 25.)

Borda donne à la variation de la boussole, dans

Les gros bâtiments ont de la difficulté à se réparer à Sainte-Croix, cette ville ne leur offrant aucun chantier bien approvisionné où ils puissent trouver des mâtures, des voiles et des cordages de rechange; mais ils peuvent s'y procurer de l'eau, du vin, des fruits, des légumes, des bœufs, des moutons, des porcs, de la volaille et du poisson salé, le tout d'une bonne qualité. Tels sont l'abondance et le bon marché des denrées qu'on trouve à Sainte-Croix, que, suivant le conseil de trois illustres voyageurs (1), les vaisseaux européens qui entreprennent de longs voyages devraient relâcher à Ténériffe plutôt qu'à Madère.

---

la rade de Sainte-Croix, 15° 30' du nord à l'ouest du pôle. (Voyag., t. I, p. 72.) Staunton, 17° 35". (Voyage de Macartney en Chine; Paris, Arthus-Bertrand, an 7, t. I.)

Et Van Couver, 16° 38". (Voyage, etc., t. I, 4°, p. 34.)

(1) Cook, troisième Voyage, tome I, p. 21.

Macartney, Voyage en Chine, tome I, p. 121.

La Billardière, Voyage à la recherche de La Pérouse, tome I, p. 31.

CHAPITRE V.

Voyage à la Laguna.—Notice sur cette capitale.—Culte.—Monastères.—Bibliothèques.—Montagnes et Ravins qui l'environnent.

LA route qui conduit de Sainte-Croix à la Laguna, capitale de l'île, est longue de deux lieues, tortueuse, montante et pénible. On voit à gauche de cette route, la plus fréquentée de Ténériffe, quelques portions de terre cultivées, mais la plupart sont encombrées de pierres qui rendent les labours très-difficiles. L'horizon se termine brusquement, à droite, par des montagnes dénuées d'arbres, et couvertes d'euphorbes; à leur pied croissent en abondance le cactus-opuntia, le ficus-carica, l'agave-americana, etc.; les feuilles de cette dernière plante, creusées en gouttière, servent à couvrir la chaumière des pauvres. Chemin faisant, on passe sous le canon d'une forteresse nouvellement construite sur des rochers, et dont la prise serait très-difficile.

Je cherchai en vain à la Laguna une hôtel-

lerie pour m'y reposer : cette ville n'en possède aucune. J'allai ensuite saluer le marquis de Villanueva, qui m'offrit généreusement sa maison (1).

---

(1) M. de Villanueva, gentilhomme de la chambre du roi, issu d'une famille illustre établie aux îles Canaries depuis trois cents ans, et alliée aux anciens rois de Léon (1), est un des plus riches et des plus distingués propriétaires de cet archipel. Ses voyages en Italie, en Espagne, en Angleterre, en France, ont perfectionné son éducation. Bon époux, bon père, sa maison est l'hospice des malheureux. Sans faste, sans orgueil, son abord est facile, et son langage sincère. Possesseur d'une bibliothèque de 2000 volumes, où l'on trouve les meilleurs livres français, il réunit à cet avantage celui de parler correctement notre langue. J'ai formé avec cet excellent citoyen une liaison intime; et les services qu'il m'a rendus pendant mon séjour à Ténériffe, m'ont fait éprouver combien il est avantageux pour un étranger de trouver loin de sa patrie cette hospitalité bienfaisante qui ajoute un grand prix à l'amitié.

(1) Memorial de los meritos y servicios de los marqueses de Villanueva del Prado, en Canarias. Madrid. H. Pacheco, 1789, 16 pag. in-fol.

La Laguna (1) fut affligée, en 1582, d'une peste qui fit périr la moitié de ses habitants. Ce fléau lui fut communiqué par le capitaine Lazaro-Moreno, arrivé du Levant avec des tapis empestés. En 1697, un incendie consuma une partie de ses maisons.

La population de cette ville, y compris celle des campagnes qui en dépendent, était, en 1776, de 8,796 habitants : elle n'est guère aujourd'hui que de 8,000. Cette diminution provient de l'émigration fréquente des citadins, la plupart pauvres et non propriétaires, qui abandonnent une cité sans industrie pour chercher une existence plus aisée à Sainte-Croix, ou sur les côtes de Caracas, en Amérique. Son commerce consistait autrefois en vins, en eau-de-vie. La Laguna était alors peuplée, riche, florissante ; sa prospérité dura jusqu'en 1706 : à cette époque, Guarachico, le port le plus fréquenté de l'île, fut détruit par une éruption volcanique. Sainte-Croix, qui n'était qu'une anse de pêcheurs, devint

(1) Longitude, 18° 39' 30", selon Feuillée.— Latit., 28° 28' 30" ½, selon Tomas Lopez. Suivant Bonne, longit., 18° 29'.—Latit., 18° 37 5".

bientôt une relâche pour les navires mouillés précédemment dans la rade de Garachico. La Laguna ne put soutenir la concurrence avec la nouvelle ville, qui avait pour elle l'avantage d'une heureuse position, et son commerce y passa tout entier. Cette triste capitale est aujourd'hui la résidence d'une partie de la noblesse de l'île, de quelques négocians retirés du commerce, et des tribunaux supérieurs. Une autre cause contribue à la dépeupler : on y compte plus de 200 ecclésiastiques séculiers ou réguliers, qui jouissent des meilleures terres de l'île, et n'en tirent cependant pas la moitié des produits qu'elles fourniraient à des propriétaires plus actifs.

Les rues de la Laguna sont assez droites, plus larges que celles de Sainte-Croix, et ses places publiques sont ornées de fontaines d'où jaillissent des eaux limpides fournies par un aqueduc en bois. Cette ville, la plus élevée de l'île au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une atmosphère très humide : de-là ce grand nombre de plantes grasses et de fougères qui en tapissent les murailles. Depuis décembre jusqu'en mars, on éprouve ici un froid d'autant plus vif, que l'usage des cheminées de société y est inconnu. Il y tombe

souvent de la pluie, mais qui n'est pas de longue durée ; on voit alors le sommet des montagnes couvert de vapeurs qui descendent dans la plaine, en suivant la direction des vents; mais ces vapeurs se fondent et disparaissent à mesure qu'elles s'avancent vers la mer.

La Laguna est bâtie près d'un lac qui lui a donné son nom. Ce lac, d'environ 30 hectares, n'est couvert que dans la saison des pluies. Les bords forment un pâturage communal, où je n'ai vu que de maigres bestiaux, parce que l'herbe naissante est livrée trop tôt à la dent avide des troupeaux, qui ne lui donnent pas le temps de croître. On pourrait, en creusant à peu de frais des rigoles, dessécher cet amas d'eau, et convertir le sol en champs ou en prairies fertiles.

La Laguna nourrit quatre couvents d'hommes, qui comptaient, en 1776, 180 moines, et deux monastères de femmes, qui, en 1745, renfermaient environ 170 religieuses. Au reste le nombre de ces cénobites était bien plus considérable au commencement du dix-huitième siècle. Mais, grâces aux progrès des lumières, l'esprit monacal s'éteint aux Canaries comme dans l'Europe. Parmi les minis-

tres des autels, je citerai avec éloge les pasteurs des deux églises paroissiales, comme éclairés, tolérants, probes, chéris des pauvres qu'ils soulagent, et jouissant d'une grande considération.

La plus belle église de cette ville est celle de Notre-Dame des Remèdes. La chaire en marbre, exécutée à Gênes en 1767, est un chef-d'œuvre de sculpture : c'est une corbeille ornée de figures allégoriques, et soutenue par un ange debout sur un socle.

Mais l'homme sensible gémit dans ce temple à la vue de trois tableaux scandaleux. Les deux premiers offrent seize têtes d'hérétiques condamnés par l'inquisition (1). De ces vic-

---

(1) L'inquisition fut établie à Ténériffe vers l'an 1532. On lit dans la plupart des églises le catalogue imprimé des livres défendus par cet odieux tribunal, et condamnés comme hérétiques, blasphématoires, scandaleux.

J'ai copié sur les lieux cette liste curieuse d'ouvrages mis à l'index, dont quelques-uns, production de l'éloquence et du génie, contiennent les vrais principes de la morale :

Montesquieu.—Esprit des Lois, 1756, 4°.

times, quatre sont livrées aux flammes, pour crime supposé de mahométisme, de magie, de judaïsme; un Guanche de Ténériffe, en 1557; un Maure, en 1576; et deux Portugais, l'un en 1526, et l'autre en 1559 : l'inscription

---

Brissot. — Théorie des Lois criminelles; Berlin, 1781.

Picard. —Cérémonies religieuses, 1783, 4 vol. in-fol.

Condillac.—Cours d'Études; 12 vol. in-8°.

Filangieri. — Science de la Législation, 1782, 6 vol.

Racine.—Abrégé de l'Histoire ecclésiastique.

Marmontel.—Contes Moraux, 1756, 2 vol.

Lanjuinais. — Le Monarque accompli, 1776, 3 vol.

Smith.—Causes de la Grandeur et Richesses des nations, 1788, 2 vol. in-8°.

Paw. — Recherches Philosophiques sur les Américains. Londres, 1771, 3 vol.

Necker. — Importance des Opinions religieuses; 8°.

Laporte.—Voyageur Français, 28 vol.

Burke.—Réflexions sur la Révolution française.

Voltaire.—Œuvres complètes.

— Nouveau Voyage en Espagne, 1777-1778; Londres, 1782, 2 vol. in-8.

annonce que ces malheureux ont été brûlés à Palmas, capitale de Canarie. L'autre tableau n'est pas moins révoltant : un hérétique à genoux, avec l'expression de la plus vive douleur, présente le livre contenant ses erreurs à un saint de l'ordre des carmes, qui le saisit par les cheveux et lui enfonce un poignard dans le cœur, tandis qu'un autre moine, le casque en tête, donne le signal de l'exécution. A leurs pieds, un Maure à genoux demande grâce à ces bourreaux. On voit dans le fond du tableau un vaisseau à trois mâts portant plusieurs moines, témoins de ce massacre.

Je n'ai point vu en France de culte aussi pompeux, ni d'églises aussi richement ornées qu'à la Laguna. J'étais dans cette ville le 8 décembre, c'était un jour de fête pour la paroisse de la Conception ; j'assistai à la cérémonie religieuse. Les murs du temple étaient tapissés en satin rouge ; les marches du sanctuaire, celles de l'autel, et le tabernacle, haut de huit mètres, étaient revêtus de lames d'argent ciselé qui réfléchissaient la lumière de 800 cierges, soutenus par des candelabres d'argent. Il y avait à l'entrée du sanctuaire un autel dressé avec la même pompe, sur lequel était posée la statue de Marie, une lune

d'or à ses pieds, la tête ornée d'une couronne en diamants, et costumée comme la Madonne de Lorette, en robe de drap d'or, qui la couvrait depuis le cou jusqu'aux pieds; ajoutez à ce tableau des vases en vermeil, enrichis de pierreries, soixante prêtres vêtus d'étoffes d'or ou d'argent, vingt-cinq à trente des principaux habitants couverts de manteaux de satin, assis sur des banquettes de velours, un peuple immense, une musique assez bonne qui exécutait les chefs-d'œuvre de l'Italie, et vous aurez une esquisse du culte extérieur de la Laguna, dans les grandes solennités. La chaire, exécutée en bois par un artiste français au commencement du siècle dernier, est remarquable par l'élégance du dessin et la correction du ciseau.

Lorsque j'allai visiter le couvent des dominicains, je m'arrêtai un instant devant une peinture assez bizarre placée dans les cloîtres : saint Dominique, aux pieds de Marie, reçoit dans sa bouche le lait que la Vierge fait jaillir de son sein découvert. Je demandai ensuite à voir la bibliothèque, qu'on m'avait vantée comme la meilleure de Ténériffe. Elle renferme environ 12,000 volumes, parmi lesquels j'en comptai à peine 500 qui

méritent d'être conservés; ce sont les ouvrages de Petau, Poujot, N. Alexandre, Calmet, Vence, Massillon, Bourdaloue, Bossuet, Millot, Marsy, quelques bonnes éditions des Pères de l'Eglise par les bénédictins. J'appris qu'il y avait d'autres livres cachés dans la maison, et mis à l'index, entre autres l'histoire ecclésiastique de Fleury; je ne pus obtenir la permission de les voir.

La bibliothèque des augustins ne m'a offert d'intéressant que les ouvrages de Virgile, Tacite, Pline, Sannazad et Calmet : tous les autres, au nombre d'environ 300, ne sont propres qu'à perpétuer les idées scholastiques du treizième siècle.

Le couvent de Saint-Diégo-del-Monte, occupé par des franciscains, à un quart de lieue de la ville, n'offre de curieux qu'un sarcophage en marbre blanc, placé dans l'église en 1648. Ce monument représente don Juan de Ayala, fondateur du monastère, à genoux sur un pupître, et tenant un livre ouvert. Son chapeau rond et relevé d'un côté, ses moustaches, sa fraise, son manteau court et son armure, désignent un de ces preux chevaliers espagnols du dix-septième siècle.

Parmi les montagnes qui cernent la plaine

de la Laguna, on distingue celle de la Table, ainsi nommée parce qu'elle imite un trapèze cubique. Elle est située au nord, à une demi-lieue de cette ville, sur la route de Tegine. Du sommet de cette montagne, qui produit abondamment le lavendula-stœchas, l'œil embrasse un bel horizon. De ce point, où j'aimais à gravir, je voyais au sud-ouest les riches campagnes de Tacoronte, et le pic de Ténériffe élevant sa tête jusqu'aux nues. A mes pieds se déployait une plaine d'une lieue de largeur sur deux environ de longueur, dont le sol fertile et arrosé produit tous les grains de l'Europe; au nord, une forêt de lauriers; à l'ouest, la vallée de Tegueste couverte de vignobles et de troupeaux; au sud, la Laguna, bâtie en demi-cercle sur les bords du lac.

On trouve à l'est de cette ville, près de la route qui conduit à Sainte-Croix, des montagnes et des ravins curieux pour un naturaliste. Le fond de ceux-ci est pierreux et à sec dix mois de l'année; il renferme cependant quelques espaces isolés, couverts de terre végétale, où l'on pourrait planter des arbres à fruits. Sur les flancs des montagnes, un peuple plus industrieux cultiverait avec succès la vigne et

la luzerne; leur sommet produit des pâturages assez abondants, où les propriétaires voisins envoient chaque jour paître leurs bestiaux. Plusieurs inconvenients résultent de cet usage: 1° ces bestiaux, privés de boisson pendant huit à dix heures, mangent peu et digèrent mal: de-là leur extrême maigreur; 2° leurs pieds détruisent plus d'herbes que leurs dents n'en moissonnent; 3° leurs fientes sont promptement desséchées, et ne forment aucun engrais. Il serait plus avantageux de convertir ces pâturages en prairies, et de les faucher, comme en Europe; à ce moyen, les chevaux, les vaches, nourris dans l'étable à l'abri des feux d'un soleil brûlant, acquerraient plus de force, plus d'embompoint, et fourniraient un engrais précieux pour la stercoration des terres.

Le ravin ou barranco qui se prolonge de la Laguna à l'Océan, est un des plus remarquables de l'île. Profond, anguleux, et sillonné par un torrent continuel qui forme çà et là d'agréables chutes d'eau, il se dirige entre deux hautes murailles de rochers anfractueux et irrégulièrement entassés. On trouve vers le milieu de ce barranco une des plus belles cascades du globe. Le torrent qui

la forme vient du chemin aboutissant à Sainte-Croix. Parvenu au bord du ravin, il s'y précipite à une profondeur de plus de soixante mètres, se brise sur les rochers qui en tapissent le fond, bouillonne et jaillit à une distance considérable.

CHAPITRE VI.

Voyage à Tégueste et à Tégine. — Route de Sainte-Croix à Candelaria et à Guimar.—Fêtes religieuses.

TÉGUESTE est situé sur les bords de la mer, à deux lieues et à l'ouest de la Laguna. Après avoir suivi pendant une heure la route qui conduit à Tacoronte, on la quitte pour descendre dans une vallée à droite. Ce nouveau chemin est très-mauvais et présente de nombreux précipices creusés par les torrents. Tégueste, dont la population était en 1776 de 846 habitants, jouit d'une température délicieuse. Je vis un grand nombre de dragoniers (1) disséminés dans ses campagnes.

Autrefois la résine qu'on extrait du dragonier, était un objet de commerce important

(1) *Dracena draco* Lin.

pour Ténériffe; mais les habitants ayant négligé de remplacer, en jeunes plantations, les vieux arbres épuisés par des écoulements trop fréquents, cette source sera bientôt tarie. Il n'existe peut-être pas 50 dragoniers dans l'île.

Le village de Tégine, bâti au nord et à une demi-lieue de Tégueste, serait plus considérable si les maisons en étaient moins éparses : on y comptait, en 1776, 911 habitants. Son territoire, comme celui de Tégueste, est fertile, et couvert de moissons et de vignobles. J'y ai vu plus d'arbres fruitiers que dans aucun autre lieu de l'île.

La route de Tégine à la Laguna côtoye un ravin profond, effrayant même en quelques endroits, et présentant d'agréables cascades : les côtés sont tapissés d'une multitude de végétaux que le botaniste le plus téméraire n'oserait tenter de cueillir.

Le village de Candelaria est fameux dans l'île par une fête qu'on y célèbre tous les ans, le 2 février, et qui y attire un concours nombreux de dévots. La curiosité m'y conduisit la veille, avec M. Clerget, mes collègues et deux autres Français. Nous prîmes pour notre service, pendant ce voyage, un conducteur et six mules.

La route de Sainte-Croix à Candelaria

est une des plus pénibles de l'île, jusqu'à ce qu'elle ait atteint celle de la Laguna, réparée tous les ans, à grands frais, par ordre du corrégidor de cette dernière ville, obligé d'assister à la fête. Les campagnes que nous parcourûmes sont d'une extrême aridité : on n'y trouve pas un arbre, et à peine rencontre-t-on deux mauvaises chaumières. Il a fallu des travaux immenses pour mettre en culture une partie de ce sol brûlé, et pour enclorre chaque propriété d'un mur informe de pierres, sans liaison. Nous rencontrâmes des bandes nombreuses de Canariens qui allaient à la fête; ils s'annonçaient de loin par des chants monotones. Ces groupes de pélerins étaient un peu différents des théories charmantes de la Grèce, dont parle Anacharsis (1), qui se rendaient autrefois aux cérémonies religieuses de Delphes et d'Olympie.

Candelaria (2) est situé dans la partie orientale de l'île, au bord de la mer, sur une côte sablonneuse, à quatre lieues et au sud-ouest de

(1) Voyage en Grèce, tome 2, in-8°, p. 442; tome 6, p. 412.

(2) Latitude au fort, 28° 19' 54" (Tomas Lopez). —28° 20' (carte du dépôt).—28° 19' 40" (Bory Saint-Vincent).

Sainte-Croix. Son territoire renfermait, en 1776, une population de 1895 habitants. Les hommes y sont la plupart pêcheurs. Il n'y a point d'hôtellerie dans ce village. Nous louâmes une chambre garnie.

Je partis le lendemain avec mes compagnons de voyage pour Guimar, gros bourg, à deux lieues et demie au sud de Candelaria. La route plus pénible que celle de Sainte-Croix, traverse une campagne aussi nue et aussi aride, bornée à gauche par l'Océan, à droite par une chaîne de très-hautes montagnes, couvertes de sapins, et de neige en quelques endroits.

Après une heure de marche, nous traversâmes un lit de lave grise, très-dure, qui part du sommet de la montagne, en dessine les flancs, et se prolonge jusqu'à la mer, dans un cours de trois lieues sur une largeur de 20 à 30 mètres. Cette lave fut vomie en 1705 (1) par un volcan dont le cratère subsiste encore au sommet de la montagne, qui a souffert en cet endroit un affaissement considérable. Cette éruption désastreuse consuma les cannes à sucre, qui faisaient la richesse de Guimar.

---

(1) Depuis le 25 décembre 1704 jusqu'au 27 mars 1705.

Sur leurs cendres, les habitants semèrent d'abord du blé, dont ils n'obtinrent que de faibles récoltes. Enfin, depuis quarante ans ils ont substitué à cette culture celle de la vigne; et le succès a tellement couronné leurs essais, que Guimar, naguère pauvre et peu connu, a vu promptement tripler ses richesses et sa population. Ce bourg, bâti à cinq quarts de lieue de la mer, compte un grand nombre de maisons nouvellement construites, et s'agrandit tous les jours. La population entière de son territoire est au moins de 3,600 personnes. On y trouve beaucoup de figuiers.

De retour à Candelaria, le jour même j'allai avec M. Clerget rendre visite au corrégidor, qui nous retint à dîné. Le repas fut somptueux; j'y comptai 46 convives. Le soir, nous nous promenâmes dans le village. L'ancienne église, consacrée au culte de Marie, était richement ornée : elle fut détruite, il y a plusieurs années, par un incendie. Les dominicains ont obtenu la permission de faire, aux Canaries, une quête générale pour sa reconstruction. Cette dépense coûtera peut-être 300,000 francs à ces îles qui n'ont que de mauvaises routes, des aqueducs en bois, et

dont les plus riches laboureurs jouissent à peine de la moitié des bâtiments nécessaires à la culture des terres.

Le gouvernement espagnol sacrifie tous les ans 500 piastres pour la cérémonie de Candelaria. Pourquoi le corrégidor, dépositaire de cette somme, n'en emploie-t-il pas une partie à couvrir les campagnes d'arbres fruitiers, et à retenir les eaux nécessaires aux arrosements d'été ?

En attendant l'érection du nouveau temple, les dominicains ont fait construire une chapelle creusée en partie dans le roc. Nous trouvâmes aux environs un concours nombreux de pélerins, plus occupés de plaisirs que de dévotion : les uns dansaient et chantaient au son de la guitare, d'autres buvaient dans des cabarets; quelques paysans, plus dévots que les autres, se traînaient sur les genoux, un cierge et un chapelet à la main, depuis la porte extérieure du couvent jusqu'à l'autel de la sainte : là, un moine s'emparait du cierge, et recevait sur une patène l'argent que la piété lui offrait. Parmi ces dévots, je vis une jeune femme d'une figure intéressante, et dont le costume annonçait l'aisance, se traînant ainsi sur ses genoux; elle tenait par la main un

enfant de quatre à cinq ans, qui marchait à ses côtés. Je la suivis jusqu'aux pieds des autels, où elle brûla plusieurs petits cierges.

A six heures, le commissaire français nous conduisit au rafraîchissement donné par le corrégidor; j'y trouvai une compagnie nombreuse et choisie. Les femmes étaient réunies ensemble au fond du salon, les hommes à l'entrée. Bientôt entrèrent les moines, qui passaient de l'autel à la table; lorsqu'ils furent sortis, le corrégidor donna le signal du plaisir. Nous vîmes alors quelques danses espagnoles et canariennes exécutées avec autant de grâces que de légèreté.

CHAPITRE VII.

Voyage à l'Orotave.—Tableau pittoresque de cette ville et des environs.—Dracena, arbre extraordinaire. — Le port l'Orotave.—Jardin botanique.—Retour à la Laguna.—Plaisirs et fêtes du Carnaval.

Le 12 février 1797, nous partîmes de la Laguna pour l'Orotave, MM. de Villanueva, le comte de Saint-André, son ami, Le Gros et moi, accompagnés de sept domestiques. Après une marche de deux heures au travers d'une plaine fertile et bien cultivée en froment, nous entrâmes dans la forêt Del-Agua-de-Gracias, et suivîmes jusqu'à sa source l'aqueduc en bois qui conduit l'eau au village de Taraconte. J'ai parcouru plusieurs forêts de France; dans aucune je n'ai vu de site plus agréable et plus frais que celui où nous mîmes pied à terre pour dîner : c'était au fond d'un ravin ombragé par des lauriers et des bruyères en arbres dont le tronc et la hauteur attestaient la vétusté; à leurs pieds coulait l'eau fraîche et limpide d'un ruisseau, tantôt avec un doux murmure, tantôt en se précipitant

de la cime des rochers. Assis sur ses bords, nous respirions une fraîcheur délicieuse. Les provisions apportées par le prévoyant marquis nous procurèrent un excellent repas. De longues feuilles de fougère étendues à terre formaient une nappe autour de laquelle nous nous rangeâmes pour boire à longs traits la malvoisie, que la soif et le lieu même rendaient plus agréable encore. Nous partîmes tard de ce lieu; et, malgré la vitesse de nos chevaux, la nuit était fort avancée lorsque nous arrivâmes à notre destination, tant la route est pénible et tortueuse.

Entre le port de l'Orotave et la ville du même nom, M. de Villanueva possède une maison spacieuse nommée *Durasno*. C'est là que nous descendîmes hier. Ce matin, au levé du soleil, j'en parcours les environs, et je ne peux me lasser d'admirer la beauté du paysage : quel ciel! quel climat! Une douce chaleur vivifie la campagne; ici des vignobles bien cultivés attestent l'industrie et la richesse des habitants; là, des jardins ornés de jasmins, de rosiers, de grenadiers, d'amandiers en fleurs, de citronniers, d'orangers en fleurs et en fruits, répandent dans l'atmosphère un parfum délicieux.

La Villa-Orotava (1), élevée de 318 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, est située à une lieue du port, et à 6 de la Laguna. Cette cité semble au premier aspect déserte, sans industrie et sans commerce; l'herbe croît dans la plupart des rues. On n'y trouve d'autres établissements publics que deux écoles de grammaire élémentaire, payées avec les biens des ci-devant jésuites. Elle a d'ailleurs deux paroisses et cinq couvents. Sa population, qui était en 1776 de 5711 habitants, compte quelques familles anciennes de l'île et plusieurs riches propriétaires qui vendent leurs vins aux négociants du port. Chacun reste chez soi, visite rarement son voisin; les femmes ne sortent presque jamais : tels sont à peu près les mœurs et le caractère des habitants de la Villa-Orotava.

Cependant la nature a tout fait pour eux; il n'existe pas sur le globe de climat plus beau, de température plus douce. Toutes les maisons, bâties en amphithéâtre sur un terrain incliné, jouissent d'une perspective char-

(1) Longitude, 18° 54'.—Latit., 28° 23' 40" (Feuillée). Tomas Lopez place Orotava à 28° 30' latit.—Bonne, à 18° 53' de longit., et 28° 25' de latit.

mante, et dominent une plaine fertile couverte de vignobles, de verdure et de jardins; au nord-ouest, la vue plonge sur les jolies maisons du port, . . . delà sur l'Océan, qui bat sans cesse la côte avec un bruit qu'on prendrait quelquefois pour celui du canon. Au sud-est, une chaîne de hautes montagnes couvertes de bois, termine l'horizon; au sud-ouest, le pic, distant à peine de quatre lieues, élève sa tête couverte de neige, et présente successivement différents phénomènes : tantôt le sommet brille d'une lumière argentée, tandis que le reste de la plaine est voilé par des nuages; tantôt il est couvert de brouillards épais qui s'élèvent, s'abaissent et se croisent, suivant la direction des vents, tandis que cette même plaine jouit d'un air serein. Une eau pure, descendue des montagnes et conduite dans un canal en pierre, arrose les principales rues de l'Orotave. Cette eau met en mouvement plusieurs moulins dans la ville même, et se dirige ensuite dans un aqueduc en bois, qui porte au jardin de botanique, établi à *Durasno*, les arrosements nécessaires. Je connais plusieurs beaux sites de la France, les côtes méridionales de l'Angleterre ; j'ai parcouru les bords du Rhin, la Belgique, la Hollande ; j'ai vécu pendant un an sur le sol

favorisé des Antilles; mais s'il me fallait abandonner les lieux qui m'ont vu naître et chercher une autre patrie, ... c'est aux îles Fortunées, c'est à l'Orotave que j'irais terminer ma carrière (1).

Après midi, je visitai, avec M. Joseph de Bethancourt (2), les principaux jardins de la

---

(1) « Il est impossible de trouver un lieu situé d'une manière plus charmante, plus romantique. Les maisons sont basses, mais d'une propreté remarquable, et toutes bâties en pierres blanches. Dans les rues coule d'un côté un ruisseau d'eau douce et limpide qui, jaillissant d'une source abondante, passe sur un gravier pierreux et fait entendre dans sa course le plus doux murmure.

Des montagnes élevées sur des montagnes, couronnées de bois embellis du plus beau feuillage, touchant presqu'à un ciel peint de mille couleurs, et le pic étonnant dont le sommet forme le dernier plan de ce superbe tableau, offrent à l'œil la vue la plus rare et la plus magnifique, etc. » (Voyage à Botany-Bay, par Barrington; Paris, an 6, page 17.)

(2) Cet Espagnol, qui prétend appartenir à la famille du fameux Bethancourt, conquérant des Canaries, est un des hommes les plus instruits et les plus aimables de l'île. Ami des arts, et spécialement de l'architecture, il a voyagé en France, en Angleterre, en Espagne; il possède une riche biblio-

ville ; je vis dans celui de M. Franchy un dragonier, le plus beau de toutes les îles Canaries, et peut être du globe; cet arbre a vingt mètres de hauteur, treize de circonférence dans sa partie moyenne, et vingt-quatre à sa base; le tronc, haut de six mètres, se divise en douze branches, entre lesquelles on a dressé une table à manger où peuvent s'asseoir à l'aise quatorze convives. Cet arbre extraordinaire existait déjà lors de la conquête de Ténériffe, il y a trois cents ans. Lorsque les Espagnols détruisirent les forêts de cette partie de l'île pour y construire leurs habitations, ils respectèrent ce dragonier; les plus anciens titres de la ville le citent comme un point fixe qui sert de bornes à quelques propriétés foncières : il est d'une belle apparence, d'une végétation vigoureuse, et peut durer encore cent cinquante à deux cents ans.

J'allai ensuite dans un autre jardin exami-

---

thèque, parle notre langue assez correctement, et est membre de plusieurs sociétés littéraires de l'Europe. J'ai vu chez lui une collection précieuse de tableaux de Rubens, Wandik, l'Espagnolet et Miranda.

ner un châtaignier dont le tronc a treize mètres de circonférence, et dont la tête, plus ample et plus touffue qu'aucune de celles que j'aie jamais vues, porte tous les ans des fruits abondants.

Les murs de la villa sont revêtus de fougères et de plantes grasses qui fleurissent un mois plus tôt que les mêmes espèces qu'on voit à la Laguna. Cette différence de température entre deux cités voisines provient de leur élévation inégale au-dessus du niveau de l'Océan.

On trouve au port de l'Orotave (1) les mœurs et le ton des bonnes sociétés de l'Europe. Cette ville, la plus commerçante après Sainte-Croix, la mieux bâtie et la plus agréablement située de l'île, avait, en 1789, une population de 4465 habitants; elle en compte aujourd'hui 5000. Sept à huit négociants étrangers y font presque seuls le commerce et amassent rapidement une fortune considérable.

Il y a plusieurs couvents, mais pas un collége; seulement quelques moines enseignent

---

(1) Latitude, 28° 25'; longit., 18° 55'. (Connaissance des Temps, an 15.)

la lecture et l'écriture moyennant une légere rétribution.

Le vent du nord règne ordinairement au port et lui procure une température agréable; mais celui du nord-ouest lui est très-contraire: aussitôt qu'il souffle, les vaisseaux se mettent au large pour éviter d'être jetés à la côte, bordée de rescifs et de rochers contre lesquels la mer brise sans cesse avec fureur. Cependant, quoique cette rade soit mauvaise, aucun bâtiment n'y a péri jusqu'à ce jour parce que tous ceux qui la fréquentent ont soin de s'y procurer un pilote côtier qui reste à bord jusqu'à leur départ, et les conduit au large dès qu'il voit apparence de mauvais temps (1).

Le gouvernement espagnol, possesseur des plus belles contrées du globe, est le seul,

---

(1) « La rade d'Orotave est entièrement découverte, et la houle frappe le rivage avec tant de violence, qu'un canot peut rarement tenter d'y aborder. Les vagues, en se brisant, couvrent quelquefois le toit des maisons qui sont à peu de distance du bord de la mer. On est communément obligé de faire flotter les pipes de vin qu'on embarque dans ce port. » (Voyage de Macartney en Chine, tome I, page 149.)

peut-être, qui puisse réunir, sous une latitude favorable, les végétaux les plus précieux des tropiques, pour les acclimater successivement dans les zones tempérées.

Ténériffe offrait, par sa position, par la variété de son sol et la température de son climat, un site propre à cette transmigration. Le jardin royal de botanique formé depuis dix ans à Durasno, est l'établissement le plus utile de l'île. Il occupe un espace de six hectares. La construction des murs de clôture, des bâtiments, des bassins, le défrichement du sol, les plantations et autres dépenses ont déjà coûté 25 mille piastres. M. de Villanueva, directeur de ce bel établissement, a payé lui-même une partie de cette somme, et en a fait généreusement don à sa patrie. J'ai rédigé, à son invitation, le catalogue des plantes qu'on y cultive, et tracé sur le terrain, de concert avec M. Le Gros, le plan des vingt-quatre classes du système sexuel de Linné. Lorsque les plantations récemment formées auront acquis un accroissement sensible, Durasno pourra fournir aux régions tempérées de l'Europe les végétaux précieux que la nature semble avoir exclusivement accordés aux climats fortunés des tropiques.

Déjà le cocotier, le chou-palmiste, le bananier, l'avocatier, le papayer, y croissent en pleine terre. Outre ces arbres, on y cultive cent autres espèces de plantes ou d'arbustes, parmi lesquelles j'indiquerai seulement celles qui sont particulières à la zone torride, au Cap de Bonne-Espérance, ou à la Nouvelle-Hollande. Ce sont:

L'Amaryllis, fleur en croix,	*Amaryllis formosissima* L.
Balisier d'Inde,	*Canna Indica* L.
Proté argenté,	*Protea argentea* L.
Proté conifère,	*Protea conifera* L.
Wolkameria sans épines,	*Wolkameria inermis* L.
Morelle du Pérou,	*Solanum peruvianum* L.
Asclépiade géante,	*Asclepias gigantea* L.
Asclépiade de Curaçao,	*Asclepias Curassavica* L.
Rosage à grandes fleurs,	*Rhododendron maximum* L.
Bruyère à baies,	*Eryca baccans* Andr.
Geranion à fleurs en cœur,	*Pelargonium cordatum* Ait.
Geranion tachant,	*Pelargonium inquinans* Ait.
Geranion ombiliqué,	*Pelargonium pettarum* Ait.
Mauve du Cap,	*Malva Capensis* L.
Abutilon arbrisseau,	*Sida frutescens* Cav.

Abutilon à feuilles en rhombe,	*Sida rhombifolia* L.
Ketmie-mauvisque,	*Hibiscus malvaviscus* L.
Ketmie changeante,	*Hibiscus mutabilis* L.
Anone réticulée (1),	*Anona reticulata* L.
Héliocarpe d'Amérique,	*Heliocarpus Americana* L.
Ficoïde calamiforme,	*Mesembrianthemum calamiforme* L.
Ficoïde barbu,	*M. Barbatum* L.
Ficoïde bicolore,	*M. bicolorum* L.
Goyavier blanc,	*Psydium pyriferum* L.
Jambosier à feuilles longues,	*Eugenia jambos* L.
Myrte de Ceylan,	*Myrtus Zeylanica* L.
Acacie à fleurs pourpres,	*Mimosa purpurea* L.
Acacie chaste,	*M. casta* L.
Acacie sensitive,	*M. pudica* L.
Acacie de Fernambouc,	*M. Fernambuca* L.
Acacie de Farnèse,	*M. Farnesiana* L.
Acacie oblique,	*M. obliqua* Smith.
Poncillade élégante,	*Poinciana pulcherrima* L.
Casse puante,	*Cassia occidentalis* L.
Casse à gousses plates,	*C. planisiliqua* L.
Casse multiglanduleuse,	*C. multiglandulosa* Jacq.

(1) Cet arbre, originaire de l'Amérique méridionale, ne croît point spontanément à Ténériffe, comme l'indique M. Bory, n° 307 de sa *Flore*.

Casse à feuilles de sensitive,	*C. mimosoïdes* L.
Dolic ligneux,	*Dolichos lignosus* L.
Kennedie monophylle,	*Kennedia monophylla* Vent.
Kennedie rouge,	*K. rubicunda* Vent.
Nissole ferrugineuse,	*Nissolia quinata* Aubl.
Daviesi à tige nue,	*Daviesia denudata* Vent. *Puttenea juncea* Wild.
Celastre paniculé,	*Celastrus pyracanthus* L.
Grenadille quadrangulaire,	*Passiflora quadrangularis* L.
Cyprès-faux genévrier.	*Cupressus juniperoïdes* L.

La route de l'Orotave à la Laguna est très-pénible jusqu'à Tacoronte, et présente fréquemment des ravins creusés par les torrents; mais le voyageur est bien dédommagé par les points de vue charmants qu'il découvre : on passe successivement dans le bourg de Santa-Ursula, dont le territoire contient environ 1,220 habitants; dans celui de la Victoria, ainsi nommé d'une victoire que les Espagnols y remportèrent sur les Guanches, en 1495. Sa population, y comprise celle des campagnes, était, en 1776, de 1,575 habitants.

Le village de la Matanza ou du Massacre,

que nous trouvâmes ensuite, est fameux dans l'histoire de Ténériffe, par la défaite des Espagnols que les Guanches y taillèrent en pièces, en 1494. On évalue sa population à 1,200 personnes.

Après cinq heures de marche, nous arrivâmes à Tacoronte. Ce village est le plus riche de l'île : on désirerait que les maisons du bourg fussent plus rapprochées. Bâti au bord de l'Océan, et au pied d'une colline dont les vignobles s'étendent jusqu'à l'Orotave, il est difficile de trouver une position plus heureuse. En 1776, sa population était de 3,521 habitants. La plaine fertile qui s'étend depuis Tacoronte jusqu'à la Laguna, et dont la terre végétale a 10 ou 15 décimètres de profondeur, pourrait produire, à la fois, des moissons et des arbres fruitiers. Le voyageur agricole qui parcourt cette belle contrée, regrette de n'y pas rencontrer des allées de pommiers à cidre.

Le plaisir rend heureux tous les hommes sensibles, lorsqu'il les conduit au bonheur, sur les traces de la vertu. La vie, trop souvent abreuvée de chagrins et de douleurs, serait insupportable, si les jeux et les ris d'une aimable société n'embellissaient quelquefois notre existence.

Le dieu Comus compte des adorateurs dans toutes les parties du globe, sous les frimas du nord, comme sous les feux du midi; et les époques consacrées par l'usage, pour agiter les hochets de la folie, y sont fêtées avec un empressement général.

C'est à vous, sexe charmant, que l'homme doit son bonheur. Vous partagez avec lui les peines de cette vie, et contribuez à en augmenter les douceurs. La nature a versé dans votre ame tous les dons du sentiment. Loin de vous, l'homme se dessèche et languit; à vos pieds, il sent doubler son existence. Votre sourire électrise ses sens. Les grâces et la beauté sont votre parure, et cette exquise sensibilité qui vous caractérise répand un charme secret sur tout ce qui vous entoure.

Mes amis de l'Orotave m'avaient invité à revenir chez eux passer les jours du Carnaval. Je partis de Sainte-Croix, le 25 février, à pied, pour botaniser à mon aise, et, chemin faisant, je descendis chez le curé de la Matanga, qui m'accueillit généreusement; le lendemain, je me rendis de bonne heure au port, chez M. Little, négociant anglais, qui m'avait offert sa maison. Le soir, mon hôte me conduisit dans une société brillante, chez sir Burry, négociant irlandais. A huit heures

nous reçûmes la visite de trente jeunes Canariens, richement costumés, qui représentaient l'arrivée de Sancho dans l'île de Barataria. Cette scène, tirée de Cervantes, fut jouée avec la plus grande vérité, tant pour le costume, que pour le ton et le langage des preux chevaliers du seizième siècle. Après plusieurs ballets espagnols, accompagnés d'une bonne musique, on servit. Le repas fut aussi gai qu'il pouvait l'être dans une réunion de cinquante convives, excités par la bonne chère, la malvoisie, et tout le cortége des ris et des plaisirs.

Le lendemain, la société se réunit chez M. Cologan, négociant français; et nos aimables Dom Quichote de la veille, transformés en agas, en visirs, en pachas, nous retracèrent toute la pompe qu'on voit briller à la cour du Grand-Seigneur.

Le dernier acte d'une comédie en est ordinairement le plus plaisant. Le troisième jour, la société rassemblée chez sir Favenc, ex-consul anglais, se livra à tous les ébats d'une aimable folie, rendue plus gaie et plus bruyante encore par l'arrivée des dieux qui voulurent s'associer à nos jeux et partager nos plaisirs. Chacun d'eux était décoré des

attributs de l'art dont il est l'inventeur. Le caducée de Mercure désignait le dieu du commerce ; Cérès, ceinte d'une guirlande d'épis, et tenant une faucille à la main, annonçait le plus doux, le plus utile des arts; la lyre d'Apollon faisait connaître le dieu du Parnasse ; un casque d'or, un bouclier d'acier, des armes brillantes, signalaient le dieu terrible des combats. Toutes ces divinités oublièrent bientôt l'olympe auprès des jolies mortelles qui embellissaient la fête; et cette heureuse union du ciel et de la terre, rappelait l'âge d'or, qui vit Jupiter et Vénus descendre du séjour des immortels, pour venir, dans les bosquets consacrés à l'amour, respirer la volupté avec Latone et Adonis. On sent tout ce que cette ingénieuse féerie dut répandre d'agrément dans la société...... Nous nous séparâmes bien avant dans la nuit, après avoir célébré le culte de Terpsichore, et chanté avec enthousiasme quelques-uns de ces hymnes fameux qui, tant de fois, ont conduit les Français à la victoire.

Aimables convives de l'Orotave, je conserve, dans ma patrie, le souvenir des fêtes que j'ai partagées avec vous ; et, lorsqu'au sein de ma famille, je célèbre chaque année l'anni-

versaire de ces jours d'allégresse, une douce illusion me reporte au milieu de mes amis Little, Barry, Cologan, Favenc et Bethancourt.

CHAPITRE VIII.

Coup d'œil sur les autres villes et villages de Ténériffe, entr'autres sur Taganana, — Realejo, — Garrachico, — Buena-Vista, — Adexe, — Villaflor.

La partie septentrionale de Ténériffe est couverte de rochers, de forêts, et sillonnée, dans toutes les directions, par des milliers de ravins, plus ou moins profonds. Au nord-est sont deux faibles villages, le val de Saint-André et Taganana. Le premier (1) compte 429 habitants qui vivent de poisson salé, de gofio, et cultivent quelques vignobles.

Le territoire du deuxième, habité par 716 Canariens, est renommé pour ses jardins potagers. Les sinuosités multipliées de la route

---

(1) A 2 lieues de Sainte-Croix.

qui conduit de Taganana à la Laguna (1), au milieu des forêts et autour des montagnes taillées en forme d'escalier, la rendent une des plus pittoresques de l'île.

La côte nord-ouest de Ténériffe, depuis Tegine jusqu'à Buéna-Vista, forme la partie la plus riche et la plus agréable de l'île. La nature semble avoir pris plaisir à favoriser cette langue de terre, longue d'environ 12 lieues.

Nous avons déjà parlé de Tegueste, de Taconte et des deux Orotaves : nous dirons un mot des autres communes qui se trouvent sur cette côte.

Le *Bas-Realejo* (2) est situé au bord de la mer, sur le penchant d'une colline. Température douce, ciel pur, eaux salubres et abondantes, riches vignobles, jolies maisons de campagne, tout concourt à rendre délicieux le séjour de cette commune qui, en 1776, comptait 2,151 habitants.

Le *Haut-Realejo*, à une petite distance de celui du bas, jouit des mêmes avantages.

(1) Quatre lieues de distance.

(2) A une lieue du port l'Orotave, et à 7 de la Laguna.

Son territoire, habité en 1776 par 2,441 personnes, est fertile en légumes, en fruits et en vins.

Saint-Jean de la Rembla, à sept quarts de lieue de Realejo, est renommé pour ses vins de malvoisie : on évalue sa population à 1,482 habitants.

La fontaine de la Guanche, bâtie sur une éminence qui domine *la Rembla*, éprouve une température plus froide que celle des plaines environnantes. Son territoire, habité par 1,135 personnes, produit beaucoup de patates d'un goût très-agréable.

Ycod (1) est situé dans une vallée riche en vignobles, et bien arrosée. On y recueille de la soie qui alimente quelques manufactures de gants et de bas destinés pour l'Amérique méridionale. Sa population, évaluée à 4,468 habitants, est une pépinière de marins.

Garachico (2) était au dix-septième siècle un des ports les plus riches et les plus fré-

---

(1) A 10 lieues de la Laguna, et une demie de l'Océan.

(2) A 11 lieues de la Laguna.—Longit., 19° 7'; latit., 28° 21', selon Bory Saint-Vincent, et 28° 18' 40", suivant T. Lopès.

quentés des Canaries. Une population nombreuse, un commerce florissant, animaient cette ville maintenant presque déserte.

En 1645, le 11 décembre, elle éprouva une inondation extraordinaire qui rasa soixante maisons. Quarante embarcations furent submergées, et plusieurs habitants périrent sous les eaux; mais la cause immédiate de la ruine de *Garachico* est l'éruption d'un volcan qui, en 1706, ravagea ses campagnes, incendia ses maisons et combla son port (1). Aujourd'hui, on y compte à peine 1,600 habitants.

Dante et *Tanque*, voisins de Garachico, sont deux misérables villages que le volcan de 1706 a frappés de stérilité. La population du premier est de 395 habitants, et celle du second d'environ 850.

Le village de *Silos* contraste agréablement avec les déserts arides qui le touchent à l'est. Son sol, assez bien arrosé, produit des vins, des fruits, quelques cannes à sucre, contient des salines, et nourrit 965 habitants.

---

(1) M. Cordier, ingénieur des mines, nous apprend que les laves vomies par le volcan parcoururent cinq lieues en seize heures. (Journal de Phys., messid. an 12.)

Buena - Vista termine la côte du nord-ouest de Ténériffe, et jouit d'une vue magnifique sur une plaine que Cérès et Bacchus ont pris plaisir à embellir. En 1776, son territoire comptait 1,376 habitants.

La région sud-ouest et sud, est la plus volcanisée, la plus montueuse et la moins peuplée. Les laves vomies par le pic semblent avoir coulé plus abondamment vers cette partie de l'île. Depuis la pointe de *Teno* au nord de cette région, jusqu'à celle de *las Galetas* au sud, la côte entière est hérissée de montagnes calcinées, dont quelques-unes présentent l'aspect d'une affreuse nudité. On ne trouve, dans cet intervalle, que trois villages, *Saint-Jacques*, *Guia* et *Adexe*. La position du premier lui procure une température ordinairement froide. Sur son sol brûlé, végètent 687 habitants. On en compte 975 dans le deuxième, remarquable par les traces encore existantes d'anciens volcans qui en ont ravagé les campagnes.

Adexe (1), peu important aujourd'hui, l'était beaucoup au seizième siècle, par sa

---

(1) Latit., 28° 9'.—Longit., 19° 8'. (Carte du dépôt.)

population et ses sucreries, qui occupaient 1,000 ouvriers. De nos jours, son territoire, assez fertile, produit annuellement environ 5,000 fanégues de froment, 1,200 arrobes de sucre, et nourrit quelques chameaux. L'élévation d'Adexe au-dessus du niveau de l'Océan, lui procure une belle vue, et une température moyenne entre celles de la Laguna et de l'Orotave. En 1776 on évaluait sa population à 857 habitants. Ces trois communes entretiennent quelques relations commerciales avec *Gomère*. Le port d'*Adexe*, peu distant du village de ce nom, et celui de *los Christianos*, plus au sud, servent de débouché aux productions de cette partie de l'île.

Chasna, nommé aussi *Villaflor*, est à deux lieues d'*Adexe*, douze de *la Laguna*, et à trois de l'Océan. C'est l'habitation la plus élevée et la plus froide de Ténériffe : l'hiver y est souvent rigoureux, et couvre ce village de neiges abondantes. Le sol est néanmoins d'une grande fertilité : il rapporte quelquefois cent à cent vingt pour un. *Chasna* est renommé pour la bonté de ses eaux minérales. Les montagnes environnantes sont revêtues de forêts de pins, qui se prolongent jusqu'au pied du pic. En 1776, la population

de cette commune était de 2,586 habitants.

Granadilla, voisin de *Villaflor*, partage sa fertilité, et jouit d'une température plus douce, parce qu'il est moins élevé. On évalue sa population à 1,408 habitants; son sol nourrit beaucoup de troupeaux.

La côte orientale de *Ténériffe* se prolonge, en remontant vers le nord, d'environ dix-neuf lieues, depuis la montagne Rouge jusqu'à la pointe d'*Anaga*. Elle est moins riche et moins peuplée que celle du nord-ouest : on y trouve *Arico*, *Guimar*, *Candelaria*, *Sainte-Croix* et le *Val-de-Saint-André*. Nous avons parlé des quatre derniers, nous dirons un mot du premier.

Le territoire d'Arico (1), quoique volcanisé sur tous les points de sa surface, est couvert en plusieurs endroits de riches vignobles. Sa population, qui n'était que de 1,859 habitants en 1776, s'est accrue sensiblement depuis cette époque.

---

(1) A une lieue de l'Océan et neuf de la Laguna.

CHAPITRE IX.

Agriculture. — Productions. — Vignes. — Aqueducs de Ténériffe.

Les hommes ont trop long-temps fait un échange funeste de leurs passions, de leurs préjugés, de leurs vices : trop souvent leurs querelles sanglantes ont ravagé la terre destinée à se couvrir pour eux de moissons nourricières; il est temps qu'une communication réciproque des bienfaits de la nature, compense les maux qu'enfantent l'orgueil et la tyrannie. Si les peuples, même les plus civilisés, employaient à fertiliser leur sol, à dessécher leurs marais, à utiliser leurs montagnes, autant de zèle et d'activité qu'ils en mettent à s'entre-détruire, l'agriculture, ce premier de tous les arts, serait pour eux une source féconde de prospérité.

C'est elle, en effet, qui fournit à l'homme les aliments les plus sains; à la médecine, les remèdes les plus sûrs; aux manufactures et aux arts, la plupart des matières qu'ils emploient : c'est elle qui rendit autrefois la Si-

cile le grenier du peuple romain. La Chine lui doit plus de 150 millions d'habitants, et l'Angleterre une augmentation d'un quart dans sa population depuis cinquante ans. En un mot, l'agriculture fait la force intérieure des États, et y attire les richesses du dehors. Son heureuse influence n'est pas bornée aux seuls végétaux indigènes, toutes les régions du globe deviennent ses tributaires : l'habitant du nord voit croître dans son champ des plantes que la nature avait placées sous les feux du midi ; et les arbres des zones glaciales s'acclimatent entre les tropiques. L'histoire nous apprend que les richesses territoriales de chaque pays seraient peu nombreuses, si elles consistaient dans les seuls végétaux qui lui sont indigènes. Ténériffe n'aurait ni la plupart des légumes et plantes potagères qu'elle a reçus d'Europe, ni quelques fruits tirés de l'Afrique et des Indes, ni la pomme de terre originaire d'Amérique. Cependant cette île n'atteindra jamais le degré de prospérité dont la nature la rendue susceptible, tant que ses habitants ne dirigeront pas toute leur attention vers l'agriculture. On en jugera par l'extrait suivant d'un mémoire déjà cité de M. Tessier, membre de l'Institut

national, sur l'agriculture des îles Canaries, en particulier sur celle de Ténériffe, et par les notes que j'ai ajoutées au texte de ce savant agronome.

« Il commence à pleuvoir aux îles Cana-
» ries à la fin de novembre, mais ce n'est
» que par intervalles; et la saison des pluies
» ne va pas au-delà du mois de mars (1).
» Cette saison s'appelle l'hiver, quoiqu'il n'y
» gèle presque jamais, et qu'on n'y voie
» tomber de la neige que sur les montagnes,
» particulièrement sur le pic de Ténériffe.
» Là, elle se conserve depuis novembre jus-
» qu'en mai et juin; et ce n'est guère qu'en

(1) Ces pluies causent quelquefois de grands ravages. L'eau, descendue par torrents du sommet des montagnes, en sillonne les flancs, déracine les arbres, précipite au fond des ravins des rochers énormes, dont elle entraîne les fragments à la mer, avec les plantes et la terre végétale qui les nourrissait. Cependant ces inondations amènent l'abondance et la fertilité. Le sol de Ténériffe, desséché par un soleil brûlant et presque perpendiculaire, serait d'une affreuse stérilité, si des pluies fécondes ne l'arrosaient, surtout en février et en mars.

» juillet et août que l'on peut en faire le
» voyage.

» On cultive pour la nourriture des hommes
» du froment, très-peu de seigle, beaucoup
» d'orge et de maïs, des pommes de terre,
» des haricots et des pois chiches, dits *gar-*
» *bansos.* La récolte la plus considérable est
» celle du maïs : on y sème au moins autant
» d'orge que de froment (1). Pour les ani-

---

(1) On trouve en outre sur les rochers le figuier ; dans les plaines consacrées aux cultures, l'olivier, la vigne, le dattier; dans les jardins, l'oranger, le citronnier, le pêcher, le néflier, l'amandier, le bananier, le papayer, le pommier, le poirier, le cerisier, le prunier, le cognassier, le grenadier, l'abricotier. Cependant le sol varié de Ténériffe est susceptible de produire un grand nombre d'autres végétaux qui augmenteraient les ressources alimentaires du peuple, entre autres le froment de Pologne et le riz. Cette dernière plante farineuse, que la main bienfaisante de la nature a répandue avec profusion dans plusieurs contrées du globe, sert de nourriture à la majeure partie des habitants de l'Inde, de la Perse, de la Chine, des îles de la mer du Sud, des côtes septentrionales de l'Afrique, et la culture en est, depuis long-temps, adoptée dans les régions mé-

» maux, quelques lupins, des pois, des len-
» tilles, du sorgho, des fèves, des féveroles,
» et très-peu d'avoine. En général, ils vivent
» de paille de froment bien conservée; de
» feuilles de maïs et des herbes qu'ils trou-
» vent dans la campagne : on leur donne aussi
» de l'orge en grain.

» On voit dans ces îles de magnifiques co-
» tonniers, que les habitants ne prennent pas
» la peine de soigner. Il y a donc possibilité
» d'y établir ce beau genre de culture. On
» en peut dire autant de la canne à sucre

---

ridionales de l'Europe, où elle fait une branche de commerce.

Le riz, fixé à la terre pendant sept mois, doit en passer quatre à sec et trois dans l'eau. Tout porte à croire que cette précieuse graminée réussirait dans la plaine fertile de la Laguna, où l'on peut réunir la quantité d'eau nécessaire aux arrosements périodiques des rizières; on ferait ensuite écouler facilement cette eau, lorsque la maturité du riz demanderait le desséchement du sol. Le gouvernement espagnol peut d'ailleurs exporter de la Cochinchine un riz sec d'une qualité égale au riz ordinaire, et qui végète avec la plus grande facilité sans le secours des arrosements.

» qu'on y a plantée dans quelques parties (1).

» Le froment et l'orge se cultivent dans » l'île, de temps immémorial. On soupçonne » qu'ils y étaient connus lorsque les Espa- » gnols la conquirent. Quant au seigle, au » maïs, aux pois-chiches et aux pommes de » terre, on les y a apportés plus récemment » et successivement. On croit qu'il n'y a pas » plus de trente à quarante ans que l'impor- » tation des pommes de terre, aujourd'hui » presque la principale nourriture des habi- » tants, y a été faite (2). Excepté le froment,

---

(1) «La canne à sucre n'était connue qu'en Asie et en Afrique avant le 12[e] siècle. A cette époque, on en enrichit la Sicile, d'où elle passa dans les provinces méridionales de l'Espagne. Elle fut depuis naturalisée à Madère et aux Canaries : c'est de ces îles qu'on la tira pour la porter dans le Nouveau-Monde. » (Raynal, livre 11.)

Ténériffe cultivait autrefois, dans les beaux jours de sa prospérité, une grande quantité de cannes. Maintenant *Adexe* et *Silos* sont les seules communes de l'île où l'on en trouve encore. Le sucre qu'elles donnent est consommé par les habitants qui le préfèrent à celui des Antilles.

(2) Ténériffe est partagé en deux districts pour l'affermage de ses dixmes, et chaque district en

» l'orge et le seigle, les plantes économiques
» ne sont élevées qu'aux environs des habi-
» tations; on ne les étend guère à plus d'une
» lieue des villes.

» Indépendamment des plantes qu'on cul-
» tive en grand nombre, on cultive dans les
» jardins des choux-pommes, des choux-
» fleurs, des oignons, dont on embarque
» une partie pour l'Amérique, des patates (1),
» quatre especes de calebasses et des melons
» d'eau (2).

---

trente adjudications différentes. La Laguna et l'Orotave en sont les points centraux. La dixme des pommes de terre se loue ordinairement 80,000 liv., ce qui ne supposerait le produit total en pommes de terre que de 800,000 liv.; mais il faut observer que les adjudicataires ont des risques à courir, et de grands frais de perception à payer; ainsi on peut dire que cette dixme représente un produit réel de 1,200,000 liv. On fait chaque année deux récoltes en pommes de terre.

(1) La meilleure espèce a été exportée de *Malaga*. Elle donne quelquefois des racines du poids de six à neuf kilogrammes.

(2) On cultive en outre dans les jardins l'épinard, le fraisier, la scorsonère, la laitue, la chicorée, la rave, le navet, le melon ordinaire, la

» Une grande partie de Ténériffe étant
» pays de montagnes, ou sol de pierres, il
» y a bien du terrain qui ne produit rien (1).

---

bette, la carotte, le haricot, la mâche, le cresson alenois, la pimprenelle, la capucine, l'artichaut, le pourpier, le piment, la tomate, l'absynthe, le persil, le céleri; mais on y chercherait en vain l'asperge ordinaire, les panais, le framboisier, le groseillier blanc, le groseillier noir, le cormier, etc. En général, ces jardins sont mal tenus et ne produisent pas la moitié des légumes que leur sol fertile pourrait donner. Ils sont ordinairement pourvus d'une citerne large et profonde qui reçoit les eaux pluviales destinées aux arrosements. A l'Orotave, les jardins sont mieux cultivés que dans les autres cités de la colonie; ceux de MM. *Franchy*, *Cologan* et *Little* m'ont offert des allées riantes et spacieuses propres à la promenade, des berceaux, des bosquets, dont la fraîcheur, l'ombrage et la verdure inspirent à l'homme sensible une revêrie délicieuse.

(1) Les provinces septentrionales de la Chine sont entrecoupées, comme Ténériffe, de ravins profonds et d'énormes montagnes; cependant l'industrie d'une nation populeuse a su maîtriser la nature et couvrir le sol de riches moissons, en remplissant de terre végétale tous les angles rentrants des

» On croit que, compensation faite des bonnes
» et des mauvaises années, l'île récolterait de
» quoi se nourrir, et que les vivres y seraient
» à bon marché (1), si les commandants gé-
» néraux, pour gagner une piécette ou vingt
» sous, par fanégue de froment, ne don-

---

rochers, et en donnant aux eaux des torrents un écoulement facile. Les Canariens devraient imiter cet exemple.

(1) Cet article me paraît inexact; Ténériffe ne recueille pas annuellement la moitié des grains nécessaires à sa consommation. Une de ses meilleures récoltes en froment, celle de 1777, n'a produit que 89,556 fanégues; or, les besoins de l'île s'élèvent à 225,000, savoir, 210,000 pour les habitants, à raison de trois fanégues par individu, et 15,000 pour les semences. Elle éprouve donc un déficit annuel de 135,444 fanégues. Les pommes de terre offrent aux habitants une ressource précieuse contre l'insuffisance de leurs récoltes en blé; ils tirent aussi de Lancerote et de Fortaventure les autres grains et légumes nécessaires à leur consommation; mais en temps de guerre, ils sont menacés de la famine. On sait qu'en 1748 et 1749, Ténériffe éprouva les horreurs de la disette, parce qu'une escadre anglaise bloquait les ports de cette île.

» naient des permissions d'exporter. Loin » que ces permissions fussent nuisibles, si » les Canariens étaient industrieux, ce serait » un moyen de tirer un meilleur parti de » leurs terres. Déjà on s'est aperçu que, dans » un moment de gêne, les Américains et des » négociants de *Mogador* et de *Cadix*, y » apportaient des chargements de farine et » de froment; rien n'était plus propre à faire » baisser le prix et à établir l'équilibre.

» Au nord de Ténériffe il y a des monta- » gnes où l'on va journellement faire du » charbon et couper du bois pour le chauf- » fage. Il paraît qu'il n'y a aucun ordre éta- » bli dans l'aménagement de ces forêts, et » qu'elles se dépeuplent, tant parce qu'on » détruit sans replanter, que par les incen- » dies fréquents dus aux charbonniers (1).

---

(1) On sait combien les arbres sont nécessaires à la fécondité des terres : leurs racines empêchent l'éboulement du sol qui recouvre les montagnes. La décomposition successive de leurs feuilles augmente graduellement la couche de terre végétale ; leurs cimes, élancées dans les airs, purifient l'atmosphère, et fixent autour d'elles les nuages qui, se résolvant en pluie, portent dans nos cam-

» Du côté du pic, au sud de l'île, les mon-
» tagnes produisent des pins très-résineux,
» que les habitants nomment *tea.* On en fait
» des solives, des planches; on s'en sert pour

---

pagnes la verdure et la fertilité. Enfin, le bois sert à tous nos usages. L'histoire de l'agriculture apprend que les peuples qui ont détruit leurs forêts ont bientôt ressenti les funestes effets de cette imprudence; là où croissaient de gras pâturages, d'abondantes moissons, végètent maintenant des mousses et des lichens, sur un sable aride, alternativement brûlé par le soleil ou sillonné par des torrents. Les habitants de Ténériffe doivent craindre un pareil sort, s'ils ne s'empressent de couvrir d'arbres les rochers de l'île, et d'empêcher la dégradation des forêts. Pourquoi les montagnes qui se prolongent de Sainte-Croix à Saint-André et à Guimar ne produiraient-elles pas les mêmes arbres que celles de Taganana, dont la roche est absolument la même?

Les forêts des environs de la Laguna sont tous les jours ravagées par un peuple ignorant qui détruit sans replanter, et qui arrache même les racines les plus vivaces. Il est temps qu'une administration sage réprime cet abus et s'occupe à multiplier le nombre des arbres sur les lieux qui en sont susceptibles.

» allumer le feu, pour les pêches de nuit,
» pour s'éclairer dans les maisons; on en tire
» du braî, qu'on envoie à Cadix. Ces arbres
» s'épuisent aussi, et il est à craindre que,
» dans trente ans, l'île ne possède plus de
» bois.

» Les bêtes qui travaillent sont nourries
» de paille hachée en été, et d'herbes en
» hiver. A Ténériffe, les mulets sont passa-
» bles, et les ânes petits, mais d'une grande
» résistance. Les bêtes à laine y ont toutes
» des cornes; les plus fortes pèsent cinquante
» livres; elles ont deux pieds et demi de hau-
» teur. La toison, qu'on ne tond qu'une fois
» par an, pèse quatre livres à quatre livres
» et demie, sans être lavée; elle se réduit
» à moitié, quand elle est lavée et dé-
» graissée.

» Ténériffe manque d'eau en été, ce qui
» nuit infiniment à la culture des grains et
» des plantes à fourrages (1). Mais croit-on

(1) La plaine de la Laguna est, peut-être, la seule portion de l'île qui soit susceptible d'être convertie en prairie naturelle, lorsqu'on aura desséché son sol, en donnant aux eaux stagnantes l'écoulement nécessaire; mais dans les autres can-

» qu'on ne pourrait avec intelligence y mé-
» nager pour le temps de la sécheresse, une
» partie de l'eau qui tombe abondamment
» dans la saison des pluies, comme on fait
» en Égypte, où l'on profite du déborde-
» ment du Nil, pour conserver de quoi faire
» des irrigations salutaires ? »

Les vignes forment la branche la plus féconde des produits et de la prospérité de Ténériffe. Elles sont en grande partie situées au nord-ouest et au sud, depuis Tégine jusqu'à Buenavista, et aux environs d'Adexe et de Guimar.

---

tons, l'agriculture et la multiplication des bestiaux n'atteindront le degré de prospérité auquel elles peuvent prétendre, que par l'usage des prairies artificielles, généralement adoptées dans toutes les régions agricoles de l'Europe.

Les plantes qui forment ordinairement ces prairies, savoir, le trèfle, la luzerne, le sainfoin, la vesce, etc., s'acclimateraient d'autant plus aisément à Ténériffe, qu'on trouve fréquemment sur ses montagnes cinq espèces de trèfle qui y croissent naturellement, savoir, le *repens*, le *pratense*, le *strictum*, le *scabrum*, le *fragiferum* Lin.

Voici la méthode de culture généralement adoptée. On leur donne tous les ans cinq labours : 1° en novembre et décembre on remue profondément la terre pour la disposer à recevoir les pluies fécondantes de janvier, et pour faire périr les mauvaises herbes ; l'usage de fumer est inconnu. 2° On les taille en février, pour fixer la sève dans les bons ceps ; et on fait ce travail en janvier, lorsque les vents du sud ont régné précédemment, parce qu'ils accélèrent le développement des bourgeons. 3° Immédiatement après cette dernière opération, on lie la vigne à des treillages d'un mètre et demi de hauteur, et on y attache les sarments qui doivent porter du fruit, afin de leur donner un appui solide contre les vents. 4° En mai, on sarcle soigneusement la vigne, et on la nettoye de toutes les herbes parasites qui consomment une partie des sucs, et lui procurent une maladie connue en France sous le nom de *teigne*. 5° La dernière opération consiste à éclaircir les rangs, à étendre les branches fécondes, et à les disposer de manière que toutes jouissent de l'action vivifiante du soleil. Les vendanges se font ordinairement en juillet et août. Le raisin cueilli est porté au pressoir construit à peu près comme

ceux de France. Là, on le foule; et lorsque le premier suc a coulé, le vigneron entoure la motte avec une corde de jonc; il la couvre de madriers fortement pressés par une vis, afin d'exprimer de la grappe toute la liqueur qu'elle contient.

Les propriétaires mêlent souvent avec leur vin une quantité d'eau-de-vie suffisante pour l'éclaircir, en augmenter la force, le conserver long-temps; et quelquefois du vin rouge pour le colorer. On fait à Ténériffe deux espèces de vins, la *malvoisie* et le *vidogne*. Le premier, originaire de *Malvasia*, petite île située près la côte orientale de la *Morée*, se prépare avec la grappe qu'on a laissée sur le cep, après l'époque de sa maturité, pour être rôtie et desséchée par le soleil. Il est sucré, agréable à boire, et se conserve long-temps. Autrefois les Anglais en exportaient une grande quantité; aujourd'hui les propriétaires n'en font que pour leur usage. Il se vend 8 à 900 francs le kilolitre, ce qui porte le prix de ce vin à 5 ou 600 francs la pipe de Paris, contenant 680 pintes, et chaque pinte à environ 80 centimes. Le vidogne, tiré d'un gros raisin qui donne une liqueur forte et capiteuse, se prépare suivant la méthode usi-

tée en Europe. On le paye moitié moins cher que la malvoisie. Les habitants se passent entr'eux ces vins à meilleur compte qu'ils ne les cèdent aux étrangers.

Dans les années abondantes, l'île produit jusqu'à vingt mille pipes ; année commune, elle en fournit douze à quinze mille, dont le tiers environ est livré au commerce ; le reste est bu à Ténériffe, ou converti en eau-de-vie. Ce calcul ne roule que sur les vins produits par le sol de Ténériffe : cette île est, en outre, l'entrepôt général de tous ceux que les Canaries destinent au commerce. Ainsi, la quantité de vins exportés de la colonie est bien plus considérable, et s'élève quelquefois à 10,000 pipes. Le vin vendu à l'étranger change souvent de nom, et prend en Amérique celui de Madère.

Dans les villes, les fontaines publiques sont alimentées par des aqueducs en bois, d'une construction grossière et peu solide. Celui de Sainte-Croix a son point de départ près d'une source placée au sommet des montagnes boisées qui remplissent l'intervalle entre la *Laguna* et *Saint-André*. L'eau fournie par la source, se précipite au fond d'un ravin, d'où elle coule dans un canal en pierre, dont la

direction est plus régulière. Bientôt on rencontre un nouveau canal en bois, qui reçoit les eaux du premier, et les porte sans interruption jusqu'à la ville. La construction de ce second canal est simple. Imaginez une longue suite de solives de sapin, creusées en forme de gouttière, et toutes appuyées les unes sur les autres par leurs extrémités. Elles sont portées sur d'autres solives perpendiculaires fixées dans les fentes des rochers, et dont les hauteurs sont proportionnées à la profondeur inégale du ravin.

J'ai vu de semblables aqueducs en plusieurs autres parties de l'île. Celui de Tacoronte prend sa source dans la forêt *del-Agua-de-Gracias*; ceux des deux *Orotave* viennent de la montagne verte, au pied du pic.

Les réparations de ces canaux peu solides ont coûté des sommes immenses qui auraient suffi pour les construire en pierres. L'aqueduc de *la Laguna*, entr'autres, entretenu aux frais du gouvernement, a, suivant un proverbe énergique du pays, plus occasionné de dépenses au roi d'Espagne, qu'il n'en eût fallu faire pour le construire en argent. Il existe un abus intolérable dans la distribution de ces eaux; les moines, les gens riches, dont

les maisons se trouvent dans le voisinage d'un aqueduc, se permettent d'en détourner une partie pour servir à leurs différents besoins. Il résulte de ce gaspillage, que les fontaines publiques sont fréquemment à sec, surtout en été. Des hommes et des femmes pauvres puisent aux fontaines où aboutissent ces aqueducs, remplissent d'eau de petites barriques en bois, les chargent sur leurs têtes, et vont les vendre le long des rues ; quelques-uns en voiturent trois à quatre sur un âne. Comme cette eau est assez dure et crue, les habitants sont dans l'usage de la filtrer au travers d'une pierre qui est fort commune dans leurs carrières; c'est une espèce de lave, couleur de suie, qui tient le milieu entre la densité de la lave grise, et la porosité de la ponce (1).

On place ordinairement sur les bords de ces vases à filtrer, des pieds d'*adianthum coriandrifolium* Lam. Les racines de ce capillaire se trouvant en contact avec l'eau, contribuent à sa fraîcheur et à sa limpidité.

(1) Adanson, Voyage au Sénégal, page 12. Paris, 1757.

CHAPITRE X.

Prix des Denrées. — Arts et Métiers. — Commerce.—Impositions.

Les subsistances sont réglées par le gouverneur des Canaries, l'alcade, quatre commissaires et le procureur de la commune, choisis par le peuple pour défendre ses intérêts. Ces magistrats réunis fixent le prix des denrées une ou plusieurs fois par an, suivant l'abondance des récoltes, ou d'autres circonstances. Le tarif suivant des comestibles a été publié en janvier 1794, à Sainte-Croix. J'ai réduit en mesures, poids et monnaies de France, les mesures, poids et monnaies d'Espagne.

			fr.	o
1	Huile d'olive.	la pinte,	2	2
2	Chandelle de suif de Flandre, trois grandes pour. .			47
3	Chandelle plus petite du pays, une pour			9
4	Vermicelle.	la livre,		75

		fr.	c.
5 Riz.	la livre,		31
6 Vin vidogne, bonne qualité.	la pinte,		50
7 Les autres vins, qualité inférieure.	*Id.*		44
8 Malvoisie.	*Id.*	»	»
9 Eau-de-vie.	*Id.*	1	1
10 Vinaigre.	*Id.*		25
11 Fromage de Flandre. .	la livre,		75
12 *Id.* de Canarie.	*Id.*		56
13 *Id.* de Ténériffe. . . .	*Id.*	»	»
14 Pois-chiches, la douzième partie d'une fanégue.	*Id.*	1	76
15 Pois secs.	*Id.*	1	51
16 Haricots blancs.	*Id.*	1	58
17 Menus légumes, tels que calebasses, pommes de terre, choux, oignons.	la livre,		5
18 Figues noires sèches. .	*Id.*		12
19 *Id.* blanches sèches. . .	*Id.*		12
20 Raisins secs.	*Id.*		18
21 Beurre, 1re qualité. . .	*Id.*	1	51
22 *Id.* moindre qualité, de Canarie.	*Id.*	1	26
23 Jambon étranger. . . .	*Id.* de 28 onces,	1	1

			fr.	c.
24	Bœuf salé, la livre de 28 onces,			63
25	Porc salé du pays.	*Id.*		88
26	Porc mariné.	*Id.*		»
27	Pain blanc.	*Id.*		15
28	Pain bis.	*Id.*		11
29	Morue sèche.	*Id.*		75
30	Harengs salés, les plus gros, quatre pour. . .			18
31	*Id.*, petits, un pour. . .			3
32	*Id.*, fumés, quatre pour .			18
33	Sardines salées, les plus grosses, 1 pour . . .			1
34	*Id.*, petites, les 3 pour .			»
35	Olives de Majorque, la douzième partie d'une fanégue.		2	2
36	*Id.*, de Canarie, *id.* . .		1	26
37	Safran.	l'once,	2	2
38	Poivre noir.	*Id.*		75
39	*Id.*, rouge du pays, ou piment.	*Id.*		»
40	Pommes	la livre,		9
41	Noix.	8 pour		3
42	Oranges	3 pour		3
43	Tomates.	la livre,		6
44	Navets	*Id.*		3

« Quiconque sera convaincu d'avoir excédé ou fraudé les prix ci-dessus, payera, la première

fois, deux ducats; la deuxième, 4, et huit jours de prison.

» *Sainte-Croix de Ténériffe*, 8 *janvier* 1794.

» *Signé* Pellicer, Hernandez, Povia, Zubieta (Commissaires aux vivres nommés chaque année dans le mois de décembre). »

Je joins ici, pour terme de comparaison, le prix de quelques marchandises et denrées à Ténériffe, en 1525, tiré de Viera, tome 2, page 302.

		fr. c.
Mouton, la livre,	8 maravédis	12
Veau	8 *id.*	12
Vache	7 *id.*	11
Porc	7 *id.*	11
Brebis	6 *id.*	9
Chèvre	6 *id.*	9
Chevreau de 30 j.	1 réal.	85
Lait, deux pintes,	10 maravédis	15
Poisson frais, la liv.	4 à 10 maravédis.	7 à 15
Huile, la pinte,	20 *id.*	31
Pigeons, le couple,	6 *id.*	22
Tourterelles, *id.*	6 *id.*	9
Une douzaine d'oiseaux	6 *id.*	9
Une poule,	10 quartos,	31
Un chapon,	2 réaux,	70
Un poulet,	½ réal,	42

		fr.	c.
Un lapin,	12 maravédis,		18
Cire travaillée, la livre,	1 réal 2 quartos,		91
Froment, une fanégue,	3 à 8 réaux,	2 à 6	
Charbon, un sac,	30 maravédis,		47
Tuile, le millier,	1000 maravédis,	15	80
Toile en canevas, la vare,	8 *id.*		12
Frise, étoffe du pays, la vare,	2 réaux 4 mar.	1	76
Draps du pays, la vare,	6 réaux,	5	22
Souliers, la paire,	78 mar.	2	13

« Le prix du bœuf et de la vache, à la boucherie, est depuis 16 jusqu'à 20 et 22 quartos la livre de 28 onces, c'est-à-dire de 10 à 13 sous 9 deniers de notre monnaie, ou de 7 sous 4 deniers à 9 sous 3 deniers la livre de 16 onces. » (Tessier.)

Il n'y a que quelques gens aisés qui se nourrissent de grains sous forme de pain. Le peuple, en général, vit de pommes de terre, de calebasses, d'oignons, de légumes, de gofio et de poisson salé.

Ce poisson provient des côtes occidentales de l'Afrique, vers le 29e degré de latitude.

Vingt-cinq à trente brigantins, d'environ trente tonneaux, expédiés la plupart de l'île Canarie, et employés à cette pêche, font sept à huit voyages par an : ils en rapportent chaque fois 18 à 20 milliers de poisson, qui, au prix de 6 quartos la livre de 28 onces, ou 3 sous 4 deniers la livre de 16 onces, produisent environ 1000 piastres courantes.

Ce comestible malsain, et qu'on ne peut conserver plus de quatre mois, est la cause prochaine des maladies cutanées si fréquentes à Sainte-Croix et à la Laguna. Ceux qui en sont attaqués ont le corps couvert de pustules écailleuses, semblables à celles qui sont produites par la petite-vérole.

Les cuisiniers font un usage fréquent de coriandre pour assaisonner leurs mets, et de safran pour les teindre en jaune. On ne fait presque pas de beurre : celui que l'on consomme vient d'Irlande, de Hollande et des Etats-Unis. Outre la viande du pays, l'île en reçoit de Lancerote, de Fer, de Fortaventure et de Canarie. Elle tire son sel de cette dernière île et de l'Espagne, d'où les vaisseaux l'apportent comme lest. Le prix ordinaire d'une journée de travail est de deux réaux de plata; les charpentiers et maçons en reçoivent cinq.

A *Candelaria*, les femmes fabriquent une poterie grossière avec une argile ferrugineuse que fournit leur sol. Ces ouvrières ne sont point réunies dans un atelier commun : chacune d'elles travaille dans sa maison, et n'a pour instrument qu'une simple planche en bois, sur laquelle cette argile pétrie prend une forme peu élégante ; c'est l'art dans son enfance. L'usage de la roue leur est inconnu ; elles n'ont pas même la précaution de laver leur terre, et d'en séparer les parties sablonneuses ; de cette négligence résulte une poterie fragile et souvent trouée. L'*Orotave* possède quelques manufactures de soieries, et fabrique des toiles de lin, qu'on exporte à Cadix.

L'orseille (*Lichen-roccella* L.) employée dans la teinture violette, et qu'on ramasse sur les rochers, était autrefois, pour Ténériffe, une branche assez féconde de commerce, parce qu'elle est plus estimée que celle des autres îles. Un collecteur l'achète au nom du roi d'Espagne, 8 fr. le myriagramme, qu'il revend quelquefois 75, lorsqu'elle est épluchée et séchée. Mais cette denrée a beaucoup perdu de son prix, depuis que les Anglais et les Italiens qui l'exportaient, l'ont remplacée

dans leurs ateliers par d'autres matières plus économiques ; en 1787, l'orseille valait à peine 38 à 40 fr. (1).

Les Anglais, les Danois, les Espagnols et les Américains, sont ceux qui abordent le plus communément à l'Orotave et à Sainte-Croix. La balance a été long-temps en faveur des premiers, dont les liaisons commerciales offraient plus d'avantages à l'île, qui tirait de ces riches navigateurs la plupart des marchandises dont elle avait besoin, et les payait ordinairement en vins.

Les Anglais apportent à Ténériffe ce qu'ils destinent aux Canaries. Ce sont, en général, des draps, de la clincaillerie, des chapeaux, des cuirs, des toiles peintes et des mousselines : ils y viennent depuis le temps de la récolte des vins jusqu'en avril.

---

(1) J'ai eu communication, à la Laguna, d'un mémoire écrit en 1731, par don Antonio Porlier, d'origine française, et consul aux Canaries, qui prouve qu'à cette époque le gouvernement espagnol exportait annuellement de cet archipel 2,600 quintaux d'orseille, savoir, de Ténériffe, 500 ; de Canarie, 400 ; de Gomère, 300 ; de Fortaventure et Lancerote, 600 ; de Fer, 800. Il la vendait aux Anglais 88 liv. le quintal.

Avant 1777, on ne pouvait armer qu'à Sainte-Croix les bâtimens marchands de registre, que les Canaries (1) avaient la liberté d'envoyer au Nouveau-Monde. Trop longtemps les entraves du monopole, et la jalousie de Cadix rendirent, pour ainsi dire, nulle cette branche d'industrie. Le *maximum* d'exportation était fixé à 1,000 tonneaux, en vins, eaux-de-vie, fruits et autres denrées du pays; savoir : 200 pour Caracas, 300 pour Campêche, autant pour la Havane, 100 pour Porto-Ricco, 50 pour Cumana, et 50 pour Maracaybo. Mais en 1778, le ministre Galvez proclama la liberté du commerce entre les Canaries et les ports de l'Amérique espagnole. Une heureuse prospérité fut bientôt le résultat de cette sage législation. On en jugera par les tableaux suivants, extraits de Peuchet (2) et de Bourgoing (3).

Dès 1778, Ténériffe expédia pour l'Amé-

---

(1) Savoir, Canarie, Palme et Ténériffe, soumises immédiatement à la cour de Madrid.

(2) Dictionnaire de la Géographie commerçante, an 7, article *Espagne*.

(3) Tableau de l'Espagne moderne. Paris, 1803, tome 2.

rique espagnole 9 bâtiments, dont la cargaison valait 1,206,625 réaux de vell. Elle reçut en retour 6 vaisseaux chargés de marchandises, évaluées à un million 726,568 réaux (différence 519,943).

En 1785, les exportations des Canaries pour les deux Indes, furent de 2,623,561 réaux, valeur en productions nationales, et de 314,532 valeur en marchandises étrangères; et leurs importations de 4,623,218 réaux (différence, 1,685,125).

En 1788, ces îles expédièrent pour l'Amérique espagnole des marchandises nationales évaluées 2,210,576 réaux, et des productions étrangères valant 1,319,624 : à cette époque, leurs retours se montèrent à 2,863,437 réaux. Ainsi, dans l'espace de dix ans, la liberté du commerce a plus que doublé les produits de l'industrie.

Ténériffe tire d'Allemagne et du Nord, par la voie de Hambourg, des toiles, du fer et des objets de gréement; de la Hollande, des lins; de la Nouvelle-Angleterre, du blé, du merrain, de la cire, du bœuf salé et des chevaux; de l'Amérique espagnole, des denrées coloniales, entre autres du cacao et du sucre; d'Irlande, quelques toiles, des chandelles et

du savon ; de Gênes, du papier; de France, des étamines, des linons, des soieries, des toiles communes et des vins; de Suède, des harengs, du fer, de l'huile de poisson ; d'Espagne, des chapeaux, quelques draps, de l'huile et des vins rouges, pour colorer ceux du pays.

Avant 1789, les Français n'ont jamais exporté annuellement des Canaries, plus de 5 à 600 pièces de vin. Depuis cette époque, leur pavillon a rarement fréquenté cet archipel; cependant un intérêt majeur devrait les engager à renouer ces relations commerciales. Les Canariens aiment beaucoup nos draps, nos soieries, linge, dentelles, chapeaux, bijoux, clincailleries, armes; en un mot, tous les meubles de luxe qui prennent des formes si agréables entre les mains de nos artistes, et dont le goût est répandu dans les deux hémisphères. Ils recherchent aussi les ouvrages de nos bons écrivains, et les préfèrent même à ceux des Anglais et des Italiens. Ce goût des Canariens pour la littérature française, devrait engager nos voyageurs, nos marins, à n'introduire dans cet archipel que les bons livres dont s'honore la nation, et à proscrire de leurs cargaisons cette foule

de romans absurdes ou obscènes qu'on se plaît trop souvent à y porter.

Le tabac consommé aux Canaries vient de la Havane. Le gouvernement s'en est réservé la vente exclusive, à raison de quinze francs la livre. C'est une branche principale des revenus du roi qui en retire annuellement 350 à 400,000 francs. Cette recette s'éleverait peut-être à 6 ou 700,000 francs, si la contrebande n'introduisait pas la moitié du tabac que consomme cet archipel. L'usage de s'enrichir par ce commerce clandestin, est devenu si général, que les agents du fisc ne peuvent l'empêcher; quelques-uns même d'entre eux sont soupçonnés de le faire pour leur propre compte, et d'acquérir en peu de temps une fortune assez considérable.

Les autres impositions sont assises sur des objets que le commerce importe. Voici dans quelle proportion : toutes les marchandises étrangères payent sept centièmes de droits aux douanes, savoir, six pour le roi, et un pour l'entretien des fortifications; les denrées fournies par l'Espagne, et transportées sur des bâtiments étrangers, payent les mêmes droits, mais si elles sont chargées sur des navires nationaux, elles ne payent qu'un demi

pour cent. Les vins livrés au commerce payent six pour cent de droits, s'ils sont expédiés sur des navires étrangers; mais ils en sont exempts à bord des bâtiments espagnols.

Toutes ces îles ne jouissent pas des mêmes franchises. Le droit de commercer avec l'Amérique n'est accordé, comme nous l'avons déjà dit, qu'à Ténériffe, Palme et Canarie. Ces entraves ont paralysé jusqu'à ce jour le développement de l'industrie dans les autres colonies de cet archipel, qui voyent d'un œil jaloux les bénéfices résultants du commerce concentrés dans les mains d'un petit nombre de négociants privilégiés.

Les terres sont grevées par la dixme qui se prélève sur le froment, le maïs, l'orge, le lin, les pommes de terre, les porcs, la laine. Les deux neuvièmes du produit appartiennent au roi, les sept autres sont partagés en trois portions. La première est pour l'évêque, dont on évalue les revenus à 50,000 piastres; la deuxième pour les chanoines de sa cathédrale, dont chaque prébende vaut 1,400 piastres; la troisième sert à la rétribution des curés et à l'entretien des églises.

CHAPITRE XI.

Notice sur les hommes de lettres nés aux Canaries. — Société économique établie à Ténériffe.

L'Espagne a produit des écrivains célèbres dans les sciences, les arts et la littérature. Le siècle de *Charles-Quint* a été pour elle ce qu'est pour la France celui de *Louis XIV*. A cette époque brillante de son histoire, tandis que l'or des deux Indes coulait dans son sein, et que ses guerriers lui assuraient en Europe la supériorité des armes, *Vivès*, *Arias-Montanus*, *Ximenès*, *Solis*, *Zamora*, *Lope de Vega*, *Garcilaso*, *Moralès*, *Quevedo*, *Cervantes*, *Nicolas-Antonio*, *Medina*, *Delgado*, *Mariana*, *Rivaltas*, *Calderon*, *Villegas*, et une foule d'autres savants et artistes se signalaient par leurs succès dans les lettres.

Cette nation trop peu connue, trop souvent calomniée, est digne de son ancienne réputation, et elle a produit de nos jours un grand nombre d'écrivains distingués. Il suffit de

nommer les *Trigueros*, *Ayala*, *Gusman*, *Feijoo*, *Carpio*, *Capmani*, *Isla*, *Sanchez*, *Campomanez*, *Lampillas*, *Andrès*, *Azara*, *Castro*, *Masden*, *Ulloa*, *Bayer*, *Mendoza*, *Juan*, *Ortega*, *Palau*, *Ruiz*, *Pavon*, *Cavanilles*, *Piquer*, etc., etc., pour se convaincre des progrès qu'elle a faits dans la poésie, l'éloquence, les mathématiques, l'histoire naturelle, etc. Ce goût des Espagnols pour les lettres et les arts s'est étendu jusqu'à leurs colonies. Plusieurs d'entre elles cultivent les sciences avec succès (1).

Les Canaries, favorisées par un climat délicieux, un gouvernement paternel, et le voisinage de l'Europe, ont donné naissance à plusieurs écrivains qui peuvent rivaliser avec ceux de la métropole.

---

(1) La cour de Madrid, qui prend tous les moyens propres à civiliser, à éclairer ses vastes et précieuses colonies, emploie une mesure que les autres métropoles devraient adopter. A Ténériffe, à Porto-Ricco, à la Havane, etc., il existe des collections de bons livres espagnols, imprimés aux frais du gouvernement, et vendus pour son compte. Il est peu de colons qui ne se fassent un devoir d'en acheter.

La notice suivante des hommes de lettres nés dans cet archipel, est extraite en partie de Clavijo : je n'y ai point inséré les auteurs d'ouvrages inédits, ou de théologie scolastique. J'ai ajouté en note le titre espagnol des ouvrages les plus intéressants et peu connus de nos bibliographes. Clavijo cite cent cinq écrivains nés aux îles Canaries : je me borne à en indiquer vingt-six.

Augustin Betancour, religieux franciscain, né à Canarie au dix-septième siècle, a mis au jour une grammaire et une histoire ecclésiastique du Mexique (1). Il desservait une cure dans la capitale de cet empire.

Don Juan Ceverio de Vera, originaire et chanoine de Canarie, mort à Lisbonne en 1606, voyagea successivement en Amérique, en Espagne, en Italie, en Palestine et en Portugal. Nous avons de lui (2) : Voyage de la Terre

---

(1) Arte Mexicano, ajustado à los rudimentos de Nebrija. Mexico, 1673.—Cronica de la provincia del Santo Evangelio de Mexico, in-fol., 1697.

(2) Viage de la Tierra Santa : Descripcion de Jerusalem y del santo monte Libano, con relacion de Cosas Marabillosas, asi de las provincias del

Sainte. — Description de Jérusalem et du Mont-Liban.—Itinéraire pour les pélerins, etc.

Don Thomas Cano, né aux îles Canaries, officier de marine pendant cinquante-quatre ans, publia en 1611, un Traité de la construction des vaisseaux (1).

Fortaventure s'honore d'avoir vu naître sur son sol *don Joseph de Viera y Clavijo,* chanoine de Canarie, membre de l'Académie d'histoire de Madrid, de la Société économique de Ténériffe, etc. Cet écrivain distingué a publié un poème espagnol sur l'analyse des différentes espèces d'airs, par *Priestley;* un autre sur les aérostats; l'éloge de Philippe V; celui d'*Alphonse Tostat,* célèbre docteur de Salamanque, au quinzième siècle; mais le fondement le plus solide de sa réputation est son histoire des Canaries (2). Le

---

Levante, como de las Indias de occidente, con un itinerario para los peregrinos, etc.; en Madrid, per Luis Sanchez, 1797, in-8°.

(1) Arte para fabricar y aparejar naos de guerra, y Merchantes. Sevilla, 1611, 4°.

(2) Noticias de la historia general de las islas de Canaria, contienen la descripcion geografica de Todas; una idea del origen, caracter, usos

journal de Paris, juin 1778, a fait l'éloge de cet ouvrage.

Don François Oregon, né à Gomère, gouverneur de Gibraltar en 1658, de la Havane en 1662, puis maréchal de camp en Flandres, a mis au jour un Traité de politique et de mécanique militaire (1), estimé des hommes de l'art. Il mourut à *Cuba,* dont il était gouverneur.

Don Joseph Clavijo y Faxardo, né à Lancerote en 1726, a successivement occupé les postes de trésorier militaire à Ceuta, de secrétaire d'état-major près l'armée du camp de Saint-Roch, d'archiviste du gouvernement et

---

y costumbres de sus antiguos habitantes; de los descubrimientos, y conquistas que sobre ellas hicieron los Europeos : de su gobierno eclesiastico, politico y militar; del establecimiento, y sucession de su primera nobleza; de sus varones ilustres por dignidades, empleos, armas, letras y santidad; de sus fabricas, producciones naturales y comercio, con los principales sucesos de los ultimos siglos; 4 vol. in-4°. Madrid, 1772-1783.

(1) Politica y mecanica militar. Madrid, 1669, y Bruselas, 1684, in-8°.

secrétaire du cabinet public d'histoire naturelle à Madrid. Sa patrie et les lettres lui doivent (1) le *Penseur*, ouvrage écrit avec autant d'élégance que de solidité, et comparable au spectateur d'*Adisson*; la traduction de plusieurs tragédies françaises, des conférences synodales de Massillon, du Dictionnaire des hérésies de Pluquet, et de l'histoire naturelle de Buffon, la rédaction du Mercure historique et politique de Madrid, de 1773 à 1783. Il a aussi travaillé avec *Davila* à la confection du catalogue imprimé des richesses minéralogiques que renferme le cabinet du roi d'Espagne.

Palme a donné naissance aux hommes de lettres suivants :

Don Ant. Jos. Alvarez de Abreu, gouverneur de la province de Caracas, et doyen du conseil supérieur des Indes, né en 1683, publia en 1726 un Traité de l'autorité et des droits réguliers du gouvernement, sur la vacance de toutes les églises des Indes occi-

(1) Pensador matritense. Madrid, Ibarra, 7 vol. in-8°.—La Andromaca de J. Racine.— El heredero universal, y el vana glorioso.

dentales (1). Philippe V fut si satisfait de cet ouvrage qui augmentait ses revenus de plus d'un million de réaux, qu'il conféra à l'auteur le titre de marquis de la Régale, et le récompensa généreusement. Don Abreu a aussi publié deux mémoires sur le commerce et l'administration des Philippines. Jaloux de maintenir les priviléges de la couronne de Castille, il mit au jour, en 1735, une dissertation pour prouver que l'île de Sainte-Croix, une des Antilles, appartenait à l'Espagne, et qu'elle n'avait pu être vendue par la France au Danemarck. Mort en 1756.

Don Felix Abreu, fils du précédent, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, membre de l'Académie des Sciences de Madrid, secrétaire d'ambassade à Londres, etc., né en 1722, mort à Madrid en 1766. Nous avons de lui un Traité sur les prises de mer et sur les condi-

---

(1) Discurso juridico-historico-politico sobre que las vacantes mayores y menores de las iglesias de las Indias occidentales pertenecen à la corona de Castilla y Leon, con pleno y absoluto dominio. Madrid, A. Marin, 1726, in-fol.; *ib.*, deuxième édit., 1769, etc.

tions requises pour légitimer la course en temps de guerre (1).

Don Abreu Bertodano, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, membre de l'Académie des Sciences de Madrid, ministre honoraire du conseil de la *Hacienda*, frère du précédent, né en 1717, mort en 1775, a traduit en espagnol : le Droit public de l'Europe, par *Mably*; l'Art de négocier avec les souverains, par Pecquet. Les lettres lui doivent aussi un recueil précieux, intitulé : Collection de Traités de paix, de commerce et de navigation, passés entre l'Espagne et les autres puissances étrangères, depuis l'établissement de la monarchie gothique jusqu'au règne de *Ferdinand VI. Madrid*, 1740—1751, 12 vol. *in-folio* (2). Cet ouvrage, qui honore l'auteur et

---

(1) Tratado juridico-politico sobre presas de mar, y calidades que deben concurrir para traserce legitimamente el Corso; dedicado al E. S. D. Ensenada. Cadix, en la imprenta real de marina, 1746, in-4°.

(2) Coleccion de tratados de paz, alianza, neutralidad, garantia, proteccion, tregua, mediacion, accesion, reglemento, comercio, navegation, etc., hechos por los pueblos, reyes y

sa nation, ne peut être comparé qu'aux actes de *Rymer*, et à la collection des ordonnances de nos rois.

Don François Pimiemta, un des meilleurs amiraux de Philippe II, se distingua à la bataille de Lépante, et chassa, en 1641, les Anglais de l'île Sainte-Catherine au Paraguay.

---

principos de Espana, con los pueblos, reyes, principes, republicas y demas potencias de Europa y otras partes del mundo, etc., desde antes del establecimiento de la monarquia gotica, hasta el feliz del rey don Fernando VI : en la qual se comprehenden otros muchos actos publicos y reales concernientes al mismo asunto, como declarationes de guerra, etc., y asimismo ventas, donaciones, permutas, ampenos, transacciones, investiduras, concordatos, y las bulas et breves pontificios que conceden algun derecho, privilègio, ò preeminencia à la corona de Espana, etc., fielmente sacados de los originales, ó copias autenticas de la secretaria de estado, librerias reales y particulares, etc., dispuestos en orden cronologico. Todo de orden y à expensas de S. M. Madrid, A. Marin, 1740 hasta 1751, 12 tom. in-fol.

Il a fait imprimer l'histoire de cette expédition (1).

Don Joseph Fernandez Romero, voyagea dans l'Amérique méridionale au dix-huitième siècle, et acquit de grandes connaissances en navigation. Nous avons de lui une instruction sur la route de Cadix à l'embouchure de la Plata (2).

---

(1) Relacion del suceso que tuvo, en la isla de Santa Catalina, el amirante don Fr. di Pimienta, en que se dà cuenta de como la tomo à los enemigos, echando los de ella; y de la estimacion de los despojos y numero de prisioneros. Madrid, 1642, in-fol.

(2) Instruccion exacta y util de las derrotas y navegaciones de ida y vuelta, desde la gran vahia de Cadiz hasta la boca del gran Rio de la Plata. Se hallan tambien las derrotas y navegaciones de dicha boca hasta Montevideo, y de este à la boca del mencionado rio, costas, islas, baxos, fondos, variedad de corrientes con las advertencias y precauciones que en sus navegaciones se deben practicar; y asimismo las islas, y baxos peligrosos que hay al norte y sur de la equinoccial, latitud y longitud de sus situaciones. Cadix, G. Peralta, 1730.

Don Christophe Hoyo Solorzano, marquis de Saint-André, né en 1677, voyagea dans toute l'Europe, et s'y fit un nom par son originalité piquante et ses aventures. Il a écrit sa vie, imprimée à Madrid avec d'autres opuscules, en 2 vol. *in*-4°. Mort en 1762.

Les écrivains dont les noms suivent, ont pris naissance à Ténériffe.

Joseph Anchieta, né à la Laguna en 1536, fit ses études à *Coimbre,* entra chez les Jésuites en 1551, et fut envoyé missionnaire au Brésil; mort en 1597. Nous avons de lui une grammaire et un dictionnaire de la langue brasilienne; des sermons en latin, espagnol, portugais, brasilien, et plusieurs mémoires sur le Brésil.

Louis Anchieta, parent du précédent, fondateur de la Compagnie de Jésus aux Canaries, né à la Laguna en 1648, mort en 1685, est l'auteur d'un éloge des îles Canaries. Dans cet ouvrage, plein d'érudition et assez bien écrit (1), l'auteur prétend que les Canaries sont les Iles Fortunées, les Champs-Élysées,

---

(1) Excelencias de las islas de Canaria, etc.; Xerez, 1679.

le Jardin des Hespérides; et que le pic de Ténériffe est l'Atlas des poètes. (On peut consulter, sur ces questions, le premier livre de l'histoire des Canaries par Viera.)

Dans le même temps, le Suédois Rudbeck soutenait que sa patrie a été la demeure des anciennes divinités du paganisme et de nos premiers pères; qu'elle est la véritable Atlantide de Platon, et que les Danois, les Anglais, les Grecs, les Romains en sont sortis. C'est ainsi qu'on abuse de l'érudition pour soutenir les plus étranges paradoxes.

Don Antoine Viana, chirurgien-major des armées navales, et médecin de l'hôpital de Séville, né à la Laguna en 1578, composa à l'âge de vingt-quatre ans un poème sur les îles Canaries (1), recommandable par l'élégance des vers et la vérité de plusieurs caractères. *Lope de Vega* et *Nicolas Antoine,* ont fait l'éloge de cet ouvrage.

Don Juan Franchy-Alfaro, né à la *Villa-Orotava,* fut député par ses concitoyens à

---

(1) Antiguedades de las islas a Fortunadas de la Gran-Canaria, conquista de Teneriffe, y aparecimiento de la imagen de Candelaria, en verso suetto, y octava rima. Sevilla, 1604, in-8°.

Madrid, pour demander que l'*Orotave* devînt indépendante de la *Laguna*, et la liberté du commerce des Canaries avec les Indes, interrompu par une ordonnance de 1649. Ce zélé citoyen fit imprimer à Madrid différents mémoires sur ces deux objets, et obtint du gouvernement la justice qu'il réclamait. Mort en 1651.

Nunez de la Pena, né à la *Laguna* en 1641, est connu par son histoire des Canaries, et spécialement de Ténériffe (1). Cet ouvrage lui valut une pension et le titre d'archiviste général des royaumes de Castille et Léon. *Nunez* travailla avec tant d'ardeur à son histoire, qu'il en perdit les yeux. Cet auteur, dit *Viera*, avait peu de goût; cependant ses recherches sont précieuses à consulter sur les antiquités des Canaries. Mort en 1721.

Ynterian de Ayala, religieux de la Merci, prédicateur du roi, etc., né à Ténériffe, mort

(1) Conquista y antiguedades de las islas de la Gran-Canaria, y su descripcion, con muchas advertencias de sus privilegios, conquistadores, pobladores y otras particularidades en la muy poderosa isla de Teneriffe. Madrid, in-4°, impr. re., 1676.

en 1730, orateur, poète, historien et critique estimé, a publié une traduction espagnole du catéchisme historique de Fleury; des opuscules poétiques en latin, différentes censures de livres, et spécialement du tome II du Théâtre critique du père *Feyjoo*.

Don Joseph Gonzalez Cabrera-Bueno, né à Ténériffe, fut envoyé aux Philippines en qualité d'amiral, vers l'an 1701. Son expérience et ses longs services, lui procurèrent des connaissances précieuses sur la navigation dans les mers de l'Inde. Nous avons de lui un Traité de navigation, avec la description de quelques instruments nécessaires aux marins, et une table des déclinaisons du soleil, etc., ouvrage enrichi de calculs logarithmiques et de gravures (1).

(1) Navigacion especulativa y pratica, con la explicacion de algunos instrumentos que estan mas en uso entre los navigantes, con las reglas necessarias para su verdadero uso : tabla de las declinaciones del sol, computadas al meridiano de san Bernardino : el modo de navegar por la geometria, por el quadrante de reduccion, por los senos logarithmicos y communes : con las estampas y figuras pertenecientes à lo dicho; y otros tratados curiosos. En Manilla, 1734, in-fol.

Don Laurent de la Torre Barrio, né à la Laguna, devint président du conseil des Mines de *Saint-Jean de Lucène,* au *Pérou,* et publia, en 1738, un livre qui eut beaucoup de succès, sur le produit des mines du Pérou. Cet ouvrage, dont le père Feyjoo a fait l'éloge, fut réimprimé à Madrid en 1743 (1).

Don François Machado y Fiesco, chevalier de l'ordre de Saint-Charles, ministre et trésorier général du conseil des Indes, etc., né à la Laguna, publia en 1758 un mémoire sur l'importance des îles Canaries, et sur la décadence de leur commerce par les entraves du monopole. En 1762, il présenta au roi un tableau statistique de ces îles.

Don Antonio Porlier, né, en 1722, à la Laguna, d'un père français, consul aux Canaries, fut successivement chevalier de Saint-Charles, premier fiscal du conseil des Indes, et nommé en 1776 membre honoraire de l'Académie royale de Saint-Ferdinand. Il fut chargé de fonctions importantes au Pérou et dans d'autres colonies espagnoles. Cet honnête et savant citoyen a laissé plusieurs ouvrages

(1) Arte, ò Cartilla del nuevo beneficio de la plata, etc.; en Lima, 1738.

écrits avec autant de goût que d'érudition, sur l'histoire et la statistique des Canaries.

Don Jean Yriarte, bibliothécaire du roi, interprète de la première secrétairerie d'État, membre de l'Académie des Sciences de Madrid, né à l'Orotave en 1702, fut envoyé de bonne heure en France, où il fit ses études à Paris et à Rouen. Il a rédigé, en latin, le Catalogue des manuscrits grecs, et celu ides ouvrages géographiques et mathématiques qui enrichissent la bibliothèque de Madrid (1730—1769, 3 vol. *in*-fol.). Il travailla utilement au nouveau dictionnaire de la langue espagnole. Sa grammaire latine (1), qui lui coûta quarante ans de travail, est un de ses meilleurs ouvrages. Mort en 1771.

Don Bernard de Yriarte, neveu du précédent, né à l'*Orotave,* membre de l'Académie espagnole, ministre du conseil des Indes, chevalier de Saint-Charles, et secrétaire d'ambassade à Londres, s'est distingué dans la carrière politique. Il a traduit en vers castillans

---

(1) Gramatica latina, escrita con nuevo método y nuevas observaciones, en verso castellano, con su explicacion en prosa. Madrid, 1771, in-8°, Ib., 2e edit., 1782.

le Tancrède de Voltaire; en prose les poèmes latins de son oncle; et publié en 1774 les œuvres choisies de ce dernier, avec une notice sur sa vie, 2 vol. *in-4°*.

Don Thomas Yriarte, frère du précédent, né à l'Orotave en 1750, est un des plus célèbres écrivains actuels de l'Espagne. Après avoir débuté dans la carrière littéraire par des poésies latines, il traduisit quelques-unes de nos meilleures pièces de théâtre; et en 1777, l'Art poétique d'Horace, en vers espagnols avec le texte latin. En 1782, il publia un recueil de Fables qui eut un grand succès. Mais le meilleur de tous ses ouvrages est son poème de la Musique, 1779, traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Ses talents lui ont mérité le titre de secrétaire d'État, et d'archiviste général du conseil de la guerre. Il travaille maintenant à une traduction de l'Énéide.

Don *Augustin de Bétancourt*, lieutenant dans le régiment de l'Orotave, sa patrie, membre de plusieurs sociétés littéraires, a mis au jour, sur la physique, la chimie et les mathématiques, différents mémoires estimés dans toute l'Europe savante.

Don *Bernard Cologan Fallon*, né à

l'Orotave, âgé d'environ trente-six ans, a voyagé en Espagne, en Angleterre, en Hollande et en France, pour perfectionner son éducation. De retour à Téneriffe, il y publia, en 1795, un poème latin de 212 vers, qu'il adressa à don *Antonio de Tavira*, évêque des Canaries, pour engager ce prélat, ami éclairé des sciences, à protéger de tout son crédit les écoles publiques, récemment établies dans cet archipel par le gouvernement. On trouve dans ce poème (1), imprimé à la Laguna, un grand nombre de vers dictés par le génie des Muses. J'ai formé avec cet estimable citoyen une liaison intime, et je dois à son amitié des notions importantes sur Téneriffe.

Téneriffe possède une société littéraire établie en 1778, sous le titre de « Real-Sociédad Economica de omigos del pays », composée

---

(1) Illustr. ac dilectiss. don Antonio de Tavira et Almazan Canariensi episcopo..... hoc carmen humilissimè offert Bernardus Cologan Fallon, ut studia litteraria jam regio concessa decreto, his in insulis promoveat, foveatque. Lacuna nivariensi, apud Mich. Aug. Bazzanti, reg. societ. typographum, in-4°, 1795.

des citoyens les plus recommandables des Canaries, par leur zèle et leurs lumières. Cette société a pour but de travailler à l'instruction du peuple ; de provoquer l'établissement des écoles publiques dans les paroisses qui en sont susceptibles, et d'activer l'agriculture, le commerce et les arts. Chaque année, elle publie un volume de ses actes, et fixe les prix qu'elle doit distribuer à ceux qui auront le mieux résolu les questions proposées.

L'annonce suivante des prix, insérée dans les programmes de 1788 et 1790, atteste l'importance des objets dont s'occupe cette utile et savante société : 1° une médaille de 200 réaux à l'auteur du meilleur Mémoire sur les moyens de déterminer les propriétaires et les laboureurs à multiplier les plantations dans leurs terres ; 2° 60 réaux à l'institutrice dont les leçons auront été suivies par un plus grand nombre d'élèves ; 3° 200 au citoyen qui aura indiqué la meilleure méthode pour encourager la pêche aux Canaries ; 4° 60 à celui qui aura exprimé une plus grande quantité d'huile de colzat ; 5° 75 à celui qui aura planté, en 1789, deux cents cotonniers dans l'arrondissement de Taganana ; 6° une médaille d'or de quatre onces, à l'auteur du

meilleur Mémoire sur l'exportation des vins de *Ténériffe*, et le commerce des Canaries avec la *Prusse*.

Cette île jouit aussi d'une imprimerie établie à la Laguna ; mais elle est privée d'une université, où les jeunes Canariens viendraient puiser le goût des sciences, au lieu d'aller, à grands frais, en étudier les principes dans les colléges d'Europe. Les vœux de tous les bons citoyens appellent ce nouveau bienfait du gouvernement, et désignent la Laguna comme propre à en devenir le chef-lieu. On n'a point oublié qu'une bulle de Benoist XIV, du 27 mars 1744, sanctionnée par Philippe V, le 18 juin suivant, portait érection d'une université dans le couvent des religieux augustins de cette ville. On devait y enseigner la grammaire, la logique, la philosophie, les mathématiques, la théologie, la médecine, le droit civique et canonique. Mais les intrigues et la jalousie des dominicains de la même ville, et du clergé de Canarie, obtinrent de Ferdinand VI, en 1747, la révocation de cet établissement précieux. Voy. Clavijo, 4, 417. « *En el orbe literario*, dit ce judicieux historien, *un pueblo civilizado sin*

universidad, es como un pueblo religioso sin templo. »

CHAPITRE XII.

Minéralogie.

Ténériffe, bouleversée en partie par le feu des volcans, ne présente, au premier aspect, qu'une masse irrégulière et crevassée de laves, de scories, de rochers entassés pêle-mêle, et comme jetés au hasard : dans les champs cultivés, ces matières volcaniques ont été broyées par de fréquents labours et par l'action continuelle des météores ; cependant la plupart des plaines sont arides et contiennent peu de terre végétale. Au fond des ravins qui sillonnent les flancs des montagnes, on trouve des fragments de roches de toute grosseur. Ce sont en général des laves argilo-ferrugineuses, plus ou moins mélangées de schorl noir, de spath calcaire, etc. ; des granits composés de feld-spath, de quartz, de mica, etc. ; des poudingues formés de coquilles et de matières volcaniques, unies par un ciment calcaire, etc. ; des brèches de pierres ponces et d'argile ferrugineuse.

Les environs de *Sainte-Croix* ne sont que des montagnes pelées, où il ne croît que

quelques herbes qui servent à nourrir des chèvres, et beaucoup d'euphorbes. Dans les endroits les moins escarpés, on trouve un peu de terre mêlée à beaucoup de pierres, et qui rapporte très-peu.

Au haut de la montagne, autour de la *Laguna*, le sol est meilleur et bien cultivé. Il est argileux, et assis sur des couches de pierres calcinées, qu'on retrouve partout à diverses profondeurs. Celui de la plaine, qui s'étend depuis la Laguna jusqu'à Tacoronte, est un mélange d'argile et de sable très-fertile. En allant de là au port *l'Orotave*, on découvre des terres de bonne qualité; mais à mesure qu'on approche de la mer, ce ne sont plus que des pierres et des rochers. On trouve aussi, dans un Barranco près Candelaria, des bancs de terre calcaire et des coquilles fossiles.

Toutes les substances volcaniques sont plus multipliées aux environs du Pic. Cette montagne fameuse, élevée de trois mille sept cent dix mètres au-dessus du niveau de la mer, est située au 19e degré de longitude, et au 28e 17' de latitude (1). Elle est

(1) Selon Borda. — Carte du dépôt. — Et Con-

circonscrite à sa base, par plusieurs montagnes inférieures qui se profilent en amphithéâtre les unes derrière les autres, et qui, étant disposées en forme d'anneaux concentriques, renferment, d'un intervalle à l'autre, des milliers de précipices et de ravins, qui se prolongent dans toutes les directions. Les espaces non couverts de laves ou de pierres calcinées, sont remplis d'une terre extrêmement fertile. Si on y sème du grain très-clair, elle rapporte quatre-vingts et plus de cent pour un :on a vu même un seul grain produire quarante épis, qui ont rendu trois mille cinq cents grains (1). La variation de la boussole, au Pic, est de

---

naissance des Temps, an 15. Voyez aussi : *Observaciones de las alturas del barometro, y de los grados del termometro, hechas en el viage al pico*, 1776. Annales de historia natural; Madrid, 1779, t. 1.

(1) Les parties de l'île qu'on a pu mettre en culture sont d'une grande fertilité : c'est le propre des îles volcaniques. La chaleur intérieure de ces sortes de terres élève jusqu'à leur surface une partie des eaux dont elles sont imbibées par les pluies, et donne ainsi à la végétation une vigueur peu ordinaire. (Voyage de La Billardière, tome 1, page 31.)

16° à l'ouest, et, suivant Cordier (1), son inclinaison vers le pôle austral, de 5°.

Je ne m'arrêterai point à décrire, jour par jour, nos excursions dans les lieux de la colonie les plus riches pour des naturalistes. Le récit de quelques-unes de ces courses suffira pour donner une idée de celles que nous avons faites dans les Barrancos, dans les forêts et sur les montagnes qui environnent Guimar, Candelaria, la Laguna, l'Orotave et Sainte-Croix.

En arrivant dans cette dernière ville, chacun de nous était impatient de parcourir les montagnes qui la cernent. Nous partîmes le 15 novembre à six heures du matin, avec des vivres et l'attirail nécessaire. Le capitaine était à notre tête. Après avoir traversé plusieurs ravins, franchi plusieurs monticules, nous arrivâmes à neuf heures au pied d'une montagne cultivée jusqu'au tiers de sa hauteur. En partant, nous avions cru n'en être éloignés que d'une demi-lieue, et cependant nous marchions depuis trois heures pour l'atteindre. Là, chacun se dispersa pour suivre l'objet particulier de ses recherches. Je pris ma route le long de l'aqueduc dont j'ai parlé, qui con-

(1) Journal de Physique, messidor an 12.

duit l'eau à Sainte-Croix. On a tracé parallèlement à cet aqueduc, un sentier large de six à dix décimètres, qui suit la même direction. Ce chemin, que je préférai aux autres, me procura l'avantage de trouver plusieurs plantes, et d'examiner à mon aise la forme et la direction singulière de ces montagnes volcaniques. Toutes les laves dures et noirâtres qui les composent, sont entassées confusément, par couches horizontales ou inclinées. On remarque la même irrégularité dans les fentes dont elles sont fracturées. De loin, ces montagnes, élevées au moins de deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, présentent l'aspect d'une triste nudité : vues de près, elles offrent au botaniste des euphorbes, des fougères, des aroïdes, des renoncules, des rubiacées, des graminées, etc. Nous continuâmes nos recherches jusqu'au soir, et si la lune ne nous eût pas prêté son flambeau, nous aurions fait plusieurs chutes dans les sentiers raboteux des montagnes.

Quelques jours après, je partis seul, et je parcourus jusqu'au soir une partie des montagnes au nord-ouest de Sainte-Croix. Après quatre heures de marche, j'atteignis le sommet d'une des plus élevées. Là, je découvris

un nouvel horizon. Un plateau de plusieurs hectares carrés, couvert de cultures et de troupeaux de chèvres, me frappa d'autant plus, que les flancs escarpés de la montagne sont à peine revêtus de quelques euphorbes. Du milieu de ce plateau s'élèvent çà et là d'autres montagnes, qu'on ne peut voir de Sainte-Croix. Cette excursion me donna des notions plus exactes sur l'intérieur de l'île et sur l'activité de ses infatigables cultivateurs.

Quand on considère les immenses travaux qu'ils ont dû employer pour fertiliser ces montagnes de laves; transporter sur leur sommet, élevé de sept à huit cents mètres, des troupeaux, des habitations; tracer des routes sur leurs flancs; disputer aux torrents un peu de terre végétale...., on voit combien l'industrie, aiguillonnée par le besoin, peut surmonter d'obstacles.

J'ai souvent dirigé mes courses vers une chute d'eau située à un quart de lieue de Sainte-Croix. Le torrent qui forme cette cascade, se précipite au fond d'un ravin qui aboutit à la mer. L'eau en tombant sur les rochers fait entendre un bruit éclatant et forme un nuage de vapeurs, dont chaque globule réfléchissant les rayons du soleil,

emprunte les couleurs de l'arc-en-ciel.

Au nord de la Laguna, une vaste forêt, qui s'étend jusqu'à Taganana, au bord de l'Océan, recouvre plusieurs montagnes dont elle décrit toutes les sinuosités. J'avais déjà visité plusieurs fois cette mine féconde pour un naturaliste, lorsque plusieurs de mes amis me témoignèrent le désir de m'y accompagner : c'étaient Le Gros, l'abbé Porlier, le docteur Savignon, etc. M. de Villanueva, chez lequel j'occupais un appartement, instruit de notre dessein, eut l'honnêteté de nous donner un conducteur et de nous approvisionner en poulardes, en vin de malvoisie, en confitures, en pain, etc. Je me munis d'une serpette pour couper les rameaux des plantes, d'une houlette pour arracher leurs racines, d'une loupe pour observer leurs fleurs, de papier et de crayon pour les décrire, et d'une boîte en fer-blanc pour les y déposer.

Nous partîmes le 2 décembre 1796, et dirigeâmes notre course le long de l'aqueduc en bois. Depuis la Laguna jusqu'au pied de la forêt, la campagne est bien cultivée en blé, en pommes de terre, en lin, en lupins, etc. On voit aussi çà et là quelques pâturages dont la verdure frappe agréablement les yeux. Arrivés au pied de la forêt, nous fîmes halte pour déjeûner; jamais repas ne fut plus gai:

un tapis de verdure nous servait de nappe, le gazon de siéges; à nos côtés, l'aqueduc nous offrait une boisson fraîche, et le murmure de l'eau, qui coulait sous une voûte d'arbrisseaux entrelacés, en tombant de cascades en cascades, portait dans nos cœurs le plaisir d'une douce harmonie. Nous portâmes plusieurs tostes à l'inaltérable amitié de la France et de l'Espagne, qui n'auraient jamais dû séparer leurs intérêts communs; à la gloire de nos intrépides et vaillants défenseurs, dont le courage héroïque a cueilli tant de fois les lauriers de la victoire, etc. Ces tostes furent terminés par des chants, et je vis avec plaisir que nos bons Espagnols, qui ne pouvaient s'entretenir avec nous en français, connaissaient nos meilleurs hymnes guerriers, en les chantant correctement. Jamais les échos de cette forêt n'avaient retenti de semblables accents. Nous passâmes une journée délicieuse, embellie tour à tour par la botanique, Bacchus et l'amitié. Je revins, le soir, avec une ample moisson de plantes.

Quelques jours après, je retournai dans la forêt, et au lieu de suivre le sentier ordinaire de l'aqueduc, j'en pris un autre plus riche en végétaux, plus pittoresque, mais plus dangereux que le premier. La pente des mon-

tagnes est si rapide , et l'on découvre fréquemment des précipices si profonds, qu'il faut sans cesse avoir l'œil à ses pieds pour ne pas faire des chutes de cent cinquante à deux cents mètres.

Je frémis encore lorsque je me rappelle le péril extrême que j'ai couru dans cette herborisation. Un arbuste fleuri (1), implanté obliquement dans un rocher, penchait sa tête rouge et verte sur les bords d'un ravin à pic, au fond duquel je distinguais à peine un troupeau de chèvres. Il fallait, pour atteindre cet arbuste, descendre et m'appuyer sur son tronc. Je n'hésitai pas; mais tandis que j'avançais la main pour saisir un rameau en fleur, l'appui fragile sur lequel j'étais soutenu, se brisa sous mes pieds : c'en était fait de moi si, au premier craquement que j'entendis, je n'avais promptement empoigné une racine de laurier qui se trouvait à mes côtés. Le danger me rendit agile, et je m'élançai sur le rocher, où je restai au moins trois minutes palpitant d'effroi. Enfin, ayant repris mes sens, je coupai une branche, à l'aide de laquelle j'atteignis facilement le *parietaria* qu'une seule racine tenait suspendu au rocher.

(1) *Parietaria arborea* L'hérit.

Le 19 décembre 1796, Baudin, accompagné d'Advenier, Gonzalès, Mauger, Riedlé, et de Bonnefoi, élève de la marine, entreprit le voyage du Pic. Malgré la rudesse des sentiers, le froid, le vent et les neiges qu'ils recontrèrent à deux mille mètres d'élévation, ces intrépides voyageurs parvinrent au pied du mamelon qui couronne la montagne ; mais tous leurs efforts ne purent les porter au sommet, ni vaincre l'obstacle que leur opposait une immense calotte de glaces inaccessibles. Ils coururent les plus grands dangers dans cette expédition un peu téméraire.

Lors de notre premier voyage à l'*Orotave*, Le Gros et moi nous partîmes de *Durasno* le 15 février 1797, à sept heures, avec des vivres pour toute la journée, et nous dirigeâmes notre marche vers la montagne Verte, qui forme une chaîne longue et très-haute, entre le Pic et l'Orotave. Notre intention était d'en atteindre le sommet. Nous eûmes l'imprudence de choisir les sentiers qui paraissaient aller directement au but, et de quitter la voie ordinaire, plus longue et plus tortueuse. Après avoir traversé plusieurs vignobles, des champs ensemencés, et franchi avec peine une multitude de ravins profonds, nous nous éga-

râmes dans un taillis de lauriers et de bruyères. Quelques bergers, qui nous aperçurent, étonnés de voir des étrangers dans ces déserts, accoururent pour venir nous avertir que cette route était impraticable, et que nous courions risque d'y passer la nuit. Enfin, parvenus au pied de la montagne, nous entreprîmes de grimper au sommet; mais, à trois heures, nous n'étions encore qu'aux deux tiers : le reste est un roc à pic et presque nu, d'où pendent de droite et de gauche des escarpements de plus de cent mètres de profondeur. La prudence ne permettant pas d'aller plus loin, nous descendîmes et revînmes à *Durasno* par la route ordinaire qui conduit au port l'Orotave, à travers des plaines bien cultivées.

Indication des substances minérales que j'ai recueillies à Ténériffe, sur les montagnes, dans les ravins et aux bords de l'Océan (1).

Lave argilo-ochreuse, presque calcinée et décomposée, contenant des cristaux de schorl noir.

---

(1) Lorsque nous appareillâmes des Canaries, je déposai entre les mains de M. Cambreleng,

Basalte ligneux. — Autre de couleur noire.

Lave paresseuse très-pesante,de couleur noire, à grandes cellules, vides, irrégulières.

Pyroxène noir, mélangé avec une lave argileuse, rouge et dure.

Lave compacte d'un gris noirâtre, dans laquelle on remarque de très-petits globules de chrysolite, d'un jaune verdâtre.

Grès roulé, dont la surface est recouverte par un verre blanc transparent, volcanique.

Trap noir.

Brèche volcanique, formée de fragments de pierre ponce blanchâtre, liés par une lave terreuse, friable, d'un gris fauve.

---

dont j'ai déjà parlé, deux caisses remplies des minéraux relatés dans ce chapitre. Depuis mon retour en France, j'ai reçu ces caisses, que cet homme estimable m'a expédiées par un bâtiment neutre. Mon collègue Advenier, chargé spécialement de la minéralogie, a aussi rédigé sur celle de Ténériffe un mémoire rempli d'observations précieuses, et qui est déposé dans les cartons de l'administration du Muséum d'histoire naturelle. Si cet estimable collègue n'avait pas été enlevé à Saint-Domingue par une mort prématurée, il aurait publié lui-même le résultat de ses travaux sur la géologie de Ténériffe.

Lave compacte, recouverte par une pierre coquillère calcaire.

Grenats de couleur rougeâtre, enveloppés dans une lave compacte, noirâtre.

Lave poreuse, noirâtre. L'intérieur de quelques-uns des vides est rempli de petits globules de spath blanc; d'autres sont pleins d'ochre ferrugineux-jaunâtre, friable.

Trap vert, glanduleux, contenant des cristaux de feld-spath.

Scorie noire, recouverte d'une couche très-mince d'une espèce de laitier de couleur brunâtre.

* Lave d'un gris bleuâtre, argileuse, peu dure, cellulaire, à pores fins et rapprochés, remplis en partie par du spath blanc.

Lave spongieuse, noire, légère.

Lave cellulaire brunâtre, pesante. Les cavités sont tapissées d'une substance d'un vert-jaunâtre, qui a beaucoup de rapport avec la chlorite terreuse.

Pierre-Ponce.

Lave compacte contenant des cristaux d'amphibole.

Lave compacte noire, contenant de la chrysolite en grains irréguliers, d'un vert-jaunâtre, et des cristaux d'amphibole.

Lave argileuse légère.

Lave cellulaire et argileuse, d'un gris noirâtre, dont les cavités sont en partie tapissées de zéolite.

Id., plus compacte.

Lave cellulaire argileuse, d'un brun clair tirant sur le violet, à cavités remplies de globules de spath calcaire blanc.

Granit composé de feld-spath, quartz, grenats et amphibole.

Roche argileuse contenant des cristaux de feld-spath et d'amphibole.

Basalte compacte jaunâtre, en partie décomposé.

Roche porphyritique grisâtre.

Grès micacé et stratifié.

CHAPITRE XIII.

Zoologie.

Ténériffe doit au voisinage de l'Europe, et à des relations fréquentes avec la métropole, une partie de ses animaux domestiques : le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf, le porc, la brebis, la chèvre, le chien, le chat, le dindon, le coq, l'oie, le canard, le pigeon, etc.; mais ces animaux se sont peu multipliés sur un sol dont la fertilité ne répond pas à la température du climat. L'âne, le porc et la chèvre, forment les espèces les plus nombreuses. Les chevaux, quoique maigres et petits, sont vigoureux (1). L'Afrique lui a donné le chameau. Quant aux animaux sauvages, on trouve parmi les

(1) La race des chevaux qui se trouve aux îles est celle de Barbarie, c'est-à-dire la meilleure après la race des chevaux arabes.

Le mélange de ces chevaux avec les ânes, qui sont aussi de belle race dans ces mêmes îles, produit de très-bons mulets, d'une grande utilité dans un pays de montagnes. (S.)

Mammifères.

La souris, le rat, le lapin, et deux espèces de chauve-souris, dont une très-petite (1).

Reptiles.

Le lézard gris, plus gros et plus agile que celui de France; la renette verte et la grenouille des bois.

Oiseaux (2).

L'épeiche, ou pic varié. *Picus medius* (3).

---

(1) Il faut ajouter à cette liste des quadrupèdes que nourrissent les Canaries, la chèvre et le chat sauvages. M. Ledru a déjà fait mention, pag. 38 et 45, du cerf et du chevreuil. (S.)

(2) Les oiseaux indiqués dans cette notice ont été recueillis par mon collègue Mauger, et sont presque tous déposés dans les galeries du Muséum national d'histoire naturelle. J'ai désigné ces derniers par une *. Les noms latins sont tirés du tableau rédigé par Daudin (in-16; Paris: Plassan, an 10). Les oiseaux de passage viennent de la côte d'Afrique, et y retournent lors de leurs émigrations périodiques.

(3) M. Latham, célèbre ornithologiste anglais, assure positivement que l'épeiche à tête rouge (*picus medius*) est l'epeiche commun (*picus major*) dans le jeune âge. Buffon pensait aussi que

* Le vautour-ourigourap. *Vultur-ourigourap*, Buffon, pl. enlum. 427 (1).

* Le petit vautour ou vautour blanc.

---

ces deux oiseaux ne sont que des variétés de la même espèce. L'on ne peut guère douter, d'après les observations de Latham, que ce grand naturaliste n'ait porté en cette occasion, comme en presque toutes les autres, un jugement certain. Les espèces sont assez multipliées dans la nature, sans en augmenter le nombre par des coupures sans réalité. En isolant l'épeiche à tête rouge, M. Ledru a suivi l'opinion de la plupart des ornithologistes modernes, mais je ne la crois pas fondée. (S.)

(1) La planche enluminée, n° 427 des oiseaux de l'histoire naturelle de Buffon, représente le vautour de Malte (*vultur fuscus* Lath.). Ce vautour est le même que celui d'Egypte (*vultur percnopterus*), auquel je trouve de nombreux rapports de conformité avec l'ourigourap. Mais Buffon n'a point connu l'*ourigourap* proprement dit, soit que l'on considère cet oiseau comme une espèce distincte et séparée, soit qu'il ne paraisse, ainsi que je le crois, qu'une très-légère variété du vautour d'Egypte. C'est à Levaillant qu'est due la première, et jusqu'à présent la seule description de l'ourigourap (*oiseaux d'Afrique*). Le nom un peu barbare que ce voyageur a laissé au vautour dont

Vultur leucocephalus. Partie intérieure de la tête jaune, bec brun, extrémité des ailes noire; cinq pieds d'envergure (1).

L'épervier. *Nysus vulgaris.*

Un petit oiseau de proie, à plumage rougeâtre, et ressemblant à l'épervier (2).

La buse, d'un brun-foncé-noirâtre. *Buteo vulgaris.*

---

il est question, est celui que lui donne une peuplade de la pointe méridionale de l'Afrique; et ce mot signifie, dans la langue des Namaquois, *corbeau blanc.* Le plumage de l'ourigourap est en effet d'un blanc terne, à l'exception des pennes des ailes, qui sont noires. L'existence de cet oiseau dans les îles Canaries me confirme de plus en plus dans l'opinion que j'ai émise dans mon édition de Buffon, sur l'identité d'espèce du vautour de Malte, du vautour d'Egygte et de l'ourigourap. (S.)

(1) Espèce voyageuse qui se montre en été sur les Alpes et les Pyrénées. C'est dans cette dernière chaîne de montagnes que M. de Lapeyrouse l'a observée et décrite. Les habitants du haut Comminges l'appellent *alimoche.* Ce vautour a des appétits encore plus dégoûtants que les autres oiseaux de son genre. (S.)

(2) Peut-être l'épervier commun dans son jeune âge, ou une espèce d'émerillon. (S.)

Le busard. *Circus æruginosus.*

* Le milan à queue fourchue très-longue. *Milvus vulgaris.*

La cresserelle. *Falco tinnuculus.*

L'effraye. *Strix flammea.*

* Une pie-grièche. Dos gris, ventre blanc, bec, côté des yeux, extrémité des ailes et dessus de la queue noirs (1).

La grive. *Turdus musicus.*

Le merle. *Turdus merula.*

L'étourneau. *Sturnus vulgaris.*

Le verdier. *Loxia chloris.*

Un pinson, plus gros et plus beau que celui de France, couleurs plus foncées. *Fringilla cælebs.*

Le serin des Canaries. *Fringilla Canaria* (2).

---

(1) Cette pie-grièche ne paraît différer que très-peu de la pie-grièche grise (*lanius excubitor.*) (S.)

(2) Suivant Blumenbach (Manuel d'hist. nat., 1803, I, 230), c'est au commencement du 16e siècle qu'on apporta pour la première fois le serin des îles Canaries en Europe; mais depuis ce temps il y est dégénéré en plusieurs variétés. La race primitive sauvage a le corps d'un gris brunâtre, la poitrine jaune, les plumes rectrices et remiges (1)

(1) Ces mots *rectrices* et *remiges* sont une mauvaise traduction des termes latins *rectrices* et *remiges*, dont Linnæus s'est

La linotte. *Fringilla linota.*
Le chardonneret. *Fringilla carduellis.*
Le tarin. *Fringilla spinus.*

---

verdâtres. De loin, on le prendrait pour la linotte d'Europe. La petite île de *Montana-Clara*, au nord de *Lancerote*, nourrit les serins les plus estimés des Canaries. Cet oiseau vole avec beaucoup de légèreté ; il s'apprivoise facilement. A Sainte-Croix, on voit peu de marchands et d'ouvriers qui n'aient leur serin en cage.

servi pour désigner les pennes de la queue et celles des aîles des oiseaux. Traduire, c'est tourner un ouvrage d'une langue en une autre (Dictionnaire de l'Académie). Or, je le demande, de quelle langue, à l'exception de la latine, sont les expressions *rectrices* et *remiges* ? Et si on voulait les tourner ou les traduire en français, ne devait-on pas dire les rames et les dirigeantes ? Les sciences sont assez embarrassées de mots peu usités, mais indispensables, et il est au moins superflu d'en créer de nouveaux qui n'ont ni sens ni utilité. C'est se rendre inintelligible sans aucun profit pour la science ni pour ceux qui l'étudient. L'emploi des deux termes prétendus français, *rectrices* et *remiges*, n'est, sous la plume de M. Ledru, qu'un acte de condescendance, une sorte de sacrifice au mauvais goût des nomenclateurs qui pullulaient à l'époque de son voyage, et dont, heureusement pour l'honneur de notre langue, on commence à faire justice. Les pennes des ailes, en latin *remiges*, les pennes de la queue, en latin *rectrices*, sont des expressions que tout le monde entend, et qui n'ont rien de barbare ni d'étranger à notre manière de parler. C'est ainsi que Buffon écrivait, et l'on est sûr de ne pas s'égarer en suivant un semblable modèle. (S.)

* Le soulcie. *Emberiza petronia.* Tache de jaune sous la gorge.

Le bruant. *Emberiza citrinella.*

* Le proyer. *Emberiza miliaria*, Buffon, pl. enlum. 233.

* Deux autres *Emberizes* non déterminés.

* Le corbeau. *Corvus corax.*

Le torchepot ou sittelle. *Sitta Europœa.*

* Une mésange bleue. *Parus cœruleus.* Plus foncée que celle d'Europe. Elle porte un cercle de plumes blanches sur la tête, et ressemble à la petite charbonnière.

* L'alouette. *Alauda arvensis.*

Le bec-figue. *Sylvia ficedula.*

* Le rouge-gorge. *Sylvia rubecula.* Couleurs plus foncées que celui de France.

Le roitelet. *Sylvia regulus.*

* La fauvette à tête noire. *Motacilla atricapilla.* Buffon, 580.

* La fauvette à tête noire et à bord des yeux rouge. *Motacilla leucogastra.* (Mus. Paris.)

* La fauvette à tarses jaunes. *Motacilla sylvia.* Dessus des ailes d'un roux-fauve, dessus du corps gris (1).

---

(1) On connaît deux espèces de fauvettes dont les tarses sont jaunes : 1° la fauvette des roseaux (*motacilla arundinacea*) ; 2° la fauvette aux pieds

La lavandière blanche. *Motacilla alba.*

La bergeronnette grise. *Motacilla cinerea.*

La bergeronnette jaune. *Motacilla boarula.*

* Une bergeronnette à ventre jaune-foncé et à gorge noire.

* Une bergeronnette à ventre jaune-clair et à gorge blanchâtre.

* Une bergeronnette, à gorge et ventre blancs, séparés par une ligne noire.

L'hirondelle domestique. *Hirundo rustica.*

Le martinet noir. *Hirundo apus.* Ces deux espèces séjournent peu de temps à Téneriffe, et y peuplent rarement.

---

jaunes (*sylvia rubricata*) qui a été apportée de la Nouvelle-Galles du sud; mais leur description ne se rapportant point à celle de la fauvette à tarses jaunes des îles Canaries, il est nécessaire de changer la dénomination de celle-ci, afin de ne pas augmenter la confusion qui règne dans la nomenclature de ce genre d'animaux et de quelques genres voisins. Il conviendrait aussi de ne point appliquer à la fauvette des Canaries la dénomination spécifique *motacilla sylvia*, puisqu'elle est la désignation de la fauvette grise, dont les pieds ne sont pas jaunes. (S.)

La huppe. *Upupa epops.*

* Un pigeon sauvage ressemblant au pigeon colombier de France, mais nichant dans les rochers. *Columba œnas.*

* Un pigeon ramier moins gros que celui d'Europe. Bec rouge, dessus et côté du cou bronzés.

* La tourterelle d'Afrique. *Columba Afra.* Buffon, pl. enlum. 160.

* La gelinotte des sables. *Tetras arenarius.* Tête et jabot gris, dessous et côté de la gorge d'un rouge-fauve, avec des taches noires entre le jabot et le ventre (1).

* La perdrix rouge de roche. *Tetras petrosus.* Dessus de la tête d'un roux fauve, cercle des yeux rouge, gorge grise en dessous, et d'un brun taché de blanc aux deux côtés.

La caille. *Perdix coturnix.*

L'oiseau de tempête. *Procellaria pelagica.*

---

(1) La description de cette gelinotte n'est pas exactement conforme à celle que Pallas a donnée de la gelinotte des sables, qui vit dans le voisinage de la mer Caspienne (*Comment. de l'académie de Pétersbourg, tome* 19). Il me paraît que ces deux gelinottes forment des espèces distinctes, ou du moins des races différentes. (S.)

Le petrel-puffin. *Procellaria puffinus.*

L'hirondelle de mer. *Sterna hirundo.*

La petite hirondelle de mer. *Sterna minuta.*

* La mauve à manteau noir. *Larus marinus.* Tête, cou, queue et dessous du ventre blancs ; bec long , recourbé et rouge en dessous, dos et ailes d'un gris cendré, longues plumes noires et terminées par une tache blanche.

* Mauve...... Queue, ventre et dessous du cou blanc ; tête et dos gris, ailes d'un brun-noir, bec long recourbé, narines protubérantes et alongées.

* Mauve. Bec long, noir, légèrement recourbé , plumage d'un gris mélangé, plus foncésur le dos que sous le ventre.

La bécasse. *Scolopax rusticola.*

La bécassine. *Scolopax gallinago.*

Le bécasseau ou cul-blanc.

* Une alouette de mer venant des côtes d'Afrique , et plus petite que cellede France.

La barge aboyeuse. *Scolopax totanus.*

La grande barge rousse. *Scolopax œgocephala* (1).

---

(1) Pour compléter l'ornithologie des îles Canaries, il faut ajouter à cette liste très-bien faite par

Mollusques (1).

Limaces. Les mêmes qu'en Europe. Les plus communes sont la noire, la rouge, la cendrée et l'agreste. On trouve ces limaces dans les vignes, les jardins et dans la plaine de la Laguna.

Porcelaine souris. *Cypræa lurida* L.

Le sabot couleur variée. *Turbo variegatus* Gm. 3608.

Adanson indique cette coquille univalve au sommet des montagnes, à plus de 1000 mètres d'élévation, et la désigne sous le nom de *Pouchet*. (Voyage au Sénégal, pag. 18, pl. 1; Gen. 5, fig. 2.)

M. Ledru, deux autres espèces, dont il a déjà fait mention aux pages 38 et 47 de cet ouvrage). Ce sont :

L'outarde. M. Ledru ne dit pas de quelle espèce ;

Le faisan (*phasianus colchicus*), commun à Lancerote et à Fortaventure. (S.)

(1) Le tableau suivant des animaux sans vertèbres est rédigé d'après le systême de Lamarck. Il présente, dans l'ordre méthodique établi par ce savant naturaliste, les animaux observés ou recueillis à Ténériffe par le capitaine Baudin, par Mauger et Le Villain, et ceux que j'y ai reconnus moi-même.

Testacule haliotoïde. *Testacula haliotoïdes.* Fab. — Roissy, Hist. nat. des Mollusq. 5, 253.

Cette espèce vit sous les pierres, et bouche avec sa coquille le trou par lequel elle est entrée. Elle sort la nuit pour chercher sa nourriture (Mauger) (1).

---

(1) M. Bory de Saint-Vincent a observé, dans la rade de Sainte-Croix, les espèces suivantes de vers. (Essais sur les Iles Fortunées, page 370) :
Néréide verte (*nereis viridis.*)
Actinie brune (*actinia rufa.*)
Actinie rouge (*actinia crassicornis.*)
Sèche.......
Méduse......
Méduse pélagique (*medusa pelagica.*)
Etoile rougeâtre (*asterias rubens.*)
Etoile......
Etoile violette (*asterias violacea.*)
Asterias seposita ? Syst. nat. XIII.
Oursin mangeable (*echinus esculentus.*)
Gland de mer (*lepas balanus.*)
Lepas balanoïdes L.
Lepas testudinarius Mull. Lud. ulr., 467, n° 4.
Madrépore branchu (*madrepora amua.*)
Eponge......
Eponge dichotome (*spongia dichotoma.*)
Flustre foliacé (*flustra foliacea.*)

Crustacées.

Pagure bernard. *Pagurus bernardus.*

Pagure strié. *Pagurus striatus.* Au bord de l'Océan, près de Candelaria.

Cloporte aselle. *Oniscus asellus* L.

Cloporte psorique. *Oniscus psora* L.

Cloporte épineux. *Oniscus spinosus* F.

Ces deux derniers se trouvent sur les rochers baignés par l'Océan.

Forbicine argentée. *Forbicina argentea* Lam.

Flustre tronqué (*flustra truncata.*)
Flustre papyracé (*flustra papyracea.*)
Flustre velu (*flustra pilosa.*)
Tubulaire......
Tubulaire muscoïde (*tubularia muscoïdes.*)
Coraline cactière (*corallina opuntia.*)
Coraline officinale (*corallina officinalis.*)
Sertulaire fluette (*sertularia pumila.*)
Sertulaire tamaris (*sertularia tamarisca.*)
Sertulaire mélésine (*sertularia melezina.*)
Sertulaire cupressine (*sertularia cupressina.*)
Sertulaire plume (*sertularia pluma.*)
Sertulaire antennine (*sertularia antennina.*)
Pilotes ou savonnettes de mer (*alcyoniuum, sivè vesicaria magna* Ellis). Ce sont des amas d'œufs de murex. (S.)

Les insectes que Baudin et Mauger ont apportés de Ténériffe, ornent maintenant les galeries du Muséum. Je les ai désignés par une *. La plupart ont été déterminés par M. La Treille. Je dois des remercîments à ce savant entomologiste, qui a bien voulu me communiquer une partie de son travail.

Arachnides.

Araignée fasciée. *Aranea fasciata* F.

Araignée à six yeux. *Aranea sexoculata* L.

Araignée domestique. *Aranea domestica* L.

(Note communiquée par un médecin de Ténériffe.)

Mitte des ulcères. *Acarus scabiei* L.

Mitte des bœufs. *Acarus reduvivus* L.

Mitte espagnole. *Acarus hispanus* L.

Mitte-tique des chiens. *Acarus ricinus* L.

Mitte-ciron. *Acarus siro* L.

Pou du bœuf. *Pediculus bovis* L.

Pou du Goëland. *Pediculus sternæ* L.

En général les mammifères et les oiseaux de Ténériffe nourrissent, comme ceux d'Europe, des insectes parasites.

Scolopendre malfaisante. *Scolopendra morsitans* L.

Son corps, long de seize centimètres, est d'un brun-verdâtre au bord postérieur des anneaux; pattes jaunâtres.

INSECTES.

1° *Coléoptères.*

* Scarabé-silène. *Scarabæus-silenus mas* Oliv.

* — variété du même.

Bousier rougeâtre. *Copris rubidus* Oliv.

Bousier sept-taches. *Copris septem-maculatus* Oliv.

Bousier antenor. *Copris antenor* Oliv.

Bousier panisque. *Copris paniscus* Oliv.

Bousier bison. *Copris bison* Oliv.

Mauger a observé ces bousiers sur la route de Sainte-Croix à l'Orotave, la plus fréquentée de l'île.

Hanneton commun. *Melolontha vulgaris* Fab.

Cétoine limbée. *Cetonia lymbata* Fab.

Cétoine bronzée. *Cetonia æruginosa* L.

Dermeste des fourrures. *Dermestes pollio* L.

* Bouclier échancré. *Sylpha lunata* Fab.

Il en diffère par quelques nuances légères.

Gyrin nageur. *Gyrinus natator.* Dans le torrent qui court de la Laguna à Sainte-Croix.

Dytique des marais. *Dyticus uliginosus* Fab., *ib.*

* Carabe. Neuf espèces indéterminées.

* Lebie. Longueur, trois lignes ; finement ponctué, alongé, étroit, un peu velu ; yeux cendrés, corcelet presqu'en cœur tronqué, élytres ponctuées.

* Elaphre.

* Staphilin.

* Ptine sillonné. *Ptinus sulcatus* Fab.

* Bupreste. Plusieurs espèces.

* Apalux.

* Opatre des sables. *Opatrum arenarium.*

* Tenebrio. Deux espèces.

* Blaps buprestoïdes. *Blaps buprestoides* Oliv.

* Pimelie muricate. *Pimelia muricata.*

Capricorne africain. *Cerambix afer* Fab.

* Capricorne. Trois autres espèces.

Lamie pédestre. *Lamia pedestris* Fab. Commune sur l'*euphorbia canariensis.*

* Callidée.

* Lepture.

* Trogossite bleue. *Trogossita cœrulea* Oliv.

* Chrysomèle. Deux espèces.

* Charanson. Cinq nouvelles espèces.

* Brachycère. Nouvelle espèce, d'un brun-noirâtre ; yeux cendrés, antennes et pattes d'un brun-rougeâtre, élytres faiblement striées.

* Casside jaune. *Cassida flava* Fab.

* Coccinelle à cinq points. *Coccinella quinquepunctata* Fab.

2° *Orthoptères.*

Forficule auriculaire. *Forficularia auricularia* L.

Forficule gigantesque. *Forficularia gigantea* Fab.

Forficule denté. *Forficularia dentata* Fab.

Blatte kakkerlac. *Blatta Americana* L. Moins commune qu'aux Antilles, d'où elle a été apportée par les vaisseaux.

* Grillon en maillot. *Gryllus fasciatus.*

(Note communiquée par un médecin de Ténériffe.)

Criquet. *Acrydium asl. subulato.*

Criquet émigrant. *Acrydium migratorium* Oliv.

Criquet luride. *Acrydium luridum* Fab.

Criquet ferrugineux. *Acrydium ferrugineum.*

L'habitant de Ténériffe n'aurait point à redouter ces sauterelles, qui sont étrangères à son sol (les trois dernières espèces), si les vents d'est ou de sud-est ne les transportaient quelquefois aux Canaries, après avoir traversé les sables brûlants de l'Afrique équinoxiale. On voit alors des essaims innombrables de sauterelles, de criquets, s'abattre dans les campagnes, dévorer en peu de jours les feuilles, les pampres, les fruits même, et détruire les restes de la verdure. L'historien Viera fait une peinture effrayante de ces fléaux dévastateurs. Il cite entre autres ceux qui ont désolé les Canaries en 1588 et en 1759.

Mante superstitieuse. *Mantis superstitiosa* Fab. Sur les orangers. Quelques autres espèces du même genre, dont l'une se trouve sur le *globularia salicifolia,*

3° *Nevroptères.*

Demoiselle rouge. *Libellula rubiconda* L.

Demoiselle variée. *Libellula variegata* F.

Le long du canal de la Laguna, dans la plaine.

5° *Hymenoptères.*

* Ichneumon : 6 espèces indéterminées.

* Ophion jaune. *Ophion luteus* Fab.

Evanie appendigastre. *Evania appendigaster* Fab. Assez fréquente sur les orangers.

* Sphex.

* Hylœus Fab. Deux espèces.

Abeille à miel. *Apis melliferra* L.

6° *Lepidoptères.*

* Sphinx. Espèce nouvelle voisine du Sphinx de la garance.

* Sphinx du tithymale. *Sphinx euphorbiæ* L.

* Sphinx du liseron. *Sphinx convolvuli* L.

* Sphinx de la vigne. *Sphinx vitis* Fab.

* Sphinx du caille-lait. *Sphinx stellatarum* L.

* Papillon belle-dame. *Papilio cardui* L.

* Papillon du chou. *Papilio brassicæ.*

* Papillon argia ? *Papilio argia ?* Fab.

* Papillon belia. *Papilio belia* L.

* Papillon citron. *Papilio rhamni* L.

* Papillon. Nouvelle espèce voisine du satyre.

* Papillon argus. *Hesperia* Fab. Trois espèces nouvelles.

* Papillon grand porte-queue. *Papilio machaon* L. Commun.

* Papillon chrysipe. *Papilio chrysippus* L.

Bombice, ver à soie. *Bombix mori* L.

7° *Diptères.*

Mouche stercoraire. *Musca stercoraria* L.

Mouche du vinaigre. *Musca cellaris* L.

Mouche météorique. *Musca meteorica* L.

Mouche des latrines. *Musca serrata* L.

Mouche bleue de la viande. *Musca vomiforia.* L.

Mouche carnassière. *Musca carnaria* L.

8° *Aptères.*

* Buccin cordonné. *Buccinum reticulatum* L.

Addition à l'histoire des îles Canaries,

Par M. Sonnini.

Dans un pays qu'aucune rivière, qu'aucun ruisseau un peu considérable n'arrose pendant toute l'année; qui n'est humecté par aucun lac, par aucun étang, par aucune mare; dont le sol enfin laisse à peine échapper quelque source d'une eau dure et crue qui ne suffit pas toujours aux besoins des habitants (1), on ne doit pas être surpris de ne point trouver dans l'énumération des animaux que la nature a placés sur une terre desséchée, ceux d'une classe presque partout nombreuse en espèces et en individus. Les naturalistes voyageurs qui ont visité les îles Canaries, ne font pas mention de poissons d'eau douce, et il

(1) « On dit que, faute d'eau, les bestiaux sucent, » pour se désaltérer, les racines d'une plante » nommée *yamona*, qui me paraît devoir être » l'asphodèle; ou qu'ils boivent de l'eau de mer. » Cette dernière façon de satisfaire à la soif n'est » pas sans exemple dans quelques îles de la mer » du Sud. » (Bory Saint-Vincent, *Essais sur les îles Fortunées*, page 220.)

paraît certain qu'il n'en existe pas dans ces îles (1). Cependant les auteurs espagnols qui ont écrit l'histoire des Guanches, disent que ces anciens habitants des îles Canaries pêchaient les poissons de leurs mers et de leurs rivières (2). Il est probable que la disette d'eau n'était pas aussi grande anciennement qu'elle l'est de nos jours. Les montagnes, couvertes en partie par des forêts épaisses, devaient rendre les pluies moins rares et plus abondantes, tandis que le sol de ces mêmes montagnes revêtues peut-être d'une couche vol-

---

(1) « Je n'ai pas eu occasion de voir les poissons du pays, je ne sais pas même s'il doit y en avoir d'eau douce. Corneille, d'après les voyageurs, parle des poissons des Canaries; mais on ne peut rien connaître au peu qu'il en dit. On trouve à ce sujet une notice très-plaisante dans la compilation intitulée : *Abrégé de l'Histoire des Voyages*, où il est dit *qu'on estime assez aux Canaries une sorte d'anguille qui a six ou sept queues longues d'une aune, jointes à un corps qui a une tête de même longueur* ». (Bory de Saint-Vincent, *Essais sur les îles Fortunées*, page 364.)

(2) Fragments d'un voyage en Afrique, par M. Golberry, 1802, tome I, page 89.

canique moins dure et moins épaisse, se laissait facilement pénétrer par les eaux qui pouvaient former, dans le sein de la terre, des réservoirs assez vastes pour fournir sans interruption au cours des rivières dont le lit est à présent à sec. Replanter des arbres dans tous les lieux les plus élevés, susceptibles de végétation, dans les interstices que laissent les rochers basaltiques, c'est, comme l'a très-bien observé M. Ledru, le seul moyen de changer l'aspect des îles Canaries, et de ramener cette fertilité, cette fraîcheur, cette abondance qui leur méritèrent jadis la brillante qualification d'*îles fortunées*.

La mer profonde qui baigne et sépare ces îles, n'offre pas de grandes ressources pour la pêche. Les habitants vont en chercher de plus assurées sur les côtes basses et poissonneuses de l'Afrique. Ce n'est guère qu'au printemps qu'ils peuvent s'occuper avec fruit de jeter leurs lignes et de tendre leurs filets sur les bords de leur patrie, lorsque les maquereaux s'y rendent en troupes innombrables. Leur méthode la plus ordinaire de faire cette pêche avec avantage, consiste à se munir de flambeaux, dès que la nuit a répandu son obscurité sur une mer tranquille, et à se disperser

dans des canots à quelque distance de la terre ; ils s'arrêtent de temps en temps, tiennent leurs flambeaux au-dessus de la surface des eaux, de sorte que la lumière les éclaire sans les éblouir, et aussitôt qu'ils voient les maquereaux rassemblés autour des feux, ils jettent leurs filets, et ramènent bientôt leurs canots chargés de poissons. Au reste, le maquereau des Canaries n'est pas, suivant Adanson, de la même espèce que celui que l'on voit sur les côtes de l'Europe; il est moins large et plus petit, quoique fort alongé ; sa peau est d'un blanc foncé sur le dos, argentée sur le ventre et agréablement marbrée ; sa chair est blanche et ferme, un peu sèche à la vérité; mais quoiqu'inférieure à celle des maquereaux d'Europe, elle ne laisse pas d'être d'un bon goût (1).

La culture de la vigne qui donne le vin parfumé, connu sous le nom de *Malvoisie des Canaries*, est à peu près la même que sur la Côte-Rôtie, au bord du Rhône. De petits murs formés de pierres non liées par du mortier, et élevés de distance en distance en travers de la colline, servent à retenir les terres

(1) Adanson, Voyage au Sénégal, page 7.

ainsi que l'humidité précieuse dont les imbibent les eaux de pluie, en même temps qu'ils conservent et augmentent la chaleur par la réflexion des rayons du soleil. Quoique sans solidité apparente, ces murailles peu exhaussées sont rarement enlevées par les pluies, parce que les eaux surabondantes trouvent un passage entre des pierres mal jointes ; mais si la violence des orages vient à rompre des digues dont la faiblesse même fait la solidité, le mal est bientôt réparé : on peut même le prévenir, dit Adanson, en faisant régner au-dessus du mur le plus élevé un cordon de grosses pierres un peu inclinées, pour rompre la force des eaux et les détourner (1).

L'opinion la plus généralement reçue, fait considérer l'Archipel des Canaries comme les restes d'un déchirement immense qui l'a séparé du continent de l'Afrique; comme l'extrémité d'une terre bouleversée par les flots et engloutie dans la profondeur des gouffres de l'Océan. Des physiciens ont cru devoir réfuter cette opinion, et rejeter toute idée d'une semblable catastrophe dans cette partie du globe. Les naturalistes de la dernière expédition du capitaine Baudin, ont discuté avec

---

(1) Voyage au Sénégal, page 10.

beaucoup de talent, la question de l'antique réunion des îles Canaries et du continent, ou l'existence de l'Atlantide des anciens; et le résultat de cette discussion est qu'une différence absolue et générale entre la constitution des îles Atlantiques et celle des continents voisins, doit exclure toute idée d'origine commune, ou même d'ancienne réunion; que l'hypothèse dans laquelle on veut considérer les îles Atlantiques comme les débris d'un ancien continent, n'est pas soutenable; car, ajoutent ces savants voyageurs, toutes ces îles étant exclusivement volcaniques, il faudrait ou supposer que l'Atlantique était un continent entièrement volcanique, ou bien que les seules parties volcaniques de ce continent ont été respectées par la catastrophe qui l'a englouti. Or, l'une ou l'autre supposition est également dénuée de vraisemblance (1).

Quelque fondé que paraisse ce raisonnement, il ne suffit pas, ce me semble, pour effacer entièrement les doutes que laissent dans l'esprit le témoignage de l'antiquité, l'analogie qui existe entre l'Archipel des

(1) Voyage de découvertes aux Terres australes, etc., rédigé par M. Péron, page 24.

Canaries et d'autres groupes d'îles que l'on sait positivement avoir fait autrefois partie des continents ; enfin des rapports évidents entre les Aborigènes des Canaries et les peuples de l'Afrique. Dans le nombre de ces derniers rapports, on doit distinguer, comme un des plus curieux, l'usage d'embaumer les morts, espèce de culte religieux et touchant, qui honore encore plus celui qui le rend que celui qui en est l'objet. L'art de préparer les momies, perfectionné par les anciens Egyptiens, était pratiqué par les Guanches, ce peuple doux et sage qui habitait les îles Canaries, et dont l'histoire, transmise par plusieurs écrivains espagnols, a été recueillie avec beaucoup d'intérêt par M. Bory de Saint-Vincent (1). Il existe encore aux Canaries, comme dans les souterrains de l'Egypte, plusieurs dépôts de momies humaines. Un voyageur moderne a donné une description d'une de ces momies des Guanches, que M. le marquis de Branchiforte, gouverneur général, avait mise à sa disposition. Cette momie était celle d'un homme, et la description que M. Golberry en a faite, peut jeter un grand

(1) Essais sur les îles Fortunées.

jour sur les méthodes d'embaumement en usage chez les différentes nations de l'antiquité.

« Du sommet du crâne au bas du talon, » dit M. Golberry, la momie avait cinq pieds » dix pouces. Les traits du visage étaient en- » core apparents. Les cheveux étaient noirs, » bien longs et bien conservés ; ils se déta- » chaient cependant fort aisément de la tête. » La mâchoire était garnie de trente-deux » dents, si bien fixées dans leurs alvéoles, » qu'on ne pouvait les en extraire qu'avec » effort, et au moyen d'un instrument.

» La peau, bien conservée sur tout le » corps, était sèche, mais souple ; sa couleur » était d'un brun foncé ; le dos et la poitrine » étaient couverts de poil ; le ventre et la poi- » trine remplis d'enveloppes d'une graine : » ces enveloppes étaient blanches et légères, » et à peu près de la grandeur des grains de riz.

» Cette momie était enveloppée et serrée » comme un enfant au maillot, dans trois » tours de bandelettes larges de trois pouces » et quelques lignes, faites de peau tannée de » bouc ou de chèvre.

» Suivant la tradition accréditée dans le » pays, les prêtres Guanches suivaient, pour » leurs embaumements, la méthode suivante.

» Tout l'humide de la tête et les entrailles » se tiraient. On lavait ensuite le corps dans » une lessive d'écorce de pin ; on l'oignait » avec du beurre ou de la graisse bien chaude, » qu'on avait fait bouillir avec des herbes » fortes et odoriférantes, telles que la sauge » et la lavande, ou d'autres plantes aromati- » ques naturelles au pays, puis on laissait » sécher le corps au soleil : le corps bien » séché, on réitérait les mêmes opérations, » et on le faisait sécher de nouveau, jusqu'à » ce que le cadavre fût bien pénétré de la » graisse aromatisée; et ce n'était que quand » le corps était devenu fort léger, que l'opé- » ration devenait parfaite.

» Alors on l'enveloppait dans les trois tours » de bandelette, et la momie était portée, » avec des cérémonies funèbres, dans la ca- » verne où elle devait rester, et où on la pla- » çait debout dans sa niche (1). »

Le même voyageur fournit d'autres pré-somptions sur l'ancienne réunion des îles Canaries avec le continent, ou, si l'on

---

(1) Fragments d'un voyage en Afrique, par M. Golberry, chap. 2, pages 94 et suiv.

veut, de l'existence de l'Atlantide de Platon, dans des temps reculés ; et il tire ces présomptions de la nature même des portions de cet antique continent, qui subsistent aujourd'hui. Je rapporterai les observations de M. Golberry, parce que, bien qu'opposées à celles des derniers naturalistes qui ont voyagé avec le capitaine Baudin, elles acquièrent un nouveau poids par la qualité d'ingénieur qu'avait M. Golberry, et conséquemment par l'habitude qu'il avait contractée de ces sortes de remarques. J'avoue qu'autant qu'il est possible de porter un jugement certain au sujet de faits enveloppés dans l'obscurité des temps, je serais plus tenté d'adopter l'opinion qui admet la séparation violente des Canaries et de l'Afrique, que celle des physiciens qui la rejettent. Voici comment M. Golberry s'explique sur ce point de géographie ancienne, qui sera long-temps encore un sujet de discussion.

« L'invasion de l'Océan dans le bassin de la » mer Méditerranée ; les déserts de sable blanc » et mouvant, qui remplissent entre l'Egypte » et l'océan Atlantique, et entre le 15e et 35e » degrés de latitude boréale, une surface de » près de trois cents mille lieues carrées;

» l'état volcanique de toutes les îles qui ont
» pu appartenir à l'Atlantide ; les marques
» correspondantes des déchirements si mul-
» tipliés sur toutes les côtes de l'Afrique oc-
» cidentale, au nord de la ligne ; d'autres
» circonstances encore qu'il serait trop long
» d'énumérer, prouvent que ces régions du
» monde ont été détruites, renversées, dé-
» naturées par d'affreuses révolutions de la
» nature ; que l'état où elles sont actuellement
» n'est pas leur état primitif, et que la tradi-
» tion des Atlantes de l'Afrique et de l'At-
» lantide, qui a traversé tant de siècles sans
» s'altérer, ne saurait être entièrement reje-
» tée et reléguée dans l'obscurité de l'histoire
» allégorique et fabuleuse.

» Ces sujets, d'une étude intéressante, se
» présentent à chaque pas que l'on fait en
» Afrique.

» La géologie de ce continent, les anciens
» périples de l'Afrique, les établissements des
» Phéniciens sur les côtes occidentales, entre
» le cap de Palmes et le détroit de Gibraltar,
» sont autant de motifs de recherches cu-
» rieuses (1). »

---

(1) Fragments d'un voyage en Afrique, chapitre 2, pages 97 et 98.

Il n'est point, sur la terre, de biens qui ne soient mêlés de quelques maux. Sans parler des inconvénients qui naissent de la nature même du sol et du climat, les habitants actuels de ces îles que les anciens appelaient *Fortunées*, et qu'ils regardaient comme le séjour des bienheureux, sont sujets à un assez grand nombre de maladies qui rendent dangereux le séjour de leur pays, surtout pour ceux qui n'usent pas de réserve et d'une grande circonspection dans les plaisirs auxquels la chaleur du climat et des provocations multipliées disposent plus qu'ailleurs. Les maladies qui font la honte et le désespoir de la volupté, et qui dévorent les germes même de l'existence, y sont extrêmement répandues. La gale y est endémique; les fièvres putrides et de langueur, le scorbut, les coliques, les diarrhées y sont fréquentes; et par un autre rapport avec l'Egypte, la hideuse éléphantiasis afflige assez souvent la population des îles Canaries.

Résumé sur les îles Canaries.

Dans un pays favorisé d'une grande fertilité, l'accroissement de population est conforme à la marche ordinaire de la nature; mais lorsque les hommes se multiplient rapidement sur un sol frappé en partie de stérilité, et dont les produits sont souvent inférieurs à la consommation, ce phénomène politique ne peut être attribué qu'à la sagesse du gouvernement qui active de tous ses moyens l'agriculture, l'industrie et le commerce.

En 1678, la population des Canaries n'était que de 105,637 habitants; et en 1790, elle était de 174,026. Ainsi, dans l'espace de cent douze ans, elle s'est accrue de 68,389. Peu d'Etats sur le globe pourraient se glorifier d'une telle augmentation comparative. Aux Canaries, cet excédant de population est dû aux soins continuels d'un gouvernement paternel. Le régime intérieur de cet Archipel s'améliore sensiblement. L'administration, éclairée sur ses vrais intérêts, a déjà réformé un grand nombre d'abus. Cependant plusieurs branches importantes d'économie publique

ont été jusqu'à ce jour négligées : l'aménagement des forêts; la conservation des eaux pluviales, pour servir aux arrosements; l'entretien des routes; la plantation d'arbres fruitiers; des prairies artificielles dans les lieux qui en sont susceptibles; moins de luxe dans les églises, mais plus d'ateliers en faveur des pauvres valides, mais plus d'instruction publique, etc., etc. : alors, et alors seulement, les Canaries atteindront le degré de prospérité que garantissent leur climat, leur sol, et le génie de leurs habitants.

CHAPITRE XIV.

L'Expédition appareille de Ténériffe. — Baptême du Tropique. — Navigation agréable. — Combat entre une Baleine et une Scie. — Relâche à l'île de la Trinité.

Le bâtiment qui nous avait transportés de France à Ténériffe, était rompu en partie de l'avant à l'arrière. Le commissaire Clerget l'ayant déclaré hors d'état de nous conduire à la Trinité (1), acheta pour le remplacer,

(1) Nous, Pierre-François Clerget, consul de la république française aux îles Canaries, vu le procès-verbal de visite à la date du 26 brumaire présente année, et le rapport qui nous a été fait par les officiers et maîtres du bord, sur la nature des avaries et l'état de délabrement de la flute de la république *la Belle Angélique*, commandée par le citoyen Baudin, capitaine de vaisseau; vu pareillement le certificat et le rapport de M. Charles Adam, capitaine de port pour Sa Majesté le roi d'Espagne, à la date du 3 novembre 1776 (vieux style);

Considérant que l'on n'a négligé aucune des

d'un armateur portugais résidant à Sainte-Croix, un brik américain, nommé *la Fanny*, du port de deux cents tonneaux, au prix de

---

précautions nécessaires pour constater le véritable état dudit navire ;

Considérant que des différents procès-verbaux et rapports faits à ce sujet, il résulte :

1° Que ledit navire ne peut prendre la mer dans l'état où il se trouve ;

2° Que sa réparation est impossible, tant dans ce port, que dans ceux des autres îles de notre arrondissement ;

3° Qu'en supposant que l'on pût trouver dans ces îles un lieu propre au carénage, et les matériaux nécessaires pour mettre ledit navire en état de continuer sa route, les frais qu'occasionnerait sa réparation excéderaient de beaucoup sa valeur ;

Considérant enfin que, dans une circonstance aussi fâcheuse, il est instant de prendre un parti, tant pour épargner à la république des frais et des pertes ultérieures, que pour procurer au citoyen Baudin et aux citoyens qui composent son équipage, les moyens de continuer leur route et l'objet de leur mission ;

Déclare en conséquence, au citoyen Baudin, capitaine de vaisseau, commandant la flûte de la république *la Belle Angélique*, que la condamna-

12,000 piastres (1). Cet incident obligea Baudin de laisser aux Canaries cinquante-sept hommes de son équipage, sous les ordres des officiers Angoumard et Beaussard, chargés de les ramener en France. Il embarqua des vivres pour trois mois, et nous appareillâmes de Téneriffe le 15 mars, après une relâche de cent vingt-neuf jours dans cette agréable colonie.

Le 20, je fus témoin d'une cérémonie ridicule, usitée à bord de tous les bâtiments qui atteignent le 23e degré de latitude. Je veux parler du baptême du Tropique. La veille, un courrierdescen du de la hune de misaine, avait annoncé au capitaine la résolution prise, par le dieu qui préside au vaste Océan, de régé-

---

tion dudit navire étant indispensable, il sera incessamment procédé à son désarmement, et pourvu aux moyens de le faire transporter, ainsi que les citoyens composant son équipage, au lieu de sa destination.

A Sainte-Croix de Téneriffe, 11 frimaire an 5 (1er décembre 1796).

Signé Clerget.

(1) M. Casalon, négociant français, dont j'ai déjà parlé, avança généreusement cette somme.

nérer dans les eaux d'un nouveau baptême, les hommes de l'equipage qui n'avaient pas encore payé ce tribut à son empire. A deux heures, Neptune, un trident à la main, et costumé comme un Groenlandais, parut à la proue du navire : on eût dit qu'il s'élevait du sein des ondes. Une cour grotesque et nombreuse l'accompagnait. Cette mascarade, digne d'être assimilée aux scènes de *Sancho*, vint se placer sur le gaillard d'arrière, autour d'un baquet rempli d'eau. Alors le dieu des tempêtes fit l'appel de tous ceux qui devaient être lavés dans la piscine. Chacun d'eux fut arrosé d'une légère quantité d'eau, et paya cette ablution avec quelques réaux. Mes collègues et moi, nous subîmes cette épreuve. Les mousses et les jeunes matelots occupèrent ensuite la scène; mais le baptême devint pour eux un véritable bain : vingt sceaux remplis d'avance furent lancés sur ces cathécumènes. Aussitôt le combat s'engagea entre eux et les prêtres de Neptune: dans un instant le pont fut inondé, des torrents d'eau pleuvaient de toutes parts, une partie tomba sur nous ; enfin le capitaine ordonna la retraite et rétablit l'ordre.

Quel beau climat que celui des tropiques!

Pourquoi la nature n'a-t-elle pas placé au milieu des mers de la zone équinoxiale, les terres glacées du cercle polaire, où l'homme, sans cesse aux prises avec les ours ou les éléments, trouve à peine, dans un pénible travail, le soutien de son existence malheureuse? Pendant cette traversée, j'ai fréquemment vu, autour du navire, des troupes nombreuses de marsouins (1), qui, nageant avec la plus grande rapidité, s'élançaient hors de l'eau, et s'y plongeaient de suite. Rangés deux à deux, sur la même ligne, ils semblaient rivaliser entre eux de vitesse, et tout ensemble avec celle du bâtiment, qui tantôt les dépassait, et tantôt leur restait en arrière. Souvent aussi, j'ai vu le matin, quelques heures après le levé du soleil, plusieurs poissons volants (2) s'échapper du sein des ondes, et fendre l'air pendant une minute, jusqu'à ce que le soleil

---

(1) *Delphinus phocœna* L.

(2) Les poissons volants appartiennent aux genres exocet, trigle et gastre; tels sont le muge volant (*exocaetus volitans*); le pirabe (*exocaetus evolans*), le milan (*trigla lucerna*), le trigle-hirondelle (*trigla hirundo*), le pirapède (*trigla volitans*), etc.

eût desséché leurs nageoires pectorales, taillées en forme d'ailes. Timides et fugitifs, ces poissons s'élancent ainsi dans l'atmosphère pour éviter la dent meurtrière des dorades (1) et autres tyrans des mers, avides de leur chair, et qui les saisissent souvent au moment même de leur immersion. Plusieurs tombèrent sur le navire; c'était, pour nous, la manne du désert. Parmi les oiseaux que nous aperçûmes, je citerai les hirondelles de mers, les frégates, les fous et les pailles-en-queue. On sait que ces derniers ne s'écartent jamais de la zone tropiquaire, et semblent, dit Buffon, être attachés au char du soleil.

Lorsqu'un Européen, qui passe en Amérique, voit des mousses de quinze ans, et de vieux matelots de soixante, grimper, avec la plus grande légèreté, jusqu'au sommet des

---

(1) *Coryphæna hippurus* L. Rien n'égale l'éclat éblouissant des couleurs de la dorade vue sous l'eau. Ses yeux paraissent enchâssés dans un cercle d'or; son dos et ses côtés sont d'un bleu éclatant, et son ventre est d'un blanc mat qui imite les reflets de l'argent. Toutes ces nuances varient et se fondent à chaque mouvement du poisson, un des plus agiles de l'Océan.

mâts, il serait honteux pour lui de ne pas essayer quelquefois d'imiter leur exemple. Les naturalistes et les passagers se sont fréquemment livrés à cet agréable exercice.... Tantôt ils se poursuivaient les uns les autres sur les haubans et sur les hunes, de tribord à babord ; tantôt un flacon de malvoisie, mis en gage, devait être la récompense de celui d'entre eux qui atteindrait les barres de perroquet. Mais cette entreprise est difficile, car il n'en est pas d'un mât de vaisseau comme d'un arbre, qu'on peut facilement escalader à la faveur de son immobilité et de ses branches disposées en forme d'échelons. Sur mer, au contraire, le roulis du navire communique une oscillation continuelle aux mâts, dont la pointe, élancée dans les airs, décrit des arcs d'une grandeur qui s'accroît en raison directe de leur distance au centre du mouvement. Ainsi, le téméraire qui veut atteindre le sommet de ces colonnes vacillantes, doit avoir la tête froide, la main sûre et le pied *marin :* suspendu entre le ciel et la mer, ses yeux osent, à peine, se fixer sur le vaisseau qui le balance, et l'entraîne dans sa marche rapide.

Depuis quelques jours, plusieurs indices,

connus des marins, annonçaient le voisinage de terre : la couleur de l'onde était plus verte et plus foncée, des bandes nombreuses d'oiseaux paraissaient fréquemment autour de *la Fanny*, et, le soir, l'horizon était voilé de nuages sombres. Enfin, le 10 avril au matin, nous aperçûmes la côte méridionale de la Trinité Espagnole, vers la pointe de la Corral, à l'ouest-sud-ouest. A dix heures, étant par le travers d'un amas de roches marines, nommées les *Blanchisseuses*, le pilote sonda à quatorze brasses, sur un fond de sable coquillier, et, à onze, nous entrâmes dans le canal qui sépare l'île du continent. Là, une baleine, le *gibbar* des naturalistes (1), et une *scie* (2), nous donnèrent, près du navire, le spectacle d'un combat terrible. Ces deux énormes animaux (3) s'élançaient l'un sur l'autre avec une grande fureur. Les mouvements précipités du cétacé, et la force extraordinaire de sa queue, dont il cherchait à frapper son ennemi, faisaient bouillonner l'onde.

---

(1) *Balena physalus* L.

(2) *Squalus pristis* L.

(3) Le gibbar atteint quelquefois trente mètres de longueur, et la scie sept à huit.

La scie, plus prompte et plus agile, s'élançait dans l'air pour tomber perpendiculairement sur la baleine, et la déchirer avec les dents tranchantes de son museau d'ivoire. Nous voyions l'eau jaillir à cinq ou six mètres. Parvenu au point de la côte nommée *Icaque,* à cause d'un grand nombre d'arbrisseaux de ce nom qu'on y trouve (1), le capitaine ordonna de jeter l'ancre à un quart de lieue du rivage; il fit ensuite mettre son canot à la mer, y descendit, et m'invita à l'accompagner. Nous allâmes à terre.

---

(1) *Crisobalanus icaco* L.

NOTES sur les Animaux dont il est question dans le chapitre précédent;

Par M. SONNINI.

LE plus grand nombre de lecteurs qui recherchent les livres de voyages comme réunissant l'instruction et l'agrément, ne connaissent pas toujours les animaux étrangers que les voyageurs se contentent d'indiquer. Quelque répandues que soient les notions d'histoire naturelle depuis que l'immortel Buffon, mêlant les charmes de son style aux charmes de la nature, a fait aimer une étude à laquelle d'arides nomenclateurs avaient communiqué la sécheresse de leurs idées et de leur diction, elles sont encore loin d'être généralement adoptées, et, pour ainsi dire, vulgaires. Ceux à qui ces notions ne sont pas familières, et qui veulent néanmoins lire avec fruit et intérêt la relation d'un voyageur, sont obligés souvent de recourir à d'autres ouvrages qui leur donnent la connaissance des objets dont ils n'ont qu'une idée confuse. Outre que l'on n'a pas toujours ces ouvrages sous la main, ces sortes de recherches sont quelquefois fatigantes, et par l'ennui qui les accompagne, et parce qu'elles détournent de l'intérêt qui naît communément de la lecture des voyages.

J'ai cru devoir épargner cet embarras à tout

autre qu'au savant, qui se verrait avec peine distrait de l'application qu'il apporte au travail de M. Ledru, et j'ai pensé qu'il me saurait quelque gré de lui offrir une courte, mais exacte esquisse des animaux des terres et des mers éloignées que cet habile naturaliste ne fait que nommer.

En suivant l'ordre de grandeur des animaux de classes différentes, ou indiqués dans le chapitre que l'on vient de lire, on remarque dans celle des cétacés, et, en première ligne, l'espèce de baleine que nous connaissons sous le nom de *gibbar*, et les Anglais sous la dénomination de *fin-fish* (poisson à nageoire), parce que cet animal a, sur le dos, une nageoire droite et triangulaire. Les nageoires des côtés ont une forme ovale, et celle de la queue est partagée en deux portions. La tête est d'une longueur démesurée, si on la compare à la longueur du corps, car elle occupe à elle seule le tiers du cétacé; elle se termine en devant par un museau pointu, et par une gueule énorme, mais plus effrayante que dangereuse, puisqu'aucune dent n'arme les mâchoires dont la supérieure seule est garnie de ces fanons ou de ces lames de corne, barbues à leur extrémité, qui, sous le nom de *baleines*, fournissent une matière employée dans les arts, et pour les dames, des entraves plus propres à affaiblir qu'à développer les avantages d'une belle taille. De petits yeux paraissent à peine sur la grosse tête du

gibbar, et, par une autre singularité, ils sont placés près des angles des mâchoires. Sur le sommet de la tête, deux évents, ouverts et longs, donnent passage à des flots d'eau que l'animal en fait jaillir avec violence. Tout le corps est lustré, teint en brun à sa surface supérieure, et d'un beau blanc à l'inférieure. Les fanons sont bleus.

Moins épais que la baleine proprement dite, ou baleine franche, le gibbar est aussi plus agile et en même temps plus vigoureux. On ne l'approche pas sans danger, et les coups de sa queue et de ses nageoires sont quelquefois funestes aux pêcheurs. Sa chair huileuse et coriace, comme celle de tous les cétacés, ne diffère pas, dit-on, pour le goût, de celle de l'esturgeon.

Cette espèce de cétacé est répandue dans presque toutes les parties de l'Océan, depuis le Groenland et le Spitzberg jusqu'à la mer de l'Inde. Les navigateurs la rencontrent fréquemment entre les tropiques; et quoique le produit de sa pêche ne soit pas aussi considérable que celui que l'on retire de la baleine franche, on ne laisse pas de la chercher et de l'attaquer. J'ai vu des bâtiments américains croiser non loin des Bermudes pour découvrir des gibbars, et passer plusieurs mois en mer avant que de compléter leur chargement avec le lard de ces animaux.

L'espèce du marsouin est la plus petite, mais la plus nombreuse des espèces de cétacés. On la

rencontre dans presque toutes les mers et à toutes les latitudes. Les individus qui la composent vont par bandes quelquefois de plusieurs milliers ; et peut-être la mythologie comprenait-elle ces troupes de cétacés avec les phoques ou veaux marins, dans les troupeaux de Neptune, confiés à la garde du fils de l'Océan et de Thétys. Dans ces troupeaux fabuleux, mais composés de la même manière que ceux des humains, les phoques, animaux pesants, remplaçaient, dans l'imagination des Grecs, les bestiaux à marche lente, et les marsouins représentaient peut-être les chèvres agiles et vagabondes.

Le nom du *marsouin* lui est venu évidemment de quelque ressemblance de cet animal avec le cochon. Les deux mots latins *maris sus*, signifient *cochon de mer*. On en a fait *marsuinus*, et en français *marsouin*. Cette étymologie s'est conservée dans plusieurs langues.

Cependant la ressemblance du marsouin avec le cochon n'est rien moins que parfaite, et ne subsiste que par la forme de la tête revêtue d'une peau grise et épaisse, et dont les yeux, placés près des angles des mâchoires, sont très-petits, avec l'iris blanc et la prunelle noire. Un rang de petites dents blanches, aiguës et tranchantes, garnit les deux mâchoires, et une ouverture en forme de croissant se remarque au sommet de la tête ; c'est par cet évent que le marsouin fait, à volonté,

jaillir l'eau de la mer : c'est par-là aussi qu'il rend un son, une sorte de grognement semblable à celui de l'animal terrestre auquel on l'a comparé. Les autres traits les plus saillants de la conformation extérieure du marsouin sont l'épaisseur et le peu de longueur du corps, l'aplatissement du dos; sur cette partie, une nageoire épaisse qui se termine en croissant; des nageoires de la poitrine également épaisses et arquées, enfin, celle de la queue posée horizontalement et échancrée en faucille. Une teinte d'un brun ardoisé règne sur l'animal entier, à l'exception du ventre, qui est blanchâtre.

Il n'est point de navigateur qui n'ait souvent rencontré en pleine mer des troupes de marsouins nageant en ligne serrée comme s'ils voulaient livrer bataille, se jouant et s'élançant au-dessus de la surface des eaux, suivant et entourant les vaisseaux. Ils nagent avec une rapidité extrême, et presque toujours contre le vent. Leur apparition passe, parmi les marins, comme le présage d'un gros temps, et mes propres observations m'ont confirmé dans cette opinion. Il arrive quelquefois que les marsouins, poursuivant une proie, chassés par un ennemi ou poussés par la tempête, s'égarent dans les eaux douces des lacs et des rivières qui communiquent à la mer. Au mois de novembre 1804, un cétacé de cette espèce se montra pendant plusieurs heures dans le bassin de la Seine, entre le Pont-Neuf et le pont des Arts, à Paris.

Plusieurs peuples du Nord se nourrissent de la chair du marsouin ; elle est un vrai régal pour les matelots, et Belon assure que de son temps on en apportait au marché de Paris. C'est néanmoins un mauvais mets, qui répugne par sa graisse huileuse et par l'odeur forte qu'elle exhale.

De tous les ennemis des cétacés, le plus acharné, comme le plus dangereux, est la singulière espèce de squale ou chien de mer, à laquelle on a donné le nom de *scie*. Une antipathie innée la fait s'élancer sur la plus énorme baleine, et les eaux de l'Océan sont souvent rougies du sang de son ennemi. La baleine cherche à l'écraser de sa masse, à la frapper de sa queue, dont les coups sont violents et mortels; mais si elle ne peut atteindre la scie, celle-ci la déchire, et la perce de l'arme terrible dont la nature l'a munie. C'est le prolongement de l'os de la tête, aussi grand que le tiers du corps de l'animal, aplati, mais plus épaissi dans son milieu, recouvert d'une peau grisâtre, enfin une double scie osseuse et très-solide, garnie de chaque côté de dents longues et fortes; c'est une arme, dans toute la rigueur de l'acception de ce mot. Elle n'est, en effet, d'aucune utilité au poisson qui la porte, pour attaquer et déchirer une proie, et il ne s'en sert que dans les combats.

La scie a la tête aplatie en devant ; l'ouverture de la bouche disposée transversalement en dessous, de même que celle du requin ; les mâchoires

garnies de dents très-serrées, les yeux gros et la prunelle entourée d'un cercle d'or, le corps alongé, la peau rude; enfin, deux nageoires très-écartées sur le dos, celles de la poitrine très-étendues, et celles du ventre petites.

Ce poisson parvient à une grosseur considérable; il vit également dans les mers du nord et dans celles du midi; mais il ne se montre pas dans les mers resserrées entre les terres. Sa chair ne vaut pas mieux que celle du marsouin.

M. Ledru a peint les couleurs de l'un des plus beaux poissons qui embellissent l'empire de Neptune. C'est aussi l'un des plus communs dans les mers qui séparent l'Europe et l'Amérique, aussi bien que dans la Méditerranée. Les Grecs le nommaient *ippuros*, de *ippos*, cheval, et d'*ouros*, queue; queue de cheval. Les étymologistes ne sont pas d'accord sur l'origine de cette dénomination, qui était aussi celle de la *prêle* ou *queue de cheval* (*equisetum*). Linnæus s'est servi de l'ancien nom de ce poisson pour le distinguer de quelques autres espèces que l'on appelle aussi *dorade*, et avec lesquelles on le confond souvent. La vraie dorade (*coryphaena hippurus*) a le corps alongé et revêtu de petites écailles, la tête courte et comprimée, les yeux près de la bouche, les lèvres grosses, la bouche grande, les mâchoires garnies de deux rangs de petites dents recourbées en arrière, le dos arrondi, avec une nageoire fort longue, com-

munément 60 rayons à cette nageoire, 25 à l'anale, 16 à celles de la poitrine et du ventre, 18 à celle de la queue, enfin 7 à la membrane des ouïes.

La chair de la dorade est délicate; les poètes de l'antiquité la mettent au nombre des mets qui furent servis aux nôces d'Hébé, et ce poisson, que sa grande voracité donne les moyens de prendre aisément dans la haute mer, fournit des repas délicieux aux navigateurs fatigués d'alimens secs ou salés.

La dorade fait continuellement la chasse à ces poissons que l'on nomme *poissons volants*, quoiqu'à vrai dire, ils ne volent pas; mais ils s'élancent hors de l'eau, et s'y soutiennent pendant quelques instants, à l'aide de membranes minces qu'ils étendent, et qui leur deviennent inutiles dès qu'elles ne sont plus humides. La vie des poissons volants est une vie de dangers et de frayeurs. Sans cesse poursuivis par des troupes d'animaux marins dont ils sont la pâture, sans moyen de défense ni de fuite, lorsqu'ils croyent trouver hors d'un élément rempli de leurs ennemis, une sûreté que la mer leur refuse, ils sont saisis dans les airs par des oiseaux de rapine, qui établissent leur croisière au-dessus de la surface des eaux pour les attendre et les dévorer. Il est des êtres que la nature semble n'avoir produits que pour les dévouer au malheur, et l'on ne sait que trop qu'ils ne

sont pas tous dans les différents genres de poissons volants.

Plusieurs ennemis déclarés de ces poissons ont été signalés par M. Ledru. Les espèces les plus nombreuses sont celles de la grande famille des hirondelles de mer, ou sternes (*sterna*), qui n'ont d'autres rapports avec les hirondelles de terre que la longueur et l'échancrure de l'aile, la fourche de la queue, la rapidité et la continuité du vol. Leur bec est mince, droit et pointu, leurs pieds sont courts, leurs doigts unis à demi par une membrane, et le bas de leur jambe est dénué de plumes. Je ne parlerai point des couleurs de leur plumage, parce qu'elles varient dans les différentes espèces et même dans les individus de la même espèce.

Un autre destructeur des poissons volants qu'il enlève à la surface de l'eau, est la paille-en-queue, oiseau auquel Linnæus a donné le nom poétique de *phaéton*. On l'appelle aussi *oiseau du tropique*, parce qu'il ne dépasse guère les limites de la zone torride. Le caractère le plus frappant de cet oiseau, celui qui lui a valu sa dénomination la plus générale, « est, dit Buffon, un double long brin, » qui ne paraît que comme une paille implantée » à sa queue..... Ce double long brin est composé » de deux filets, chacun formé d'une côte de » plume presque nue, et seulement garnie de pe- » tites barbes très-courtes ; et ce sont des prolon-

» gements de deux plumes du milieu de la queue, » laquelle, du reste, est très-courte et presque » nulle; ces brins ont jusqu'à vingt-deux ou vingt- » quatre pouces de longueur; souvent l'un des deux » est plus long que l'autre, et quelquefois il n'y » en a qu'un seul, car ces oiseaux les perdent » dans ce temps ». Il faut ajouter à ce trait caractéristique de la conformation du paille-en-queue, le bec pointu et faiblement courbé, les jambes courtes et placées en arrière, les doigts engagés par une membrane, ce qui donne à cet oiseau la faculté d'interrompre quelquefois son vol puissant et rapide pour se reposer sur les flots. La grosseur varie suivant les espèces, mais toutes ont le fond du plumage d'un blanc éclatant, et plus ou moins taché de noir, de rouge ou de fauve.

Le nom de *fou* a été appliqué par les navigateurs des nations européennes à un oiseau qui est plutôt niais, imbécile, stupide que fou. Il est, en effet, bien armé; son bec est long, terminé en crochet, articulé, robuste et dentelé; ses ongles sont forts, et celui du milieu a des dents de scie sur son bord intérieur; il égale en grosseur notre oie domestique; ses pieds entièrement et largement palmés lui permettent de se reposer sur les eaux; il peut même plonger, et de longues ailes lui donnent la puissance de parcourir les airs avec autant de vitesse que de constance. Malgré tous ces avantages, le fou ne fuit point à l'aspect

de l'homme; il se pose sur les vergues des vaisseaux, et s'y laisse prendre à la main; on l'assomme à coups de bâton sur les rochers où il niche, et des oiseaux, moins grands et moins forts, mais plus hardis que lui, le forcent à regorger sa proie pour la lui abandonner. On a vu des foux en captivité, refuser de se baisser pour prendre le poisson qu'on leur présentait; il fallait le leur donner à la hauteur de leur corps pour qu'ils le mangeassent.

On connaît plusieurs espèces de foux; celle dont parle M. Ledru, est celle du fou commun (*pelecanus sulla*), dont le plumage est d'un cendré foncé, à l'exception du ventre qui est blanc.

Le bec crochu de la frégate (*pelecanus aquilus*), ses gros pieds, courts et revêtus de plumes, ses serres aiguës, sa vue perçante, son vol rapide, son courage, la sorte d'empire, ou, pour mieux dire, de tyrannie qu'elle exerce sur les eaux de l'Océan, la rapprochent de l'aigle, et la rendent également redoutable. Si l'aigle est l'envoyé de Jupiter, on peut dire que la frégate est le messager de Neptune. Sa taille alongée, sa queue fourchue, la longueur démesurée de ses ailes, enfin une grande force musculaire donnent à son vol une rapidité prodigieuse, et lui permettent de s'élever et de se soutenir très-long-temps dans les hautes régions de l'atmosphère.

« La frégate, dit M. Labillardière, fut l'objet

» de notre admiration. Nous en apercevions deux
» qui planaient à une prodigieuse hauteur, épiaient
» leur proie, et attendaient qu'elle parût à la sur-
» face des mers. Ces oiseaux se soutenaient sans
» doute à cette grande élévation pour embrasser
» d'un coup d'œil un espace immense; mais il est
» bien étonnant qu'ils puissent voir d'aussi loin
» les petits poissons dont ils se nourrissent le plus
» ordinairement. Une vue aussi perçante tient
» peut-être encore plus à la disposition des hu-
» meurs de l'œil qu'à la grande sensibilité de la
» rétine.......

» La frégate est, comme l'on sait, très-avide
» de poissons volants. Aussitôt qu'elle en aperçoit,
» elle descend du haut de l'atmosphère, et vient
» voler à environ un hectomètre au-dessus de la
» surface de la mer; là, elle se tient à portée de
» les saisir aussitôt qu'ils s'élancent hors de l'eau.
» Tous ses mouvements sont dirigés avec une
» adresse admirable. Elle ne se précipite pas la
» tête la première comme les oiseaux qui vont
» chercher leur pâture sous les eaux. Les pattes
» et le col placés horizontalement sur le même
» plan, elle frappe la colonne supérieure de l'air
» avec ses ailes, puis les relevant, et les fixant
» l'une contre l'autre, au-dessus de son dos, pour
» qu'elles n'opposent plus de résistance à l'air,
» elle fond sur sa proie et la saisit à peu de dis-
» tance de l'eau. Comme le poisson volant ne s'é-

» lève pas beaucoup au-dessus de la mer, la fré-
» gate serait exposée à s'y précipiter si elle ne
» savait s'arrêter dans sa chute, en abaissant ses
» ailes pour se relever aussitôt et poursuivre une
» autre proie.

» La frégate poursuit aussi les gros poissons.
» Un jour nous vîmes une dorade qui donnait la
» chasse à un poisson volant, et s'élançait de
» temps en temps hors de l'eau pour le saisir.
» Une frégate fondit à chaque fois sur elle, et à
» coups de bec lui enlevait des morceaux de chair,
» jusqu'à ce que le poisson, effrayé de cette hor-
» rible attaque, se fût replongé au fond de la
» mer (1). »

La frégate a les pieds palmés, une peau noire et nue entre le bec et l'œil; les yeux grands et noirs; tout le plumage d'un noir à reflets bleuâtres. La femelle a le ventre blanc, et le mâle, lorsqu'il est vieux, porte sous la gorge deux membranes charnues, d'un rouge vif.

(1) Voyage à la recherche de Lapeyrouse, tome I, page 47.

CHAPITRE XV.

Joli paysage. — Les Anglais s'emparent de la Fanny. — *Ils refusent à Baudin la permission de débarquer. — Réflexions sur cet incident.*

Comment peindrais-je l'impression profonde que je ressentis à la vue de mille objets nouveaux pour moi? Je contemplais, j'admirais, avec une sorte de recueillement, l'étonnant spectacle que m'offrait cette terre du Nouveau-Monde. Les rayons de l'astre du jour doraient la cime des forêts, agitée mollement par le souffle des zéphirs. Une foule d'oiseaux, dont le plumage brillant et varié retraçait les couleurs de l'arc-en-ciel, semblaient annoncer et saluer, par leurs chants, le réveil de la nature. Des arbres, que la main de l'homme n'a jamais mutilés, et qu'un printemps perpétuel enrichit sans cesse de fleurs et de fruits, protégeaient, à l'ombre de leur feuillage, un tapis de plantes dont l'odeur parfumait l'atmosphère; des milliers de papillons et autres insectes, étincelants d'or et

de rubis, caressaient, en voltigeant, la corolle entr'ouverte des fleurs. Ici, des bananiers, plantés sur deux lignes parallèles, formaient, par la réunion de leurs feuilles larges, une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Là, de nombreuses plantations de cocotiers, de choux-palmistes, de cotonniers, annonçaient la fertilité du sol. Quelques cases disséminées dans la plaine animaient ce paysage. A la vue du vaisseau, des créoles et des nègres, de l'un et de l'autre sexe, accoururent en foule sur le rivage. Nous visitâmes plusieurs habitations naissantes, la plupart occupées par des Français qui nous accueillirent amicalement. Après quatre heures de promenade un peu fatigante, mais très-agréable, au milieu des plaines et des forêts, nous revînmes sur les bords de la mer. Une troupe de pélicans, auxquels un large gosier, un bec long et spatulé donnaient un aspect extraordinaire, se jouait, près du rivage, sur la surface de l'Océan. J'admirais avec quelle adresse cet oiseau pêcheur fond sur sa proie, se relève et plonge de nouveau pour saisir le poisson qu'il aperçoit dans l'eau.

Baudin, qui, en mettant pied à terre, avait appris que l'île était au pouvoir des Anglais

depuis le 16 février 1797, s'était empressé d'écrire au gouverneur de la colonie pour lui annoncer son arrivée à la Trinité. L'événement justifia bientôt la sagesse de cette mesure. La nuit du 14 au 15 avril, tandis qu'un silence profond régnait autour de *la Fanny*, et que nous dormions avec sécurité, tout-à-coup un cri se fit entendre : « Voilà les Anglais ! » En effet, avertis par leurs espions qu'un bâtiment français était dans ces parages, ils étaient accourus pour s'en emparer. Dans un instant, nous montâmes tous sur le pont. Deux bricks, *la Victorieuse* de seize canons, et *le Zéphire* de quatorze, n'étaient qu'à trente mètres du nôtre, et prêts à le foudroyer au premier signal. La lune éclairait assez pour permettre de voir les manœuvres des navires ennemis, et nous entendions distinctement les ordres donnés par les maîtres d'équipage. Le capitaine de *la Victorieuse* nous héla (1), et mit son canot à la mer. Dix hommes armés y descendirent, s'avancèrent vers *la Fanny*, et grimpèrent à notre bord, comme des ennemis qui sautent à l'abordage. L'officier qui les commandait fit descendre

---

(1) C'est-à-dire nous parla avec le porte-voix.

nos matelots dans l'entre-pont, plaça six hommes, sabre nu, sur différents points du navire; il examina ensuite les journaux du capitaine, mais il retint le passe-port de l'expédition, et retourna à son bord après nous avoir laissé un pilote côtier chargé de nous conduire au port d'Espagne. Alors, les deux bricks anglais s'éloignèrent rapidement, et se portèrent vers le golfe du Mexique pour donner chasse à un navire espagnol, vu la veille dans ces mers.

Nous voilà donc, sans passe-port, à la merci du premier corsaire qui nous rencontrerait errants sur le golfe de Paria (1), où nous avions tantôt vent debout, tantôt calme plat; obligés de courir des bordées fatigantes et souvent inutiles, sous la direction d'un matelot dont nous n'entendions pas le jargon, et qui connaissait peu ces parages. Enfin, le 17 avril au soir, nous atteignîmes la rade du port d'Espagne, nommée *Shagaramus;* aussitôt un officier de marine vint à bord de *la Fanny,* et la fit mouiller à une demi-lieue de terre, par six brasses d'eau, fond de vase

(1) Ce golfe sépare l'île du continent de l'Amérique méridionale.

noire, derrière *le Dictateur,* vaisseau de 64 pièces de canon.

Le capitaine Baudin s'empressa d'aller au port visiter le général Picton, gouverneur de la colonie, et lui communiquer le but de son voyage à la Trinité. Il en revint à neuf heures du soir, et nous annonça qu'il n'avait pu obtenir la liberté de remplir l'objet de sa mission. Il faudrait avoir erré, comme nous, pendant plusieurs jours, sous le soleil brûlant de la zone torride, exposés à toutes les incommodités qu'on éprouve sur un bâtiment étroit, pour se faire une idée du désir que nous éprouvions tous de débarquer sur cette terre, le but de notre voyage, pour laquelle nous avions bravé les tempêtes et traversé l'Océan. La pénurie du linge et d'aliments frais augmentait encore nos justes plaintes. En vain une toile tendue dérobait nos têtes aux rayons perpendiculaires du soleil; nous n'en ressentions pas moins une chaleur étouffante, immobiles sur une mer qu'aucun vent n'agitait.

Le lendemain, à huit heures, Baudin retourna au port pour solliciter, de nouveau, la permission de débarquer. A dix heures, un officier anglais vint à bord de *la Fanny;*

il en visita les écoutilles de cale, la Sainte-Barbe, les chambres, et, content des déclarations verbales de nos officiers qui lui attestèrent que nous n'avions ni marchandises, ni munitions de guerre, il repartit au bout de dix minutes, sans avoir fouillé une seule de nos malles. Baudin revint à neuf heures du soir annonçant que les naturalistes de l'expédition étaient invités à déjeûner, le jour suivant, avec lui, chez le gouverneur anglais.

Le 19, nous descendîmes de bonne heure à terre. Je comptai, en traversant la rade, trente bâtiments de toute grandeur, anglais, américains, danois, et quelques prises espagnoles. Le général Picton nous traita généreusement, et ses manières honnêtes m'auraient fait oublier que j'étais à la table d'un ennemi des Français, s'il n'avait persisté dans son premier refus. Nous dînâmes ensuite chez M. de Chacon, ancien gouverneur de la colonie, pour le roi d'Espagne. J'employai le reste de la journée à botaniser aux environs du port.

Le 21, tandis que Baudin se rendait à terre pour faire un dernier effort auprès du gouverneur, Maugé, Riedlé et moi nous allâmes

visiter les officiers anglais du *Dictateur,* qui nous accueillirent honnêtement et nous permirent d'examiner tout ce qui pouvait exciter notre curiosité : c'était une chose plaisante de voir ainsi de paisibles naturalistes, qui n'avaient fait jusqu'alors la chasse qu'aux insectes et aux oiseaux, pêle-mêle parmi des bouches à feu, des monceaux de boulets, des pyramides de sabres, des baïonnettes et tous les instruments de mort inventés par le génie de la guerre.

Baudin revint bientôt annonçant qu'il avait reçu, du gouverneur, l'ordre de mettre dans le jour à la voile. A cette nouvelle accablante, nous retournâmes tristement à bord de *la Fanny*. Lors de sa première entrevue avec le général Picton, notre capitaine lui avait communiqué le sauf-conduit délivré par l'amirauté de Londres; les diplômes expédiés à chacun des naturalistes, par le ministre de la marine française, et les instructions officielles qu'il avait reçues lui-même; enfin, il lui avait confié son propre journal d'observations, depuis notre départ du Havre, pour le convaincre que l'expédition, entièrement étrangère aux intérêts politiques ou commer-

ciaux de la France, n'avait pas d'autre but que celui d'étudier la nature, et d'en recueillir les plus belles productions, dans une île qu'aucun naturaliste n'avait encore visitée. « Avant de me décider, répondit le défiant gouverneur, je dois consulter le commandant en chef des forces britanniques, résidant à la Martinique. » Le lendemain, nous étions descendus à terre ; plusieurs Français, fixés au port, nous avaient accueillis amicalement, flattés de voir au milieu d'eux des concitoyens récemment arrivés de la métropole. Les espions, que le gouverneur avait fixés sur nos pas, lui rapportèrent ces détails, et lui inspirèrent facilement, contre l'expédition, les plus funestes préventions. Un dernier incident acheva de nous perdre dans son esprit..... Picton avait répandu dans l'île les nouvelles les plus absurdes,.... entr'autres que l'armée du Rhin était taillée en pièces; que celle d'Italie ayant mis bas les armes, le général Bonaparte avait été battu et pris par Wurmser, etc., etc., etc. Plusieurs Français, induits en erreur, nous répétèrent ces mensonges avec l'accent de la douleur, et les Anglais y ajoutèrent, devant nous, des cir-

constances plus invraisemblables et plus injurieuses. Alors, nous ne crûmes pas manquer aux précautions que l'on doit garder au sein d'une garnison ennemie, en démentant de pareilles impostures ; la gloire du nom francais en imposait la loi. Nous annonçâmes donc hautement que les armées de la république continuaient le cours de leurs victoires; qu'elles occupaient la Belgique, le Palatinat, la rive droite du Rhin, la Savoie, le Milanais, la Corse, Livourne; que la coalition, formée en 1791, était presque anéantie;... qu'enfin Mantoue, une des plus fortes places de l'Europe, avait cédé à la valeur de nos troupes, et que cette perte coûtait à l'empereur dix-huit mille hommes, cent pièces de canons et deux généraux, etc. Cette dernière nouvelle, que Baudin répéta devant le gouverneur, irrita surtout cet Anglais. « Non, » dit-il, Mantoue n'est pas pris, et fussiez- » vous trois fois plus nombreux devant cette » place, vous n'êtes pas capables de l'em- » porter. » — « Eh! depuis quand, monsieur » le général, doutez-vous du courage des » Français? vous êtes donc plus incrédule » que vos journalistes de Londres, qui n'ont

» pas craint d'annoncer cet événement à
» l'Europe entière (1). »

Le gouverneur, ne sachant quel prétexte employer pour nous éconduire, dit à Baudin, qu'il consentirait à son débarquement, s'il pouvait lui fournir, pour ôtages, deux habitants domiciliés au port. Le capitaine lui en amena dix, et il eût pu en trouver trente. Alors l'honorable membre, poussé à bout, répondit qu'un pareil rassemblement (de dix hommes) était une cabale dangereuse, et qu'il ne pouvait lui accorder sa confiance.

Ce matin, Baudin s'est rendu à terre, comme je l'ai dit plus haut, pour faire auprès du gouverneur une dernière tentative; il s'est borné à lui demander la permission de débarquer avec les naturalistes seulement, et d'envoyer tout l'équipage de *la Fanny* à la Guadeloupe, pour éviter les rixes que pourrait amener le mélange des marins anglais et français réunis, en temps de guerre, dans la même ville. Mais Picton a répondu que des raisons d'Etat ne lui permettaient pas de le laisser plus long-

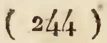
---

(1) Nous l'avions appris à Ténériffe par les gazettes européennes.

temps séjourner dans l'île ; que notre passeport était une surprise faite au gouvernement britannique ; qu'il soupçonnait que nous avions une mission secrète..... Il lui a enjoint de se rendre de suite à bord, pour mettre, dans le jour, à la voile, et être conduit, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre, à la Martinique, devant le commandant général qui prononcerait sur notre sort. « Vous pouvez, répliqua Baudin, me refuser l'entrée de la Trinité, quoique votre gouvernement m'autorise expressément à y séjourner ; mais vous n'avez pas le droit de me retenir prisonnier, et la force seule m'empêchera de relâcher dans une autre île, espagnole ou neutre, pour y remplir les intentions du directoire. Les sciences sont en paix lors même que les peuples sont en guerre, et nos deux nations se sont toujours fait un devoir de favoriser les expéditions qui avaient pour but d'augmenter la masse des connaissances en histoire naturelle ; j'en atteste les sauf-conduits accordés par la France au capitaine Cook, au voyageur Spillard, ainsi que ceux délivrés par l'Angleterre à La Pérouse et à d'Entrecasteaux. Vous craignez que ma relâche

dans une colonie espagnole, ne soit préjudiciable aux intérêts de la Grande-Bretagne..... Mais pourquoi serais-je plus à craindre, pour vous, dans un lieu que dans un autre, puisque je ne dois y agir qu'en naturaliste ?..... Je mettrai aujourd'hui à la voile; mais l'Europe connaîtra un jour la manière déloyale dont vous m'avez accueilli. »

Il est difficile d'exprimer l'indignation que nous ressentîmes à cette nouvelle : chacun éclatait en murmures contre l'acte arbitraire que se permettait, envers des étrangers paisibles, l'agent d'une nation éclairée. Cependant le capitaine, impatient de fuir cette terre inhospitalière, fit lever l'ancre à trois heures, et cingla au nord, vers le golfe des Antilles, sous la direction d'un brick anglais, commandé par Dixon. Les naturalistes furent ainsi contraints d'abandonner une île où chacun d'eux s'était flatté de passer une année délicieuse, occupé à recueillir les plus riches productions en botanique et en zoologie. Baudin lui-même ne put obtenir la permission d'enlever les objets d'histoire naturelle qu'il avait, en 1795, confiés à plusieurs Français résidant à la Trinité. Cette collection



précieuse, le but principal de l'expédition, resta entre les mains des Anglais (1).

---

(1) Quelques objets distraits de cette collection, entre autres les oiseaux, les insectes et les coquillages, avaient été transportés récemment, par le frère de Baudin, à l'île de Saint-Thomas, et déposés entre les mains de MM. Eckard, négocians. Le capitaine ne put, dans la suite, en recouvrer qu'une faible partie.

Note sur le Pélican,

Par M. Sonnini.

Si l'on s'en tenait à la nomenclature adoptée par la plupart des ornithologistes, le fou, la frégate et d'autres oiseaux seraient des pélicans; mais en ne confondant pas des êtres que la nature a séparés, l'oiseau qui de tous temps a porté le nom de *pélican*, forme une espèce à part et même un genre distinct, dans lequel viennent se ranger quelques autres espèces à peu près semblables.

Le pélican commun, celui que l'on voit dans presque toutes les contrées méridionales, est un des gros oiseaux de proie aquatiques, qu'il est aisé de reconnaître à la grande poche membraneuse de sa gorge. Cette espèce de sac, susceptible de beaucoup de distension, sert à l'oiseau de magasin d'approvisionnement, dans lequel il renferme le produit de sa pêche, pour le manger ensuite et le digérer à l'aise. Lorsqu'il veut en faire sortir le poisson, il presse la poche sur sa poitrine; et, comme il s'y prend de la même manière pour donner la pâture à ses petits, les anciens ont imaginé que le pélican s'ouvrait l'estomac et nourrissait de son sang la famille naissante qu'il avait fait éclore. Il n'est guère de fable dont l'origine n'ait quelque réalité, et la singulière conformation du

pélican, sa façon non moins singulière de se nourrir étaient bien propres à faire naître le merveilleux dans des esprits qu'une imagination ardente en rendait très-susceptibles. Le pélican devint l'emblême des pères tendres, des bons rois; mais comme sa figure est trop ignoble pour convenir à de si brillantes qualités, les peintres lui ôtèrent la poche et lui donnèrent la physionomie de l'aigle.

Privé des attributs que la fable lui avait prodigués, le pélican est un oiseau fort laid, mais en même temps fort curieux. Sa face est nue et de couleur de chair, sa poche d'un jaune terne, son bec rougeâtre sur son arête et jaunâtre dans le reste. Ce bec est long et droit jusqu'à son bout qui est crochu. Un duvet blanc sale recouvre à peine la tête et le haut du col, et cette demi-nudité est d'autant plus choquante qu'elle est accompagnée de quelques plumes, longues et étroites, qui pendent du derrière de la tête. Le plumage est d'un blanc mat, et les pieds, les doigts, ainsi que la membrane qui les lie ensemble, ont une teinte livide de plomb.

Pesant en apparance, le pélican, muni de grandes ailes, s'élève avec facilité dans les airs, ou se balance avec légèreté au-dessus des eaux pour y saisir sa proie en se précipitant d'à-plomb sur les poissons, qui, étourdis de la chute d'une si lourde masse, échappent rarement à un aussi puissant ennemi.

CHAPITRE XVI.

Notice sur l'île de la Trinité. — Population. — Cultures. — Produits. — Histoire naturelle. — Golfe de Paria.

La Trinité, découverte en 1498 par Christophe Colomb, ne fut occupée qu'en 1535 par les Espagnols. Elle est située entre l'île de Tabago et le continent de l'Amérique méridionale, presque vis-à-vis l'embouchure de l'Orénoque, comme pour ralentir, dit Raynal (1), la rapidité de ce fleuve.

Le climat de cette île est, en général, très-sain. Quoique les pluies y soient abondantes depuis le milieu de mai jusqu'à la fin d'octobre, le soleil, durant cette saison, n'est jamais un seul jour sans offrir son disque dégagé de nuages et à découvert. On y compte plus de quarante ruisseaux et quatre rivières principales : l'*Oropuche* et le *Guatuaro*, qui débouchent dans l'Océan, à la côte orientale; le *Guaracaro* et le *Caroni*, qui ont leur em-

(1) Livre 12.

bouchure dans le golfe de Paria. Cette dernière est la plus considérable; on peut la remonter avec des bateaux légers jusqu'à huit lieues dans l'intérieur de l'île. Les trois autres sont aussi navigables; la bouche du Guatuaro est barrée par un bas-fond qui en rend l'entrée difficile.

Les terres sont fertiles quoique légères, composées de sable et d'argile, à une profondeur d'un à quatre mètres. Des schistes d'un gris d'ardoise, et disposés par couches assez régulières, forment le noyau de plusieurs collines. A l'est du port d'Espagne, il y a des carrières de pierre d'une bonne qualité, qu'on emploie à la construction des maisons et au pavage des rues. La nature a creusé au sud-ouest de l'île, sur les bords du golfe de Paria, non loin du cap de *Brea*, un vaste bassin rempli d'asphalte, qu'on emploie utilement à calfater les vaisseaux. Les environs de ce lac sont volcanisés. On y trouve plusieurs sources d'eau chaude (1).

L'île, d'une forme à peu près carrée, est terminée au nord-est par la pointe de la *Ga-*

---

(1) Voyez à la fin de ce chapitre la description du lac d'Asphalte. (S.)

lère (1); au sud-est par celle de la *Galgota* (2); au nord-ouest par le cap *Monos* (3); et au sud-ouest par celui del *Coral* (4).

Ses dimensions peuvent être ainsi calculées, d'après la carte gravée à Paris dans l'an 13 : plus grande longueur du nord au sud, depuis le cap *Chupara* jusqu'à celui de *Curao*, 43' = 14 ⅓ lieues; plus grande largeur de l'est à l'ouest, depuis l'embouchure de la rivière du *Guatuaro* jusqu'à celle de *Cuba*, 34' = 11 ⅓ lieues.

La côte orientale, comprise entre deux caps distants l'un de l'autre de 40' 20", est longue d'environ 13 ½ lieues. Elle est très-fertile, bien arrosée et généralement basse. La côte du sud, un peu exhaussée et pour cela propre à la culture du café et du cacao, occupe en longueur 58' = 19 ⅔ lieues. Les eaux de la mer, qui baignent cette côte, n'ont pas, à une demi-lieue de distance, plus de 7 à 8 brasses d'eau; elles sont très-poissonneuses. Celle de l'ouest, calculée sur une

---

(1) Latit. 10° 49' 40"— Longit. 63° 4' 30".
(2) Latit. 10° 9' 20"— Longit. 63° 8' 40".
(3) Latit. 10° 42' »"— Longit. 63° 50' 30".
(4) Latit. 10° 3' »"— Longit. 64° 6' 30".

ligne nord et sud, passant par le port d'Espagne, est de 39' = 13 lieues; c'est la plus riche et la plus cultivée : on y compte plus de quatre-vingt-dix habitations. La côte du nord, trop élevée et trop hachée pour servir utilement à l'agriculture, occupe, en longueur, 47' 22" = 16 lieues environ. La circonférence de cette île peut être estimée à 80 lieues (1).

La capitale, nommée Saint-Joseph d'Oruna, est située au nord-ouest et à 3 lieues dans l'intérieur des terres (2), au milieu d'une plaine fertile généralement cultivée. En 1595, ce bourg, à peine naissant, fut brûlé par Walther Raleigh, célèbre amiral anglais, qui fit prisonnier le gouverneur don Antonio

(1) Raynal, qui écrivait en 1780, donne à cette île 110 lieues de circonférence, et 318 de surface carrée; à la côte du nord, 22 lieues de longueur; à celle de l'est, 19; et à celle du sud, 25.

MM. Mentelle et Malte-Brun la placent au 10e degré de latit., et au 63° 20' de longit. Ils lui donnent 30 lieues de longueur, de l'est à l'ouest, et 19 de largeur.

(2) Longit. 63° 48' 7" — Latit. 10° 28' 6"., suivant *Bonne;* — Long. 63° 34' — Lat. 10° 40' »", d'après la carte gravée à Paris.

Berreo. En 1800, ce n'était qu'un village de 300 cabanes, habitées par 1900 à 2000 habitants, qui, par leurs habitudes et leurs mœurs, se rapprochent beaucoup des peuples nomades.

Le *Carenage*, presqu'île située entre le port d'Espagne et le cap Monos, offre la position la plus favorable pour l'établissement d'un chantier propre à la construction des vaisseaux. La cour de Madrid en avait conçu le projet. Depuis, les Anglais ont commencé à réaliser ce plan qui promet les plus heureux résultats à leur commerce et à leur marine. Déjà ils ont tracé les fondements d'une ville fortifiée, et des batteries redoutables qu'ils ont l'intention de construire au Carenage et dans les îlots situés près du cap Monos. Il est probable qu'ils réuniront aussi, par un canal, les sources peu éloignées du Caroni et de l'Oropuche, pour activer la circulation des denrées, en procurant un débouché à celles de l'intérieur.

Mais l'établissement le plus important de la Trinité est la cité nommée le *Port d'Espagne*, bâtie au nord-ouest (1), à 3 lieues

(1) Longit. 63° 49' 29"; — Latit. 10° 38' 42"

de Saint-Joseph, sur le golfe de Paria, et près l'embouchure du *Caroni :* les rues en sont larges et régulières ; il est le siége des autorités civiles et militaires. Lorsque nous y abordâmes, la garnison consistait en deux bataillons d'infanterie, l'un Anglais et l'autre Allemand ; les fortifications étaient peu nombreuses et en mauvais état de défense. La rade, nommée *Chaguaramas*, est rarement agitée par les vents, ce qui en rend les eaux très-sales ; les vaisseaux y trouvent un mouillage sûr et spacieux.

En 1778, le ministre Galvez associa la Trinité au ressort de la compagnie de Caracas ; et, en 1780, il supprima les entraves mises à son commerce. En 1782, la population de cette île ne comprenait que 1000 Espagnols, 200 Français et Irlandais, 1072 nègres et 1800 Indiens civilisés qui payaient capitation ; total 3872. Ces derniers engageaient alors leurs services pour un franc par jour et la nourriture ; ce sont de bons ouvriers, mais trop adonnés à l'ivrognerie et un peu paresseux. Cette population a beaucoup augmenté

(Connaiss. des temps, 1810). Longit. 63° 40' 20";— Latit. 10° 39' (Carte gravée à Paris, an 13).

depuis 1789. Un grand nombre de colons français, réfugiés de la Martinique et de Sainte-Lucie, à l'époque où ces îles tombèrent au pouvoir des Anglais, y ont transporté les débris de leur fortune.

En 1797, le nombre des habitants se montait à 16,556, savoir : 2081 blancs, 4466 gens de couleur, et 10,009 esclaves.

En 1801, il était de 22,768, qui se distribuaient ainsi : 2368 blancs, dont 1574 Français, 418 Espagnols, et 376 Anglais; 4307 gens de couleur, dont 2792 Français, 1089 Espagnols et 526 Anglais. Le nombre des esclaves était de 16,083, y compris 1171 naturels (1) (le militaire n'était pas compris dans ce recensement).

En 1803, la population de cette île était, suivant Mac-Cullum (2), de 28,000 habitants, savoir : 2261 blancs, 5275 gens de couleur, et 20,464 nègres (3).

---

(1) Extrait des journaux anglais, 1802.

(2) Voyage à l'Ile de la Trinité, fait en 1803 par le cap. Mac-Cullum. Liverpool, 1805, cité dans les Annales des Voyages, par M. Malte-Brun, t. 4, n° 12.

(3) Mentelle et Malte-Brun évaluent sa popu-

L'île possédait, en 1801, 563 chevaux, 3,671 mulets, 539 vaches, 758 bœufs, 809 moutons, 531 chèvres et 675 porcs : total 7546 animaux domestiques; 6 moulins à eau, 1 à vent, 106 à café, 250 à coton, 162 à animaux, 636 fourneaux montés et 96 alambics.

Ses cultures consistaient en 6,900 acres plantés en cannes à sucre, 2,531 en coton, 4,886 en café, 2,976 en plantes alimentaires, et 6,689 en pâturages : total 23,982. Cette faible portion cultivée n'est pas la 36e partie du territoire qu'on évalue à 878,400 acres. Le gouvernement espagnol n'avait délivré que 400 concessions de terre environ, chacune de 320 acres, et il en restait encore 2,320 réclamés par l'agriculture; depuis que cette importante colonie est entre les mains des Anglais, elle a produit annuellement environ 449,614 livres

---

lation, en 1789, à 60,000 habitans (*), et Bourgoing (**) au même nombre, pour 1796; mais ce calcul me paraît exagéré, puisque, d'après les états statistiques présentés au parlement d'Angleterre, en 1801, l'île ne comptait alors que 22,758 habitants.

(*) Géographie mathématique, tome 15.

(**) Tableau de l'Espagne moderne, 1803, tom. 2, chap. 8.

de café;—280,170 livres de cacao;—9,895,644 livres de sucre;—128,509 gallons de sirop; —317,395 gallons de rhum, et 1,300,000 livres de coton.

Si les cotonniers n'étaient pas souvent attaqués par des chenilles qui causent de grands ravages, leur produit serait la branche la plus lucrative et la plus abondante. Un hectare cultivé en tabac, emploie quatre nègres, et produit ordinairement 750 rouleaux du poids de deux kilogrammes et demi (5 livres), et qu'on vend 9 fr. Cette dernière branche de culture est peu étendue et n'occupe que les créoles espagnols.

Les maladies ordinaires des indigènes sont les fièvres lentes, et le tenesme qui occasionne des douleurs très-aiguës. Les Européens nouvellement débarqués éprouvent aussi l'influence du changement de climat. Ils sont exposés à des fièvres inflammatoires qui souvent les conduisent au tombeau, dès le troisième ou quatrième jour, surtout lorsque, dans cet état, on les traite à l'anglaise, c'est-à-dire avec l'émétique et le vin de Madère. Ils doivent s'abstenir des bains froids, de l'eau-de-vie, des boissons trop rafraîchissantes, de l'eau froide non trempée; mais, surtout des jouis-

sances imprudentes de l'amour. L'usage modéré des plaisirs, la sobriété, des vins généreux, des bains tièdes sont le régime le plus convenable pour conserver la santé.

Le catalogue suivant des animaux et des plantes qu'on trouve à la Trinité, est très-incomplet. Comment esquisser en huit jours un tableau qui demanderait plusieurs années de travail, et le crayon d'un peintre exercé ?

Les *mammifères domestiques* de la colonie sont le cheval, le mulet, le taureau, le chien, le chat. Les ânes y sont peu nombreux; les porcs d'une excellente qualité ; ces derniers ont été exportés de la Martinique. Les moutons réussissent bien; les chèvres sont très-multipliées et produisent souvent quatre petits à la fois.

Parmi les *mammifères sauvages*, on compte l'alouatte ou singe hurleur (1); il atteint la hauteur et les dimensions du chien courant ordinaire.

Le *chat tigre*, ou *jaguar* de la Nouvelle-Espagne (2); c'est le plus gros des animaux

---

(1) *Simia seniculus* Gm., 36. —*Alouatta seniculus* Daud.

(2) Décrit par Buffon, tom. 9, 1777, in-12.

féroces de la colonie. Il n'attaque jamais les hommes; mais il dévore les chiens, les chats dont il est très-friand, et, lorsqu'il peut pénétrer dans un poulailler, il y fait de grands ravages.

Une espèce de *biche*, à pieds courts, qui se tient ordinairement dans les Savannes. La chair en est bonne à manger.

Les forêts nourrissent des bœufs sauvages et des bandes nombreuses de cochons marrons, tachés de noir sur un fond jaunâtre.

L'agouti (1).

Le rat musqué, ou piloris des Antilles (2).

Le cavia paca (3).

La ravale, ou didelphe philander (4).

Le tatou cachicame à neuf bandes (5).

Le porc-épic huppé (6).

Le paresseux unau (7).

---

(1) *Cavia americana* Gm., 122.—*Agouti Cayanus* Daud. — *Cavia aguti* Mus.

(2) *Mus pilorides* Gm., 126.

(3) *Cavia paca* Mus.

(4) *Didelphis philander* Gm., 105.

(5) *Dasypus novem-cinctus* Gm., 56.—Daud.

(6) *Hystrix cristata* Daud.

(7) *Pradypus didactylus*. —Daud.

Et parmi les mammifères amphibies :

Le lamantin (1) et la loutre saricovienne (2). Le premier paraît quelquefois dans le canal qui sépare la Trinité de *Tabago*; et le second vers l'embouchure de Guaracaro.

Oiseaux domestiques. Le coq, le canard d'Europe et le canard musqué, l'oie, le dindon, le pigeon, etc.

Oiseaux d'eau. Le pélican brun (3).

Le plongeon, ou castagneux (4).

La sarcelle (5).

La grande poule d'eau de Cayenne (6).

La frégate (7).

L'aigrette (8).

Le pluvier doré (9).

Le fou commun (10).

---

(1) *Manatus australis* Gm., 60.

(2) *Mustela lutris*, var. *Brasiliensis* Gm., 92.

(3) *Pelecanus fuscus* Gm. 570.

(4) *Colymbus dominicus* Gm., 593.

(5) *Anas dominica* Gm. 521.

(6) *Fulica cayennensis* Gm., 700.

(7) *Pelecanus aquilus* Gm., 572.

(8) *Ardea gazetta* Gm., 628.

(9) *Charadrius pluvialis* Gm., 688.

(10) *Pelecanus sula* Gm., 578.

Nous vîmes aussi sur les bords de la mer, aux environs du port, un oiseau de proie nommé *petit vautour d'Amérique*, ou *autour à gorge nue* (1). Il a la taille d'une buse commune, le plumage généralement noir, et il est assez familier. Les habitants évitent de tuer cet oiseau, qui se nourrit de charognes et dévore les immondices déposées près des maisons.

Oiseaux des forêts. Ils sont, en général, très-variés et très-multipliés. Parmi ces habitants des airs, nous avons observé une petite chouette (2), longue à peine d'un double décimètre, et qui paraît constituer une espèce distincte, dont voici les caractères : bec noirâtre, plumage fauve, avec les grandes plumes des ailes marquées de six taches blanches; dessous du corps varié de blanc et de roux; queue courte, recouverte par les ailes; tarses emplumés, doigts poilus et roussâtres, ongles noirâtres.

Le petit ara rouge (3).

---

(1) *Falco nudicollis* Mus. Par.

(2) *Strix Phalenoïdes* Mus. Par.

(3) *Ara aracanga* Daud.

La perruche à collier (1).

Le papegay à bandeau rouge (2).

Le pic-vert du Bengale (3).

L'épeiche ou pic varié de la Jamaïque (4).

Le roi des vautours (5).

Le vautour urubu (6).

L'effraye (7).

Le martinet à collier blanc (8).

Le coq de roche ou manakin rupicole (9).

Nous avons rapporté en France la plupart de ces oiseaux qui ornent maintenant les galeries du Muséum de Paris.

Ce ne sont pas les seuls que nourrisse l'île; on y trouve en outre :

La perruche jaune, ou *guarouba* (10).

Le perroquet vert et rouge de Cayenne (11).

---

(1) *Psittachus Alexandri* Daud.

(2) *Psittachus dominicensis* Daud.

(3) *Picus Bengalensis* Daud.

(4) *Picus Carolinus* Daud.

(5) *Vultur papa* Daud.

(6) *Vultur aura* Daud.

(7) *Strix flammea* Buff., 440.

(8) *Hirundo cayennensis* Buff.

(9) *Pipra rupicola* Buff.

(10) *Psittachus guarouba* Gm., 320.

(11) *Psittachus ochrocephalus* Gm., 339; var. B.

Le perroquet aourou-couarou (1).

La petite perruche maïpouri (2).

Le couroucou à ventre rouge (3).

L'oiseau-mouche, or-vert (4).

L'oiseau-mouche de Tabago (5).

Le merle brun (6).

Le tangara de Cayenne (7).

Le toucan à ventre doré. Bec noir (8).

Baudin et Maugé prirent aussi les insectes suivants, dont quelques-uns ornent maintenant les galeries du Muséum de Paris.

Le casside taureau. — *Cassida taurus* Fab.

Une variété du hanneton rustique. — *Melolontha rustica*, Idem.

Un trox.

Un brente qui paraît être le *longimane* de Fab.; brun rougeâtre; corcelet bossu, cuivreux et épineux; élitres striées à six bandes

---

(1) *Psittachus æstivus* Gm. Var E., 340.

(2) *Psittachus melanocephalus* Gm., 346.

(3) *Trogon curucui* Gm., 403.

(4) *Trochilus viridissimus* Gm., 496.

(5) *Trochilus tobaci* Gm., 399.

(6) *Turdus aurantius* Gm., 832.

(7) *Tanagra chlororica* Gm., 890.

(8) *Voyez* à la suite de ce chapitre, des notes sur ces différentes espèces d'animaux. (S.)

transverses jaunes ; cuisses garnies d'une dent ; tête cylindrique, excepté à la base où sont placés les yeux.

L'horie maculée. — *Horia maculata* Fab.

L'abeille hémorrhoïdale. — *Apis hemorrhoïdalis* Fab.

Abeille cordiforme. — *Apis cordata* L.

Abeille dentée. — *Apis dentata* L.

Un apale. — *Apalus ruficornis* Latreille.

La punaise variée. — *Lygæus varicolor* Fab.

La fourmi tuberculée. — *Formica tuberculata* Encyc. 41.

La guèpe américaine. — *Vespa americana* Fab.

La fulgore phosphorique. — *Fulgora phosphorea* L.

Les tortues sont assez communes sur la côte septentrionale ; elles viennent à terre d'avril en septembre.

On trouve dans les forêts, dont l'aspect est imposant, la plupart des arbres qui embellissent celles des autres Antilles, les bords de l'Orénoque et la côte ferme.

Les botanistes indiquent aussi, sur le sol de cette île, le souchet haspan. — *Cyperus haspan* Vahl.

La commeline hexandrique.—*Commelina hexandra* Aubl.

Le ginseng à feuilles dorées. — *Panax chrysophyllum* Vahl.

Le gatilier à fleurs en tête. — *Vitex capitata* Vahl. ♄.

La carmantine unilatérale. — *Justicia secunda* Wild. ♃.

La morelle hérissée. — *Solanum hirtum* Vahl. ♄.

Le cestreau à larges feuilles. — *Cestrum latifolium* Vahl. ♄.

L'orélie purgative. — *Allamanda cathartica* L. ♄.

Le macrocnème écarlate. — *Macrocnemum coccineum* Vahl.

Le froelich paniculé. — *Froelichia paniculata* Vahl.

Le spatode à corymbes. — *Spatodea corymbosa* Vent.

Le robinier couleur de rouille. — *Robinia rubiginosa* Poiret. ♄.

Le lupin velu.—*Lupinus villosus* Wild. ⊙.

Le glycine roux-vert. — *Glycine picta* Vahl. ♄.

Le begonia faible. — *Begonia humilis* Dry. ⊙.

La taberne ondulée. — *Taberna montana ondulata* Vahl. ♄.

La tapogome tomenteuse. — *Tapogomea tomentosa* Aubl. ♄.

Le tontel grimpant. —*Tontalea scandens.* Aubl. ♄.

Le croton à feuilles de cotonnier.—*Croton gossypifolium* Vahl. ♄.

La tragie corniculée. — *Tragia cornicu-lata* Vahl. ⊙.

Quant aux végétaux alimentaires : le riz, la laitue, la chicorée, les choux, la carotte, le navet, la rave, le persil, le cerfeuil, la tomate, l'asperge, les pois, les haricots, et, en général, presque toutes les plantes potagères d'Europe sont acclimatées et réussissent bien à la Trinité; il faut en excepter les artichauts. Aux productions nourricières de l'ancien Monde, l'habitant de cette île joint celles que fournit le climat des Antilles. Telles sont la banane, la figue-banane, le manioc, le chou-caraïbe, la patate, l'igname, le pois d'Angole, le pois-souche, la goyave, les corossols ou pommes-canelles, la papaye, l'abricotier des Antilles, le cacao, le café, le sucre, les cocos, le chou-palmiste, quelques arbres à pins, les orangers, les citronniers, les sapotiliers.

La Trinité, placée au nord-est de l'Amérique méridionale et au sud des Antilles, est, par sa position, une des colonies les plus importantes du nouveau Monde. Le golfe de Paria, qui la sépare du continent, a 30 lieues de longueur sur 20 de largeur. Il communique, au nord, avec la mer des Iles-sous-le-Vent, par un détroit nommé les *Bouches du Dragon;* et au sud, avec l'océan Atlantique, par le canal du *Soldat.* Le mouillage du golfe a depuis 13 mètres (8 brasses) jusqu'à 50 (30 brasses) de profondeur; il offre, en tout temps, un abri sûr aux vaisseaux.

On y observe un courant très-sensible dans la direction du nord au sud. Ce golfe, très-poissonneux, reçoit les eaux du Guarapiche qui arrose la province fertile de *Cumana,* et qu'on peut remonter à 30 lieues avec des bateaux de 150 tonneaux; il sert aussi de décharge à un bras de l'Orénoque, sur lequel on peut naviguer jusqu'à Saint-Thomas de Langoustan, chef-lieu des établissements espagnols sur les rives de ce fleuve (1). En 1782,

---

(1) Cette ville nommée aussi *Saint-Thomas de Guyana,* est à 40 lieues au-dessus de l'embouchure de ce fleuve..... Longit. suivant Humboldt, 66° 26', —Latit. 8° 8' 24".

ces bateaux servaient principalement au transport des bois de toute espèce, des bœufs, des mulets, des chevaux, du poisson salé et du tassot ou bœuf boucané (1), livrés au commerce. Un bateau, pouvant porter 80 bœufs, se louait, par jour, 66 francs. A cette époque on payait le tassot 32 livres le quintal, et les bœufs en valaient 50 à 60 la pièce, sur les bords du Guarapiche. En 1805, on ne les payait que 25 à 30 livres.

(1) C'est-à-dire salé et séché au soleil.

NOTES sur l'Histoire, et particulièrement sur l'Histoire naturelle de l'Ile de la Trinité;

Par M. SONNINI.

ON doit regretter que M. Ledru n'ait pu obtenir la permission de voyager dans l'intérieur de l'île de la Trinité. Les détails les plus exacts et les plus importants, tels que ceux que l'on vient de lire au sujet des îles Canaries, auraient été le fruit des observations de ce savant et judicieux voyageur; et ces détails auraient été d'autant plus intéressants, que l'intérieur de l'île de la Trinité n'est point encore connu par des renseignements modernes. Il existe un voyage à cette île, imprimé à Liverpool, en 1805, par un Anglais, le capitaine T. M. Cullum; mais cet ouvrage n'a pas encore été traduit en français, et nous ne le connaissons que par l'analyse que M. Malte-Brun en a faite dans le recueil précieux qu'il publie périodiquement sous le titre d'*Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire* (*). Cette analyse, que l'on me saura gré d'avoir transcrite, suppléera en partie aux éclaircissements que M. Ledru s'est trouvé dans l'impossibilité de recueillir.

(*) Tome 4, pages 396 et suivantes.

« .... Cet écrit est dirigé en grande partie
» contre le général Picton, et très-qualifié à jus-
» tifier le reproche d'un despotisme révoltant dans
» son administration et d'atrocité dans l'exercice
» de la justice, que le bruit public et ensuite les
» tribunaux ont faits à ce gouverneur de la Tri-
» nité. L'auteur lui-même en a éprouvé les effets
» par un emprisonnement arbitraire et par de
» mauvais traitements; et, sans cette circonstance,
» le récit de son voyage n'aurait peut-être jamais
» vu le jour.

» Les eaux de l'*Orinoco*, dit M. Mac-Cullum,
» qui se répandent par les quatre *Bocas del Drago*
» (embouchures du Dragon), rendent la mer
» entre Tabago et Trinidad continuellement trou-
» ble, et produisent un courant si violent dans
» les passages qui séparent Trinidad de la *Punta*
» *Salina* dans la province de Cumana, que les
» navires ne peuvent y entrer qu'avec un vent
» frais en poupe.

» Le port *Chaguaran* ou *Chaguaramus* est spacieux,
» sûr, et offre un fort bon mouillage. Les An-
» glais y ont maintenant établi des chantiers de
» construction navale.

» *Puerta de Espanna*, l'endroit principal de l'île
» sur la côte nord-est du golfe de Paria, a une
» jetée en maçonnerie avec une batterie en bar-
» bette, pour la protection du côté occidental de
» la ville qui est régulière, mais établie à un en-

» droit malsain, dans une espèce d'enfoncement » ayant à l'est et au nord-est des montagnes, et » au nord-ouest une grande savane maréca- » geuse. On y trouve des habitants de presque » toutes les nations européennes, notamment beau- » coup de Français. Au-dessus du port est situé » l'inutile fort d'*Abercrombie-tower*.

» La hauteur qu'il occupe est un volcan éteint, » dont le cratère est encore visible. En 1803, » deux regiments de nègres, enrôlés dans les co- » lonies françaises, et commandés par des officiers » français, y étaient en garnison. L'auteur qui » avait eu occasion de connaître leur caractère et » leurs institutions à Saint-Domingue, se défie de » leur fidélité, et propose de distribuer dans les » colonies britanniques qu'on voudrait assurer à » la mère-patrie, des Écossais-montagnards » qui se soutiennent dans presque tous les climats » et qui déjà ont un fort penchant pour l'émi- » gration.

» Il y a encore huit villages, *Arima*, *Cocal*, » *Goyaco*, *Comana*, *Montferat*, *Savana-Grande*, » *Savaneta* et *Siparia*, habités par des naturels du » pays. Lors du dénombrement fait l'an 1797, » on en compta 1802, dont 305 hommes, 401 fem- » mes, 190 garçons et 186 filles. A la tête de » chaque village, se trouve un missionnaire ca- » tholique, qui exerce un grand pouvoir sur ces » Indiens sobres, pacifiques et laborieux.

» La population de Trinidad se montoit, lors » de la conquête par les Anglais, en 1797, à » 16,555 têtes, savoir, 2081 blancs, 4466 gens » de couleur, 10,009 esclaves. Elle s'est considé- » rablement augmentée depuis ce temps. En fé- » vrier 1803, on y compta 2261 blancs, savoir, » 663 Anglais, 505 Espagnols, 1093 Français; » 1275 gens de couleur, savoir, 599 Anglais, » 1751 Espagnols, 2924 Français et 20,464 nègres. » Somme totale 28,000 individus.

» Trinidad est très-fertile. Des oranges déli- » cieuses, des citrons, des raisins, quoique peu » cultivés, et des tamarindes, sont les fruits qui » réussissent le mieux. Autrefois on y cultivait le » blé de Turquie en quantité suffisante pour en » fournir les îles voisines; il y avait également » des plantations considérables de cacao; mais » depuis 1727 elles ont été presqu'entièrement » abandonnées.

» Le coton est peu cultivé, quoique d'une qua » lité supérieure; le sucre l'est davantage. 128,000 » acres de pays ont été loués à des particuliers » par le gouvernement espagnol. L'auteur évalue » le total du terrain cultivable à 870,400 acres. » Les exportations de Trinidad, pour la Grande- » Bretagne, depuis 1799 jusqu'en 1802, étaient » ainsi qu'il suit :

ANNÉES	
1799	26,728 quintaux de sucre.

ANNÉES		
1800	54,515 quint.	67 livres.
1801	69,551	20
1799	104 gallons de rhum.	
1800	3,018	
1801	19,337	
1799	1,898 quint.	43 liv. de café.
1800	3,018	
1801	19,537	
1799	1,403,290 livres de coton.	
1800	863,987	
1801	1,239,573	

» Comme la plupart des colons de Trinidad » sont les débiteurs des Anglais, la moindre par- » tie de leurs productions passe directement en » Angleterre; les Etats-Unis de l'Amérique en » reçoivent la plus grande partie; et, sous ce rap- » port, Trinidad est une aussi grande charge » pour la mère-patrie, que le Canada, la Nouvelle- » Ecosse, etc. (Le Canada coûte à l'Angleterre » 700,000 livres sterling de dépense nette).

» Selon l'idée de l'auteur, la grande mortalité » des Européens, en arrivant à la Trinité, pro- » vient moins du climat que de leurs excès avec » les femmes et dans la boisson. Les nègres meu- » rent fréquemment de la *cachexia africana*, ma- » ladie peu traitée dans les livres de médecine;

» elle commence par une profonde mélancolie et » un engourdissement des esprits vitaux, suite » des regrets que les nègres éprouvent d'être loin » de leur pays, et des traitements barbares qu'on » leur fait subir; les symptômes ultérieurs sont » des appétits contre nature, un goût déréglé pour » des bois, de la chaux, du limon, etc.; un ma- » rasme complet termine la maladie en abrégeant » les jours de ces infortunés.

» En comparant l'état des *scallags* ou serfs, » dans la Haute-Ecosse et dans les îles adjacentes » avec celui des esclaves nègres dans cette île, » l'auteur trouve la position de ces derniers bien » plus supportable. Si le tableau qu'il trace de la » servitude des *scallags* est vrai, son assertion peut » être juste.

» Trinitad abonde en moyens de subsistance, » tirés des règnes animal et végétal; elle participe, » en même temps, de la plupart des autres pro- » ductions des deux règnes, que fournit la *terra* » *firma*, en face de laquelle elle se trouve. Parmi » les sources de richesses, il faut ranger le *lac* » *d'Asphalte*, situé au *cap la Bréa*; c'est un bassin » élevé d'une cinquantaine de pieds au-dessus de » la mer, et ayant environ trois milles anglais » de circuit; il est situé dans une contrée formée » par des cendres et scories volcaniques, et rem- » plie d'asphalte à une profondeur plus ou moins » considérable. On trouve encore çà et là sur Tri-

» nidad, cet asphalte dans l'état liquide; il y a
» plusieurs sources chaudes aux environs du lac.
» L'asphalte est fréquemment mêlé d'un peu de
» soufre, et sert fort bien au radoub des navires,
» moyennant un amalgame convenable.

» Au reste, les montagnes de l'île, qui vont
» en trois lignes parallèles de l'ouest à l'est, se
» composent de schistes argileux et marneux; elles
» sont couvertes de forêts épaisses, qui fournissent
» du bois très-propre à la construction navale.

» Il y a dans l'île huit rivières navigables, dont
» le *Caroni*, le *Guaracara*, le *Loura* et le *Siparia*
» se jettent dans le golfe; et le *Guataro* ou *Ottoire*,
» le *Neg*, le *Lebranche* et l'*Oropuche* dans l'océan
» Atlantique. Le *Caroni*, ainsi que le *Guataro*,
» sont navigables près de vingt milles anglais;
» seulement l'embouchure du dernier dans la baie
» de *Mayaro*, qui d'ailleurs a un bon mouillage,
» est barrée par un bas-fond. On avait, du temps
» de l'auteur, le projet de réunir le *Caroni* au
» *Guataro* par un canal, et d'ouvrir vers le *Caroni*
» des fossés de communication entre la grande
» savanne, afin de dessécher les marais de la
» Savanne, et de donner plus de salubrité à la
» capitale. Pour faire de nouveaux établissements,
» notre auteur recommande la vallée de *Rio-*
» *Grande* et l'endroit *Ballandro*, qui en est à la
» distance de six milles anglais.

» Le tribunal supérieur est le *Cabildo*. Il est

» composé de treize membres qui s'assemblent les » lundis, et parmi lesquels on choisit par an deux » juges, indépendants l'un de l'autre. Il s'y trouve » conséquemment une quantité d'avocats (*escrivanos, scribes*) desquels l'auteur ne fait pas l'éloge.

» Beaucoup de nègres étaient alors en prison, » comme accusés de sorcellerie; on les traitait » avec beaucoup ds cruautés. Cette croyance à la » sorcellerie se rencontre dans la plupart des co- » lonies espagnoles de l'Amérique, et même à » Cayenne, si l'on peut ajouter foi à M. Picton. » Elle semble fondée sur l'habitude qu'ont les » nègres de porter sur eux des colifichets insigni- » fiants, des chiffons, des petits morceaux de bois, » des racines, etc., dont ils font leur *fétiche* ou » objet d'adoration. »

On trouve encore quelques détails au sujet du lac d'Asphalte de l'Ile de la Trinité, dans les *Transactions de la Société linnéenne de Londres*, tome 8, année 1789. Ils ont été traduits, ainsi qu'il suit, par MM. les rédacteurs de la *Bibliothèque britannique*.

Lettre à M. Tobin.

Saint-Vincent, 2 avril 1807.

Monsieur,

J'ai employé une journée entière sur les bords du lac d'Asphalte (*Pitch-lake*) de la Trinité, pour vous procurer les échantillons que vous désiriez.

Ils sont embarqués sur le navire *l'Ile de l'union*, et j'espère qu'ils vous arriveront bien conditionnés. Je les ai arrangés dans deux barils que j'ai bien recommandés au capitaine. Dans le premier est un choix de cailloux ramassés sur la grève, en remontant au-dessus de l'abordage; j'y ai joint des fragments des rochers de la côte, pris en partie au-dessous du niveau moyen de la mer, et en partie au-dessus de celui des hautes eaux; mais tout paraît être de la même nature que le bassin du lac. Il y a dans l'autre baril, en paquets séparés : 1° une espèce de poix charbonnée qu'on trouve en grande abondance sur les bords du lac; 2° de la poix dure, tirée de l'un des bords du lac; 3° de la poix puisée dans le lac même; 4° enfin, cette même substance prise dans le cratère d'un très-petit monticule, qui s'élève d'environ deux pieds au-dessus du niveau du sol environnant, et qui est éloigné du lac d'environ cent verges. Cette dernière matière est de beaucoup la plus fraîche, et elle paraissait être sortie de la veille; elle composait environ la moitié de la quantité totale que contenait ce petit cratère.

Ce lac est à la distance d'environ un mille du golfe, sur une éminence élevée de quatre-vingts à cent pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Il est environné de toutes parts de bois très-élevés, excepté là où les arbres ont été abattus pour faire place à la canne à sucre. Dans ces en-

droits-là, le sol s'est trouvé très-fertile : c'est la partie la plus élevée dans cette région de l'île. Le lac a environ un mille de largeur ; il est entrecoupé de toutes parts par des ruisseaux d'eau pure et limpide, remplis de petits poissons. Dans beaucoup d'endroits, et vers le milieu même du lac, sur la poix minérale solide, on trouve des espèces de petites îles dans lesquelles croissent des plantes et des arbrisseaux de diverses espèces, entr'autres l'ananas sauvage, et celui-ci, en grande abondance. J'en ai adressé quelques plants en Angleterre à M. Edwards, qui m'avait prié avant mon départ de lui procurer diverses variétés de cette plante. Les bords de ces petits ruisseaux sont disposés en forme de bourrelets demi-cylindriques, et leur fond est occupé par une crevasse. La profondeur de l'eau varie de deux à dix pieds, et ses canaux changent continuellement ; celui qui aujourd'hui a huit à dix pieds de profondeur, sera peut-être comblé demain, et d'autres s'ouvriront là où on ne voyait qu'une masse solide de poix. Il paraît, d'après ces variations, que la poix elle-même repose sur une masse d'eau ; mais je n'ai aucune donnée sur son épaisseur. Il me paraît évident cependant que la présence de cette matière est due à l'action d'un feu souterrain. On m'a dit que les parties de l'île situées sous le vent, relativement au lac, abondent en houille ; mais je n'ai pu savoir jusqu'où ces veines s'étendent du

côté du lac, et je n'ai jamais vu d'échantillons de ce combustible tiré de cet endroit.

Le docteur Anderson, directeur du jardin botanique de Saint-Vincent, qui m'a accompagné dans cette expédition, a décrit ce lac il y a environ vingt ans, et son ouvrage a été publié dans quelque recueil périodique. Je ne crois pas qu'il en ait paru d'autre description.

Pour faire usage de cette poix minérale, il faut la faire bouillir avec un dixième seulement de son poids d'huile ou de suif.

Je suis, etc., S. Span.

Lettre de M. Tobin à M. Hatchett, en lui envoyant celle qui précède.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser la copie d'une lettre que j'ai reçue d'un ami qui vient de faire un achat de terres considérable dans l'île de la Trinité. Elle vous donnera une idée assez exacte du lieu singulier que les habitants anglais de cette île, grande et précieuse, ont appelé *lac d'Asphalte*. J'y joins quelques échantillons du bitume minéral désigné dans la lettre. J'ai vu, d'après le mémoire intéressant dont vous avez enrichi le quatrième volume des Transactions linnéennes, que vous vous êtes particulièrement occupé de recherches dans cette branche de minéralogie, et ce motif

m'a engagé à m'adresser à vous dans cette circonstance.

Je suis fort éloigné d'oser prononcer sur la question de savoir si toutes les substances bitumineuses tirent leur origine de corps organisés en animaux ou en plantes ; mais je ne doute point que la découverte d'une masse aussi considérable de matière bitumineuse, dans une région aussi voisine de l'équateur, ne contribue un jour à jeter quelque lumière sur une question dont l'importance est appréciée par tous les naturalistes.

Les détails ultérieurs que j'ai recueillis sur ces objets, m'apprennent que ce lac (comme on l'appelle) a trois à quatre milles de tour ; que l'eau y est distribuée sous forme de petits étangs et de ruisseaux ; que tout le sol environnant, jusqu'à une distance indéterminée, repose sur une couche de la même substance bitumineuse, qui est recouverte, à l'épaisseur d'un ou deux pieds, de bonne terre végétale, sous laquelle cette couche s'étend sans interruption depuis le lac jusqu'à la mer, c'est-à-dire, dans quelques endroits, à la distance d'un demi-mille, et qu'elle se prolonge même sous le niveau de l'Océan jusqu'à une distance inconnue ; que les rochers qui bordent cette partie du golfe, et qui, dans quelques endroits, sont coupés à pic à la hauteur de cinquante à cent pieds, sont entièrement composés de ce minéral bitumineux, très-dur et compacte, et recouvert

d'une couche de terre d'épaisseur inégale ; que, quoique l'opinion générale du pays attribue une origine volcanique à cette masse prodigieuse de bitume, on n'aperçoit dans toute l'étendue du lac aucun symptôme de chaleur, pas même dans ces petits creux qu'on appelle improprement *cratères*, et dans lesquels cette matière paraît avoir été récemment soulevée. Enfin, dans les échantillons que j'ai reçus jusqu'à présent, il n'y a rien qui ressemble à des laves ou à des scories.

En attendant que les naturalistes aient été mis à portée de faire un examen plus approfondi de ce phénomène remarquable, j'ai cru que ces premiers détails vous seraient agréables.

Je suis, etc., J. Tobin.

Observations de M. Hatchett sur ce qui précède.

D'après ce qu'on vient de lire, et par les détails publiés sur le même objet par le docteur Anderson (*), on apprend que le lac de bitume, connu sous le nom de *Picth* ou *Tar-lake*, et que les Français ont appelé *la Bray*, est assez étendu, et que sa profondeur est inconnue. Il paraît, de plus, que la masse générale de la matière qui forme ce lac, a été considérée jusqu'à présent comme un bitume plus ou moins durci. Le docteur Anderson observe cependant que, n'ayant

(*) Trans. philos. 1789.

pu faire aucune impression sur cette matière à sa surface, sans employer une hache, il la trouva plus molle à la profondeur d'un pied, et même contenant une sorte d'huile dans de petites cellules. Cette dureté paraît être certainement beaucoup plus grande que celles des bitumes purs et durcis qu'on trouve ordinairement; et elle conduit naturellement à soupçonner que la plus grande partie de la masse bitumineuse de la Trinité n'est pas, ainsi qu'on l'a supposé, de la simple poix minérale ou de l'asphalte.

En examinant les échantillons que M. Tobin m'a adressés, e les ai trouvés, pour la plupart, très-durs et difficiles à rompre. Leur cassure n'offre ni le lustre, ni la forme conchoïde qu'on remarque dans celle des bitumes ordinaires. Ceux des échantillons que l'on casse facilement, ont encore moins les caractères des bitumes purs, car leur fracture est terreuse, et ressemble à celle de certaines pierres tendres argilo-ferrugineuses.

La pesanteur spécifique de ces échantillons est aussi de beaucoup supérieure à celle des bitumes non mélangés. Il suffira d'en donner deux exemples. La pesanteur spécifique du bitume solide, compacte, brun foncé de la Trinité, est = 1,744, à la température de 65° F. (14° 7 R.), et celle de l'un des échantillons terreux, brun pâle, = 1,336, tandis que la pesanteur spécifique de l'asphalte n'est que de 1,023 à 1,104, ou 1,165. Si

l'on prend le nombre 1,104, comme exprimant la densité moyenne de l'asphalte, la différence entre cette substance pure et le premier des deux bitumes de la Trinité serait = 0,640, et la différence entre ce même asphalte pur, et le second de ces bitumes = 0,232.

Mais, parmi les bitumes mélangés ou impurs, il y en a peu dont la pesanteur spécifique égale celle du bitume de la Trinité; celle de la plus dense des houilles indiquées par M. Kirwan est = 1,426. Il fait mention, à la vérité, d'une fausse houille, dont il assigne la pesanteur spécifique entre 1,500 et 1,600; il parle aussi d'un bitume dont la pesanteur spécifique est = 2,070; mais ce dernier, d'après la description de l'auteur, est évidemment une pierre calcaire imprégnée de bitume; car un échantillon qu'il a examiné, ne lui a donné, dit-il, que 14 pour $\frac{0}{0}$ de matière bitumineuse, le reste étant de la pierre calcaire ordinaire (*). La dureté extraordinaire, la pesanteur spécifique et la plupart des caractères extérieurs des échantillons envoyés par M. Tobin, me conduisirent donc à croire qu'ils n'étaient pas composés seulement de poix minérale ou d'asphalte; non que je n'en eusse vu, venant aussi de la Trinité, qui m'avaient offert toutes les gradations du pétrole à l'asphalte; mais les caractères des échantillons en question étaient différents, et je crus,

(*) Elémens de minéralogie, tome II.

en conséquence, devoir soumettre ceux-ci à l'examen chimique.

Lorsque je procédai à la distillation de la variété compacte, de couleur brun foncé, dans une cornue chauffée au rouge, les fragments conservèrent leur figure; ils la conservèrent aussi lorsqu'on les tint rouges pendant quelque temps dans un creuset, à feu ouvert. Par ces procédés, un fragment pesant originairement 250 grains perdit 81 grains de son poids = 32,40 pour $\frac{0}{0}$ en bitume presque pur. Un fragment de la variété terreuse, de couleur brun pâle, perdit 91 grains sur 250 = 36,40 pour $\frac{0}{0}$; en sorte que le premier laissa un résidu pesant 169 grains, et le second 159. Ce résidu, en consistance pierreuse, était très-spongieux, et se cassait aisément à feu ouvert, et prenait une apparence ochreuse; mais il conservait en-dedans une couleur noire, à raison du charbon résultant de la décomposition d'une partie du bitume. La pierre paraissait la même dans les deux cas; seulement celle qui provenait de la première variété était plus compacte; elle contenait sur 100 parties:

Silice	60
Alumine	19
Oxide de fer	10
Carbone (estimé)	11
	100

Comme je n'ai pas répété cette analyse, je ne

puis affirmer que les proportions entre l'alumine et l'oxide de fer sont exactes ; mais la précision est peu nécessaire dans ce cas, puisqu'il s'agit seulement de constater en général la nature de ce composé. Je n'ai pu y découvrir la plus légère trace de chaux ; en sorte que la pierre qui est ainsi imprégnée de bitume, est absolument différente des pierres à chaux bitumineuses, et des autres substances analogues connues jusqu'à présent.

Mais les vrais caractères extérieurs de cette pierre doivent demeurer incertains, jusqu'à ce qu'on se soit procuré des échantillons, qui, ou soient exempts de bitume, ou n'en soient que partiellement imprégnés ; mais je hasarderai, comme conjecture, de dire que je soupçonne que cette pierre est de la nature de celle qu'on trouve réunie au bitume en Auvergne, et que de Born a appelée *lave grisâtre compacte* (*).

L'analyse de ce qui reste de la masse pierreuse, après qu'on en a séparé le bitume, s'accorde avec la nature du sol de l'île. Le docteur Anderson nous apprend que ce sol, aux environs du lac de Bray, est composé de terres brûlées, et qu'on y trouve aussi des terres fortes et argileuses ; il dit aussi vers la fin de la même page : « Que, d'après » l'examen qu'il a fait, il trouve que l'île entière » est fournie de terre argileuse, soit dans son état

(*) Catalogue de la Collection des Fossiles de mademoiselle de Raab, tome II.

» primitif (par lequel il entend probablement la » glaise ordinaire), soit sous ses diverses méta- » morphoses. Les bases des montagnes sont com- » posées de schiste argileux, ou du *talemu litho- » marga* de Wallerius. On sait que la silice do- » mine dans presque toutes les pierres du genre » argileux; la pierre imprégnée de bitume dont il a » été question, appartient évidemment à ce genre, » de manière à approcher jusqu'à un certain point » de la nature, mais non de tissu, des schistes » bitumineux. Il est cependant à remarquer que, » dans les échantillons les plus compactes de cette » substance, le bitume cache si complètement le » caractère de la pierre, que l'on peut aisément » le prendre pour une variété d'asphalte équi- » voque, dont il y a plusieurs exemples. »

J'ai déjà dit que j'ai vu des échantillons venant de la Trinité, qui me montraient toutes les gradations entre le pétrole et l'asphalte; et, d'après la description du docteur Anderson, on y trouve, dans quelques endroits, le bitume liquide, ou le pétrole (*); mais cette matière, ainsi que l'as-

(*) Outre cet endroit (le lac) où on trouve la matière bitumineuse dans cet état de solidité, on la rencontre aussi liquide çà et là dans les bois; et à la distance de vingt milles du lac, on la trouve, à l'épaisseur de deux pouces, dans des trous ronds, de trois à quatre pouces de diamètre, et souvent dans des crevasses. Celui-ci est toujours liquide, et son odeur de goudron est plus forte que celle du bitume durci. Il s'attache fortement à tout ce qu'il touche, et on ne peut en débarrasser les doigts qu'en les frottant avec de la graisse.

phalte pur, ne se rencontre probablement que dans certaines fissures ou cavités; car, d'après les échantillons qui m'ont été envoyés, il y a lieu de croire qu'une partie considérable de cette masse dans l'île de la Trinité, qu'on a supposé jusqu'à présent être de la poix minérale ou de l'asphalte pur, n'est au fait qu'une pierre poreuse, du genre argileux, fortement imprégnée de bitume.

J'ai communiqué le résultat de mes expériences à M. Tobin, qui m'a mandé en réponse qu'il était plus disposé à croire que la substance éprouvée n'était pas un bitume pur, parce qu'il avait appris qu'on l'employait pour les pavés, et qu'elle supportait sans se ramollir sensiblement, la chaleur du soleil des tropiques.

Quadrupèdes.

A la tête de la liste des quadrupèdes qui existent dans l'île de la Trinité, M. Ledru place l'alouate roux ou le singe hurleur (*simia seniculus* L.). Cet animal est un des plus extraordinaires de l'Amérique méridionale, moins encore par ses formes que par le bruit qu'il fait entendre. C'est une espèce de hurlement qui se propage à de grandes distances, et que produit un tambour osseux, formé par le corps de l'os hyoïde, et placé entre les branches de la mâchoire inférieure. Cette espèce de singes vit en troupes, au milieu des forêts

qui retentissent de leurs clameurs. Toutes leurs affections, leurs besoins, leur colère, leurs amours même s'expriment par un concert effrayant de sons discordants et vraiment épouvantables lorsqu'on ignore qu'ils viennent de ces animaux frugivores, et plus bruyants que dangereux. Le voyageur accoutumé à parcourir les solitudes que les alouates remplissent de leurs cris, se réjouit d'entendre leur affreux concert, dont il frémirait s'il ne savait que c'est l'annonce d'une proie facile et propre à satisfaire son goût, aussi bien que son appétit. En effet, les alouates ne sont point très-farouches, et leur chair est bonne à manger. Ils sont connus à la Guiane française sous la dénomination de *singes rouges;* néanmoins ils sont plutôt roux que rouges. Leur tête est en pyramide, leur face aplatie, et leur queue fort longue et prenante, c'est-à-dire qu'elle leur sert à s'accrocher et à saisir à peu près comme avec une cinquième main; en tout, l'alouate est une bête aussi hideuse qu'horriblement criarde.

Un animal moins bruyant, mais plus dangereux que l'alouate ou singe hurleur, est l'espèce de *chat-tigre*, décrite par Buffon sous le nom de *jaguar de la Nouvelle-Espagne,* et plus récemment par M. d'Azara sous celui de *chibignazou* qu'elle porte au Paraguay. Ce chat-tigre, qui ne paraît pas différer de l'ocelot (*felis pardalis* L.), fait sa pâture ordinaire de petits quadrupèdes, d'oiseaux et de reptiles. « Près de chaque oreille, dans l'in-

» tervalle qui les sépare toutes les deux, on voit » naître une bande noire qui s'étend jusqu'à la » ligne des yeux ; entre cette raie et celle de l'autre » oreille, il y a des dessins noirs. De la nuque » sortent quatre raies noires, qui continuent sur » le cou ; et sur l'épaule il y a de petites taches » noires irrégulières. De là jusqu'à la queue, on » voit sur le haut du corps deux raies noires in- » terrompues. Du reste, le fond du dessus du corps » est d'un blanc rougeâtre ; mais il y a de chaque » côté une file de taches plus séparées, qui, depuis » le milieu du corps jusque vers la queue, sont » vides au centre, de manière qu'elles ressemblent » à des chaînons noirs. Ces mêmes chaînons oc- » cupent le reste des côtés du corps, dont le fond » est d'une couleur plus claire (*). »

L'espèce de biche à pieds courts, qui vit dans les savannes de la Trinité, est vraisemblablement le *mazame*, ou *biche des savannes* de la Guiane française, *gouazouti* du Paraguay (*cervus mexicanus* L.). Son pélage est d'un bai-rougeâtre sur les parties supérieures, et d'un blanc pur sur les inférieures.

(*) Voyage dans l'Amérique méridionale, par don Félix de Azara, etc. ; publié d'après les manuscrits de l'auteur, par Walcknaer, etc. Paris, 1809, chez Dentu.

M. Walcknaer ajoute en note que le *chibignazou*, comme le chat commun, a la pupille de l'œil alongée et non point ronde comme les lions, les tigres, les panthères, les jaguons, les couquars, etc.

Dans les climats chauds de l'Amérique où le lapin n'existe pas, l'*agouti* ou *acouti* (*cavia aguti* L.) paraît en tenir lieu ; il a quelques rapports de conformation et d'habitudes avec le lapin d'Europe; mais, outre plusieurs autres dissemblances, sa fourrure n'a pas la douceur de celle du lapin: c'est un poil long et aussi rude que les soies du cochon ; sa couleur générale est un mélange de brun et de roux; le ventre est d'un jaune léger, et les pieds sont noirs. L'agouti a cinq doigts aux pieds de devant et trois seulement à ceux de derrière. Sa lèvre supérieure est fendue comme celle du lièvre, et ses dents incisives, disposées de même que celles des autres animaux rongeurs, sont d'un jaune orangé. Son cri ordinaire est un grognement faible, mais son cri d'appel est une espèce de sifflement que les chasseurs savent imiter pour attirer ce petit animal. C'est le gibier le plus commun et l'un des meilleurs des contrées méridionales du Nouveau-Monde ; et comme il est aussi le plus aisé à détruire, son espèce est très-appauvrie partout où les hommes se trouvent en grand nombre.

Un quadrupède très - voisin de l'agouti, dont M. Ledru ne fait pas mention, mais qui existe presqu'en tous les lieux où vit l'agouti, est celui que les naturels de la Guiane appellent *akouchi*. Son espèce est beaucoup moins commune que celle de l'agouti, sa taille plus petite, son corps plus

effilé, son poil plus long et sa queue plus alongée.

On a donné la dénomination de *rat musqué* à plusieurs espèces de quadrupèdes rongeurs, qui répandent une forte odeur de musc. Celui dont M. Ledru fait mention est le *pilori* ou *rat musqué* des Antilles (*mus pilorides* Erxleb.). Il est à peu près aussi gros qu'un lapin, et se creuse également un terrier. Il est noirâtre sur le corps et blanc sous le ventre. Le *pilori* diffère du *rat musqué* d'Afrique et de l'île de Ceylan ; je ne fais cette remarque que parce qu'un grand naturaliste paraît les confondre (*).

Le *pak* ou *paca* (*cavia paca* L.) est du même genre que l'agouti, et il serait un aussi bon gibier, si sa chair, très-délicate, n'était pas chargée de trop de graisse. On ne le trouve pas au-delà du 30e degré de latitude méridionale ; il habite dans les forêts humides et près des eaux ; il ne mange que pendant la nuit, et sa nourriture habituelle se compose de fruits sauvages. Sa grosseur approche de celle d'un petit cochon dont il a aussi le grognement et l'habitude de fouiller la terre avec son large nez. Il est couvert d'un poil rude, noir en-dessus et blanc en-dessous ; les côtés du corps sont marqués de bandes et de taches blanchâtres.

(*) Pallas, *Novæ species quadrupedrum è glirium ordine*, page 91, § VI.

La distinction des espèces de *tatous* (*dasypus*) se faisait par le nombre de bandes dont leur cuirasse est composée. Cette division a été généralement suivie par les naturalistes ; mais un bon observateur nous apprend que ce caractère, regardé jusqu'à présent comme essentiel et distinctif, n'est d'aucune importance, puisque plusieurs espèces différentes de tatous ont le même nombre de bandes, et que le nombre de ces bandes varie dans la même espèce (*). Celle que cite M. Ledru, et à laquelle Buffon a donné le nom de *cachicame*, offre une preuve de la justesse des observations de M. de Azara. En effet, on rencontre des individus de cette espèce qui ont l'enveloppe osseuse, composée de neuf bandes, d'autres sur lesquels il n'en paraît que sept, d'autres enfin qui n'en ont que six ; aussi la dénomination spécifique de ce tatou varie-t-elle dans les ouvrages de nomenclature où cet animal est désigné tantôt par l'épithète de *septem-cinctus*, et tantôt par celle de *novem-cinctus*.

Les tatous forment un genre de quadrupèdes particulier au midi du Nouveau-Monde. Les caractères les plus saillants de leur conformation sont de n'avoir que des dents molaires, et de porter une cuirasse osseuse et luisante, qui leur enveloppe la tête, le dos, les côtés du corps, la croupe et la queue. Quatre ou cinq ongles, longs et courbés,

(*) De Azara, ouvrage cité précédemment, tome II.

terminent les doigts, et les jambes sont très-courtes.

M. de Azara nomme le cachicame *tatou noir,* à cause de la couleur de ses écailles. « Le plastron » de l'épaule, dit ce voyageur, est composé de » deux espèces de petites écailles; les plus grandes » sont presque ovales, longues de deux lignes et » demie, et elles s'élèvent un peu au-dessus des » autres. Les intervalles qui séparent ces grandes » écailles, ainsi que l'entre-deux des rangées, » sont occupés par les petites. Le plastron de la » croupe ressemble au premier, et tous les deux » ressemblent beaucoup aux bandes du tronc par » le bord qui s'en rapproche. Ces dernières sont » composées de grandes écailles triangulaires, » dont les bases sont opposées. La garniture du » front est irrégulière et formée de grandes pièces, » mais qui sont bien loin d'approcher de la soli- » dité de la plupart des autres espèces. Il a la » tête plus petite et en forme de trompe, les » oreilles plus hautes, et trente-deux molaires » en tout. Il en diffère aussi en ce qu'il n'a que » quatre doigts aux pattes de devant, et que les » griffes en sont plus petites : il a aussi les pattes » de derrière plus hautes; son corps est plus ar- » rondi; outre les mamelles qu'il a sur les mus- » cles pectoraux, il en a une autre paire à deux » pouces de la matrice. Le membre, dans son » état d'inaction, a un pouce et demi, et il est » terminé par deux glandes qui ont au milieu

» un petit membre de quatre lignes. Toutes les » écailles sont noires. Le nombre des bandes dor- » sales varie beaucoup, depuis six jusqu'à neuf » inclusivement (*). »

J'ai rapporté la description entière que le voyageur espagnol a faite du cachicame, parce que personne n'a mieux fait connaître les tatous. Du reste, ces animaux, que l'on peut regarder comme faisant la nuance entre les quadrupèdes et les tortues, ont la chair aussi saine et d'aussi bon goût que celle de ces reptiles.

Il est probable que l'île de la Trinité, de même que les autres contrées méridionales de l'Amérique, nourrit encore d'autres espèces de tatous.

Mais le *porc-épic huppé*, ou *porc-épic d'Europe* (*histrix cristata*), n'existe pas dans cette île. L'animal de la même famille, mais d'un genre différent, qui s'y trouve, est le *coendou* (*histrix prehensilis* L.), dont la queue est très-longue et prenante, caractère qui l'éloigne du porc-épic qui a la queue très-courte et lâche. Il en diffère encore par le manque de panache sur la tête, par des proportions plus petites, par des piquants beaucoup plus courts, et surtout par des habitudes opposées. Le *coendou* mange des animaux plus petits que lui, grimpe sur les arbres pour attraper les oiseaux, dort le jour et chasse la nuit.

Les piquants, dont la tête et le corps du *coen-*

(*) Voyage dans l'Amérique méridionale, tome II, page 346.

dou sont couverts, ont trois couleurs distinctes : du jaune sur le premier tiers de leur longueur, du noirâtre dans leur milieu, et du blanc à leur pointe. Les partisans des causes finales ne manquent pas d'attribuer cette espèce d'armure du *coendou* à la prévoyante sollicitude de la nature, qui a mis les animaux de ce genre à l'abri de toute attaque, et même en état d'attaquer eux-mêmes, en les munissant d'armes offensives et défensives. Mais quel puissant intérêt peut-on supposer à la nature pour la conservation des *coendous*, tandis qu'elle abandonne à tous les périls de la nudité et de l'extrême faiblesse une multitude d'autres animaux, dont l'existence et la conservation paraissent devoir lui être au moins aussi chères ? Il est, ce me semble, plus raisonnable et en même temps plus conforme aux grandes vues de la nature, de penser que, dans l'immensité de ses productions, elle a épuisé toutes les formes, tous les traits imaginables et développé à nos yeux toutes les preuves de son inépuisable fécondité.

Quoi de plus bizarre, par exemple, que ces quadrupèdes dont la démarche beaucoup plus lente que celle de la tortue, leur a valu le nom de *paresseux* ? Ils ont les yeux ternes et la physionomie stupide, une fourrure très-rude, deux doigts aux pieds de devant et trois aux pieds de derrière, tous armés d'ongles forts, longs et recourbés ; quarante-six côtes ; les estomacs des animaux rumi-

nants ; enfin, une seule ouverture au-dehors pour l'urine et les excréments, comme les poules. L'*unau* (*bradypus didactylus* L.) est un de ces *paresseux ;* il l'est cependant encore moins que l'*aï* qui vit dans les mêmes contrées. Leurs sens sont obtus; les privations, les coups, les tourments même ne les émeuvent point ; à peine ont-ils la faculté de se mouvoir ; ils végètent plutôt qu'ils ne vivent, et leur existence est la plus triste de toutes, celle d'une complète insensibilité.

Le lamantin des Antilles (*trichecus manatus australis* L.) fait partie d'un genre de quadrupèdes compris dans l'ordre des amphibies. « La nature, » dit son éloquent historien, semble avoir formé » les lamantins pour faire la nuance entre les » quadrupèdes amphibies et les cétacés ; ces êtres » mitoyens, placés au-delà des limites de chaque » classe, nous paraissent imparfaits, quoiqu'ils » ne soient qu'extraordinaires et anomaux ; car » en les considérant avec attention, l'on s'aperçoit bientôt qu'ils possèdent tout ce qui leur était » nécessaire pour remplir la place qu'ils doivent » occuper dans la classe des êtres (*) ». Le corps du lamantin est épais ; deux seuls pieds, munis de cinq ongles courts, paraissent en devant, mais ceux de derrière sont réunis et leurs doigts sont cachés sous la peau. Il a trente-deux dents mo-

(*) Buffon, Histoire naturelle du Lamantin, dans celle des quadrupèdes.

laires, sans incisives ni canines. Sa peau est épaisse, rude et de couleur d'ardoise. Sous une masse en apparence lourde et presqu'informe, cet animal cache l'instinct de la sociabilité et des qualités d'autant plus admirables, qu'on les désire plus souvent qu'on ne les rencontre au milieu des sociétés humaines, la douceur du caractère et l'amour de ses semblables. Si j'avais à écrire l'histoire de cette intéressante espèce de quadrupèdes, je me plairais à tracer l'union, les affections douces qui régnent parmi les lamantins. De pareilles peintures sont des points agréables de repos pour l'ame sensible aux charmes que la nature répand sur la plupart de ses œuvres; mais je n'oublie pas que ce n'est point ici mon ouvrage, que je ne dois y paraître qu'en passant, et avec toute la réserve d'un intrus; qu'enfin je m'exposerais aux reproches fondés de détourner l'attention de tableaux plus importants. Je me hâte donc de terminer, en peu de mots, les notes au sujet des animaux que M. Ledru désigne comme naturels à l'île de la Trinité.

Je n'ai plus à parler que d'un seul quadrupède, l'espèce de loutre à laquelle M. Ledru applique la dénomination spécifique de *mustela lutris* et le nom de *saricovienne* que Buffon a donné à un animal de ce genre, commun dans les eaux douces de l'Amérique méridionale. Je présume que l'espèce que désigne notre voyageur, est la vraie *sarico-*

vienne, ou loutre marine, appelée par Linnæus *mustela marina*. Mais cette petite discussion de nomenclature est d'un bien mince intérêt, et de quelque espèce de loutre dont il soit question, il n'y a pas d'assez grandes dissemblances de formes et d'habitudes entr'elle et la loutre commune pour s'y arrêter plus long-temps.

Oiseaux.

Le pelican brun (*pelecanus fuscus*) ne diffère du pélican blanc (*pelecanus albus*) dont j'ai parlé à la page 245, que par le brun cendré, répandu sur son plumage, à l'exception de la tête et du col qui sont blancs, et des pennes des aîles qui sont noires ou noirâtres.

On appelle *castagneux* des oiseaux aquatiques à doigts palmés, essentiellement nageurs, puisque leurs pieds traînants et jetés en arrière sont incapables de les soutenir sur la terre; mais ils plongent avec facilité, et une fois qu'ils se sont élevés au-dessus des eaux, ils volent long-temps. Leur corps est revêtu de duvet au lieu de plumes, et deux pinceaux aussi de duvet remplacent la queue. L'espèce désignée par M. Ledru est le *castagneux de Saint-Domingue* (*podiceps dominicus* Lath.). La couleur générale de son plumage est le brun, plus ou moins foncé; mais le ventre est presque toujours blanc. Ce castagneux fréquente les eaux douces du continent et des îles de l'Amérique méridionale.

Une queue longue et pointue distingue la *sarcelle de Saint-Domingue* (*anas dominica*), que l'on nomme aussi *sarcelle rousse à longue queue*. Cette dernière dénomination équivaut à une description.

La *grande poule d'eau de Cayenne* (*gallicula cayennensis* Lath.) a la poitrine d'un roux vif, le dessus du corps olivâtre foncé, et le reste du plumage d'un gris brun.

L'*aigrette* d'Amérique (*ardea garzetta*), est comme toutes les aigrettes, du genre du héron. Son plumage est d'un blanc pur, et des touffes brillantes de plumes flexibles et soyeuses qui s'étendent sur le dos, forment un ornement naturel dont l'oiseau a pris son nom. Les *aigrettes* sont fort communes sur les plages orientales du midi de l'Amérique; elles y vivent en troupes, et les embellissent par le blanc éblouissant de leurs plumes. Leur instinct est social et disposé à la familiarité.

Notre pluvier doré (*charadrius pluvialis* L.) se retrouve dans les climats chauds du Nouveau-Monde, cependant avec quelques modifications qui peuvent être l'effet de la différence de température. En Amérique, ce pluvier est à peu près d'un tiers moins gros qu'en Europe, et son plumage est moins doré et moins beau. De même que dans nos pays, il change de canton et voyage même au loin. Il arrive à Saint-Domingue et à la Martinique aux premières pluies qui tombent en automne; et comme il s'y rend en troupes nom-

breuses, il y devient, pendant trois ou quatre mois, une véritable manne pour les habitants de la Pointe des Salines où il aborde en plus grand nombre. Partout on voit ces pluviers américains en bandes de quarante, cinquante et jusqu'à trois ou quatre cents. Ils se tiennent dans les savannes, dans les pièces de cannes à sucre, où l'on a mis le feu, dans les vieilles plantations de cotonniers que l'on a détruites, etc. Ils ne se posent jamais qu'aux endroits dégarnis d'herbes. On les approche difficilement; quand ils volent, ils serrent de temps en temps leur rang; les vers composent le fond de leur subsistance. Ils sont recherchés comme un très-bon gibier, mais leur chair n'a pas le fumet qui, pour les amateurs de la bonne chère, fait le principal mérite des pluviers dorés de nos climats.

Peu d'oiseaux ont été plus étrangement méconnus que celui que l'on appelle à la Guiane française *rancanca*. Les uns l'ont rangé avec les aigles, d'autres avec les vautours, ceux-ci avec les éperviers, ceux-là avec les faucons. Il n'a cependant aucun rapport avec les oiseaux de rapine; c'est un animal innocent et paisible qui ne se nourrit point de proie, vit en société avec des oiseaux d'autre genre tout aussi pacifiques que lui, et serait mieux placé dans la liste des gallinacés que dans celle des oiseaux de proie; et la preuve que cet oiseau figure mal au milieu de ces derniers,

c'est que les naturalistes qui s'occupent exclusivement des classifications méthodiques, n'ont pu s'accorder sur la case qu'il devait occuper dans les armoires destinées, dans les cabinets d'histoire naturelle, aux différents genres de l'ordre des oiseaux rapaces. La nature qui ne connaît ni cases, ni armoires, a voulu que le *rancanca* devînt le désespoir des nomenclateurs, en lui donnant quelque légère apparence d'un oiseau de proie, et en le rapprochant beaucoup plus des gallinacés. La confusion dans la synonymie de cet oiseau n'a pas été moindre que l'incertitude dans son arrangement systématique. En effet, quelques auteurs l'ont rapporté mal à propos à des oiseaux d'espèce différente, indiqués par d'autres naturalistes.

Quoi qu'il en soit, ce prétendu *vautour*, *aigle*, *autour*, etc., est remarquable au premier coup d'œil par la peau nue et d'un rouge pourpré, qui lui couvre la gorge, le devant du col, les côtés de la tête et le tour des yeux; c'est aussi la couleur des pieds. Tout son plumage est noir, excepté les plumes du ventre et des jambes qui sont blanches. C'est un oiseau criard, et sa voix est rauque. Cette espèce vit en troupes dans les forêts et presque toujours de compagnie avec les toucans. Tel est le *falco nudicolis*, ou *autour à gorge nue*, dont M. Ledru fait mention.

Dans le genre des perroquets, l'île de la Trinité offre les espèces suivantes :

1° Le *petit ara rouge* (*psittacus aracunga* L.) ne diffère que très-peu du *ara rouge* (*psittacus macao* L.) que tout le monde connaît. Il est moins grand. Quant aux couleurs, elles offrent peu de dissemblances. Au reste, les aras rouges diffèrent entr'eux, non seulement dans la distribution des couleurs, mais encore en grandeur; on ne peut dire avec certitude si le *petit ara rouge* est une simple variété dans l'espèce du *ara rouge*, ou une espèce distincte et séparée.

2° Si la *perruche à collier* (*psittacus alexandri*) s'est trouvée à la Trinité, ce n'est qu'en domesticité, car c'est un oiseau d'Afrique, très-commun au Sénégal, et qui n'existe point en Amérique dans l'état de sauvage.

3° Le *papegai à bandeau rouge* (*psittacus dominicensis*) est remarquable par le petit bandeau rouge qu'il porte sur le front, et qui va d'un œil à l'autre. Les ailes sont bleues, et le reste du plumage est d'un vert sombre, avec une teinte rougeâtre sur la poitrine.

4° La *perruche jaune*, ou *perruche guarouba* (*psittacus solstitialis* Lath.), est presqu'entièrement d'un jaune orangé.

5° Le *perroquet vert et rouge de Cayenne* ou *perroquet demi-amazone* (*psittacus amazonicus* Var. Lath.), a un peu de jaune sur le front, le plumage d'un vert jaunâtre, le bec d'un rouge lavé, et les pieds gris.

6° Le *perroquet aourou-couraou* (*psittacus aestivus*) est du nombre de ceux que l'on nomme *perroquets-amazones.* Il a le front bleu, les parties supérieures vertes et les inférieures d'un jaune lavé, le fouet de l'aile et les quatre pennes latérales d'un rouge vif.

7° On a donné à Cayenne le nom de *maïpouri* à une espèce de perruche dont le sifflement aigu est le même que celui du *tapir* que l'on y appelle *maïpouri.* C'est la *perruche à tête noire* (*psittacus melanocephalus*) de plusieurs ornithologistes. A ce trait caractéristique, cet oiseau joint des couleurs élégamment variées : un beau jaune sous le col, un jaune orangé en-dessous, ainsi qu'au bas du ventre, un jaune très-clair sous le corps et un beau vert en-dessus.

Je ne comprends pas trop comment le *pic-vert du Bengale* (*picus bengalensis*), qui est un oiseau de l'Inde, se trouve aussi à la Trinité. Quoi qu'il en soit, ce pic porte une huppe longue et rouge ; son plumage est varié de noir et de blanc.

Une autre espèce de pic, plus répandue au nord qu'au midi de l'Amérique, est l'*epeiche* ou *pic varié de la Jamaïque* (*picus carolinus*). Cet oiseau est en effet varié de plusieurs couleurs, dont les détails et la distribution exigeraient beaucoup de paroles, sans peut-être que la description en fût plus claire. Je me contenterai de dire que son plumage réunit du blanc, du jaune paille, du rouge, du gris, du noir, du brun et du roussâtre.

Presque toutes les peuplades de l'Amérique méridionale s'accordent à donner le nom de *roi* à un grand vautour qui surpasse tous les oiseaux de ce genre par sa taille, sa force et des attributs distinctifs. A Cayenne, on l'appelle *roi des couroumous,* au Paraguay, *roi des iribus*, etc., d'après les dénominations que l'on y donne aux vautours. Linnæus l'a désigné par l'épithète de *papa* (*vultur papa*). Sur sa tête est une couronne de peau nue et rouge de sang, et une fraise de plumes dont les unes se dirigeant en avant et les autres en arrière, entourent son cou qui est nu ainsi que sa tête. Une crête charnue de coulenr orangée s'élève entre les narines. Tels sont les ornements de la royauté de cet oiseau, du reste non moins dégoûtant que les autres vautours, et faisant, comme eux, sa pâture des voieries les plus infectes. La partie nue de son col est variée de rouge, de jaune et de violet; mais lorsque l'oiseau est mort, ces couleurs agréables disparaissent et sont remplacées par une teinte d'un livide obscur. Le plumage est blanc, à l'exception de la queue et des ailes qui sont noires.

L'*urubu* (*vulture aura*) est un autre vautour d'un noir uniforme.

L'*effraie* de l'Amérique est la même que celle d'Europe (*strix flammea*).

Les martinets se distinguent des hirondelles par leurs pieds emplumés et leurs quatre doigts tournés en avant. Le *martinet à collier blanc* (*hirundo*

cayennensis), outre son joli collier, a deux petites taches blanches près des yeux, et le devant du cou et les côtés du ventre de la même couleur. Un noir velouté à reflets violets est la teinte dominante du reste de son plumage. La grosseur de ce martinet est celle de l'hirondelle des fenêtres, et il bâtit, comme elle, son nid dans les maisons ; mais ce nid formé d'ouate d'apocin est construit avec beaucoup plus d'art que celui des hirondelles.

Voici l'un des plus beaux oiseaux de l'Amérique, le *coq de roche* (*pipra rupicola* Lath.). Une huppe formée de deux plans inclinés qui se joignent au sommet, s'élève sur sa tête en demi-cercle dont la double bordure est brune et jaune. Une couleur orangée très-vive ou de safran est celle de tout le plumage. Le coq de roche n'est pas plus gros qu'un pigeon ; il habite les cavernes et les fentes de rochers. Très-farouche dans l'état de liberté, il se soumet aisément à la domesticité ; j'ai vu à la Guiane plusieurs de ces oiseaux vivre et courir avec les poules.

Il me reste à parler de six espèces d'oiseaux, que les naturalistes français ont observées dans l'île de la Trinité, et que j'ai rencontrées souvent moi-même dans mes voyages à la Guiane.

Le premier de ces oiseaux, dans l'ordre suivi par M. Ledru, est le *couroucou à ventre rouge* (*trogon curucui*). Le nom de cette espèce, aussi bien que des autres espèces du même genre, vient

du mot *couroucouis* ou *couroucouais*, par lequel les Brasiliens les désignent. Les naturels de la Guiane retranchent le *c* et prononcent *ouroucoais*. Ces dénominations en usage dans des pays différents, ont une conformité de son à peu près parfaite, parce qu'elles ne sont que l'expression du cri des *couroucous*. Ces mêmes oiseaux ont quelques attributs naturels aux perroquets, tels que le bec court et crochu, les pieds courts et les doigts disposés deux en avant et deux en arrière. Mais ils se distinguent des perroquets par plusieurs caractères, et principalement par la nature de leur plumage. C'est plutôt un long duvet, une sorte de fourrure épaisse qui revêt les *couroucous*, que de véritables plumes; ils en sont si chargés, qu'ils paraissent beaucoup plus gros qu'ils ne sont réellement; et ce vêtement serré, mais en même temps comme soufflé, est si légèrement implanté dans la peau, qu'il tombe par partie au moindre frottement, et qu'il est très-difficile d'obtenir la dépouille entière d'un de ces oiseaux.

Les *couroucous* habitent l'épaisseur des forêts; ils ne paraissent pas se rechercher, et on les voit toujours seuls, tranquilles et faisant entendre leur sifflement grave et monotone. Dans cette vie de solitude, ils se nourrissent des insectes et des vers si nombreux au midi du Nouveau-Monde. Mais si leur naturel est triste et sombre, les couleurs de leur plumage sont vives et animées. Le *couroucou*

à ventre rouge a non seulement le ventre du rouge le plus éclatant, mais encore une partie de la poitrine, et les plumes qui recouvrent la queue en-dessous, ce qui l'a fait appeler *caleçon rouge* par les colons de Saint-Domingue. Un beau vert à reflets bleus brille sur la tête, le cou et le corps; et le noir des côtés de la tête et des ailes lui donne encore plus de vivacité. Un cercle d'or forme l'iris de l'œil, et le bec est d'un jaune plus terne. La grosseur de cet oiseau est à peu près celle d'une pie.

Ces mêmes climats, sur lesquels l'astre du jour verse des flots de lumière et de chaleur, nourrissent un genre d'oiseaux plus brillants encore que les *couroucous*, et remarquables par leur extrême petitesse. Tout le monde connaît ces charmantes miniatures qui le disputent aux pierres précieuses par l'éclat et les reflets chatoyans de leur plumage, et aux insectes volants par le peu de volume de leurs corps. L'un de ces bijoux emplumés, indiqués par M. Ledru, est celui dont la dénomination forme la description même : *l'or-vert* (*trochilus viridissimus* Lath.), dont les plumes, d'un vert luisant, reflètent l'or brillant et pur. L'autre, moins riche et moins éclatant, est néanmoins très-joli, c'est l'*oiseau-mouche de Tabago* (*trochilus tabagensis*, Lath.), ainsi nommé parce que le premier oiseau de cette espèce, qui orna les collections d'histoire naturelle, fut ap-

porté de Tabago. Il est aussi presque tout vert, mais les reflets qui se jouent sur son plumage, au lieu d'imiter l'or pur, comme dans l'oiseau-mouche or-vert, ne paraissent que du cuivre. Il a, du reste, le ventre brun et un bande blanche sur les ailes.

Plusieurs espèces de merles ont reçu l'épithète spécifique de *brun*, tels sont le *palikour* (*turdus formicivorus*), le *merle brun d'Abyssinie* (*turdus abyssinicus*), celui de la Jamaïque (*turdus leucogenus*), etc. Le *merle brun* dont M. Ledru fait mention (*turdus aurantius*), serait peut-être mieux nommé *merle orangé*, puisque son plumage est presqu'entièrement d'un jaune orangé. La confusion, suite inévitable des mêmes dénominations appliquées à des animaux d'espèce différente, devient embarrassante pour les naturalistes.

Le *tangara de Cayenne* (*tanagra cayanensis* Lath.) est tout noir, avec une tache orangée de chaque côté de la poitrine.

Les *tangaras*, oiseaux très-multipliés dans l'Amérique méridionale, ont à peu près la taille, l'ensemble et les habitudes des moineaux. Celui *de Cayenne* est un des plus petits; on l'y appelle aussi *tangara nègre*.

De tous les oiseaux de l'Amérique, il n'en est pas de plus singuliers que ceux auxquels les naturels du Brésil ont donné le nom de *toucan-tabouracé*. Leur bec est énorme, comparé à la grandeur

de leur corps ; aussi d'anciens voyageurs les ont-ils désignés en les appelant *tout-becs*. Ce très-grand bec est convexe, très-mince et dentelé sur ses bords. La langue que ce bec renferme est plus extraordinaire encore, c'est plutôt une plume qu'une langue. Les doigts, au nombre de quatre, sont placés deux en avant et deux en arrière.

Un nouveau cahier du bel et grand ouvrage publié par le célèbre voyageur M. de Humboldt, vient de me tomber sous la main ; je crois que l'on me saura gré d'ajouter aux excellentes remarques recueillies par M. Ledru, sur l'île de la Trinité, quelques observations très-importantes de M. Jabbo Oltmanns, qui a rédigé et calculé les opérations astronomiques de M. de Humboldt.

«Les manuscrits de M. de Humboldt, dit M. Oltmanns (*), présentent l'observation suivante :

« La position de la Punta de la Galera et celle » du Cap-Est de Tabago, sont deux objets de la » plus haute importance pour le navigateur. Tous » les vaisseaux d'Europe qui font voile pour les

---

(1) Recueil d'observations astronomiques, d'opérations trigonométriques et de mesures barométriques, faites pendant le cours d'un voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, depuis 1799 jusqu'en 1803, par Alexandre de Humboldt ; rédigées et calculées d'après les tables les plus exactes, par Jabbo Oltmanns, première livraison.

» Iles-sous-le-Vent, ou pour les ports du conti-
» nent de l'Amérique méridionale, doivent passer
» par le canal qui sépare la Trinité de Tabago.
» Ces deux îles sont la première terre d'Amérique
» qui se présente au navigateur. Le pilote ne doit
» pas se tromper à leur vue. Prend-il la Trinité
» pour Tabago, se dirige-t-il au sud pour doubler
» ce qu'il croit être la pointe des sables? alors il
» risque de payer cher son erreur. Il entre dans
» les bouches du Dragon où l'Orenoque verse ses
» eaux avec impétuosité dans l'Océan. Le risque
» devient d'autant plus grand, que la plupart des
» vaisseaux qui arrivent d'Europe, et qui ne con-
» naissent leur longitude que par le Loch, sont
» incertains sur leur position. Les courants qui
» se font sentir, surtout depuis les 42° de longi-
» tude, causent des erreurs très-graves. La lon-
» gueur de la navigation fait monter cette erreur
» jusqu'à 3 ou 4°, si le bâtiment n'aborde pas à
» Ténériffe, ou s'il passe sans voir de loin le pic de
» Teyde, qui est enveloppé dans les nuages pen-
» dant une grande partie de l'année. Alors on
» aperçoit la terre deux jours plus tôt qu'on ne
» s'y attend; on la voit à peine que déjà la force
» du courant mène le vaisseau tout près de cette
» côte, dont on ignore le gisement. Les énormes
» pluies qui, depuis le mois de juin jusqu'au mois
» de décembre, tombent sur les côtes du Paria,
» rendent souvent le soleil invisible pendant trois

» ou quatre jours. Plus on approche de l'Améri-
» que méridionale, et plus on est incertain de la
» latitude. C'est pour cela que tant de pilotes qui
» ne connaissent pas la physionomie des côtes,
» ignorent s'ils se trouvent vis-à-vis la Trinité,
» Tabago ou Grenade. Dans cette position cri-
» tique, les cartes devraient présenter des secours
» à ceux qui sont sûrs de leur point, soit par des
» distances prises de la lune au soleil et aux
» étoiles, soit par le moyen des chronomètres.
» Mais ces mêmes cartes, exactes souvent pour
» des parages qui sont le moins visités ou d'un
» abord facile, contribuent à compliquer le pro-
» blême que l'on cherche à résoudre. Les plus
» anciennes, par exemple la carte réduite des
» parties connues du globe, publiée en 1755, la
» carte du golfe du Mexique, dressée par ordre
» du duc de Praslin, etc., placent Tabago à l'est
» de la Trinité (1); mais la Cruz Olmédilla et
» les nouvelles cartes françaises, par exemple celle
» de l'océan Atlantique, dressée en 1786, et
» corrigée en 1792 (carte dont l'usage est répandu
» parmi la marine de toutes les nations), placent
» Tabago à l'ouest de la Punta Galera de la Tri-
» nité. Cette dernière carte donne à l'île de la

(1) Cette position se trouve indiquée sur l'ancienne carte de Diego Rebera, dressée en 1529, carte que l'on peut regarder comme un des monuments géographiques les plus précieux.

» Trinité une figure très-alongée, tandis que
» l'ancienne figure carrée, indiquée dans l'atlas
» que M. Bonne a dressé pour les recherches phi-
» losophiques de Raynal, et dans la carte du
» golfe du Mexique, publiée par ordre du duc de
» Praslin, se rapproche beaucoup plus de la vé-
» rité. On doit s'étonner de voir que des positions
» aussi intéressantes aient pu rester douteuses
» jusqu'à nos jours. On a ignoré long-temps si,
» en venant d'Europe, on attérit plutôt sur Ta-
» bago que sur la Trinité. Des centaines de vais-
» seaux passent annuellement dans le canal entre
» ces deux îles, et cependant la largeur de ce
» canal même est devenue l'objet d'une discussion
» géographique. M. Bonne a corrigé la grande
» carte espagnole de la Cruz, publiée en 1775, en
» donnant à ce canal neuf lieues au lieu de quatre
» trois quarts. En effet, le géographe français ne
» s'est pas trompé, car il est reconnu aujourd'hui
» que le canal a dix lieues de large ».

» Il n'y a rien de plus frappant que les différentes formes qu'on a données en divers temps aux îles de la Trinité et de Tabago. La première ayant à peu près celle d'un carré régulier, il suffira de fixer la latitude de quatre caps placés aux extrémités. Deux géographes anglais, Arrowsmith et Faden, diffèrent de 15 à 16, pour la latitude de la pointe d'Icaco et pour celle du cap nord-est; cependant la carte d'Arrowsmith a été publiée un

an après le plan de Faden, fondé, sans doute, sur les excellentes observations de Churrucca et de Fidalgo. Selon Arrowsmith, la côte septentrionale de la Trinité court du nord-est au sud-ouest. La différence de latitudes entre les deux caps nord, est de 14', tandis que, dans la réalité, elle n'est que de 9'. La carte de la Cruz est, en général, assez exacte pour la Trinité. Il faut en excepter la pointe sud-est, le cap de la Galeota, faussement nommée *Punta de la Galera*, et que la Cruz fait de 24' trop australe. Tous ces doutes ont été levés par la belle carte de *Deposito hydrographico* de Madrid, publiée en 1802.

La Trinité, selon

	La Cruz.	Faden, 1802.	Arrowsmith, 1802	Churrucca et Fidalgo, 1802.
Punta de la Galera	10°50'	10°51'	10°41'	10°51'
Cap Nord-ouest.	10°40'	10°43'	10°27'	10°42'
Pointe d'Icaco . .	10° 5'	10° 3'	9°48'	10° 3'
Pointe Galeota. .	9°45'	10°10'	10° 0'	10° 9'
Tabago :				
Cap Nord	11°30'		11°13'	11°20'
Cap Sud	11° 4'		10°56'	11° 6'

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Tome Ier.

Page xxxvij, *ligne* 12 : 5 centimes, *lisez* 15 centimes.
11, 21 : Telle ſut, *lisez* Tel ſut.
16, 19 : 1380, *lisez* 380.
21, 4 : 1779, *lisez* 1679.
30, 2 : Canaries, *lisez* Canarie.
34, 8 : du mélange, *lisez* de mélange.
44, 12 : 300, *lisez* 500.
48, 12 : irruptions, *lisez* éruptions.
89, 14 : Entre le port, *lisez* (13 Octob.) Entre le port.
Idem, 18 : levé, *lisez* lever.
97, 25 : pettarum, *lisez* peltatum.
99, 11 : puttenea, *lisez* pultenea.
101, 20 : ſévrier, à, *lisez* ſévrier 1797, à.
145, 21 : 1797, *lisez* 1597.
147, 21 : réguliers, *lisez* régaliens.
149, 19 : tracerce, *lisez* bacerce.
159, 19 : omigos, *lisez* amigos.
161, 20 : civique, *lisez* civil.
173, 2 : paresseuse, *lisez* poreuse.
192, 23 : *als*, lisez *affine*.
214, 13 : tout, *lisez* tous.
252, 20 : 3872, *lisez* 4072.
253, 9 : 22,768, *lisez* 22,758.





